יהי אור
העם
ההלכים
בחשך
ראו אור
גדול
THE DAY
MISSIONS LIBRARY
YALE UNIVERSITY

Pr.
9.
201.

LES

VOYAGES ET MISSIONS

DU P. ALEXANDRE DE RHODES

Bibl. Semin. S. J.
Prov. Neerl.

VOYAGES

ET MISSIONS

DU PÈRE ALEXANDRE DE RHODES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

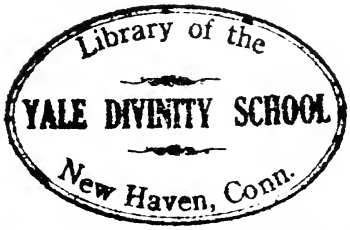
EN LA CHINE ET AUTRES ROYAUMES DE L'ORIENT

NOUVELLE ÉDITION

PAR UN PÈRE DE LA MÊME COMPAGNIE

PARIS
JULIEN, LANIER ET Cie, EDITEURS
RUE DE BUCI, 4, F. S.-G.

1854



MIKI
Pelov

Dans ses Voyages et missions, le P. Alexandre de Rhodes nous a laissé un modèle qu'on peut proposer à ceux qui croient utile à la gloire de Dieu de publier ce qu'ils ont fait pour lui. Cet apôtre de la Cochinchine et du Tonkin parle de ses immenses travaux avec tant de probité, de modestie et de simplicité, qu'on ne peut se lasser de l'entendre; et si, par la grandeur de son zèle et de son courage, il se montre admirable, sa charité sans bornes le fait aimer : la bonté de son cœur se manifeste continuellement avec la plus touchante naïveté, et c'est avec une sorte d'excès qu'il exprime sa reconnaissance pour les moindres services.

Le P. de Rhodes ayant écrit lui-même l'histoire de

sa vie et de ses travaux en Orient, il nous reste peu de chose à dire pour la compléter. Né à Avignon le 15 mars 1591, il entra dans la compagnie de Jésus en 1612, avec le désir de se consacrer à la conversion des infidèles. Après avoir sollicité longtemps et avec de vives instances la mission des Indes, cette faveur lui fut enfin accordée par le R. P. Vitelleschi, général de la compagnie. Ayant reçu la bénédiction du pape Paul V, il se rendit par terre à Lisbonne, où il s'embarqua le 4 avril 1619. Arrivé à Goa après une traversée de six mois, il travailla quelque temps avant de se rendre à la Cochinchine et au Tonkin, théâtre de ses immenses travaux pendant près de trente années.

Le P. de Rhodes, se sentant vieillir, et incapable de cultiver plus longtemps un champ si vaste et si fertile, se décida à revenir en Europe demander des ouvriers assez nombreux pour achever la conquête de ces royaumes que son zèle venait d'ouvrir à l'Évangile. « Après trois ans et demi de voyages, comme « il le dit lui-même, parmi tant de dangers par « terre et par mer, tant de tempêtes, tant de nau- « frages, tant de prisons, tant de lieux déserts,

« tant de barbares, tant de païens, tant d'héréti-
« ques et tant de Turcs, toujours porté sur les ailes de
« la Providence [1], » le 27 juin 1649, le P. de Rhodes rentrait dans Rome ; il venait se jeter aux pieds du souverain pontife, et lui demander des évêques et des prêtres pour ses chères missions de l'Orient.

Chargé par Innocent X et par ses supérieurs de venir en France prêcher une nouvelle croisade, il fut accueilli avec bienveillance par toutes les classes de la société.

Le vénérable missionnaire, par sa présence et ses discours, anima de son zèle un grand nombre de prêtres. Parmi ces nouveaux apôtres, on remarque trois des principaux enfants spirituels du P. Bagot, directeur de cette pieuse congrégation, regardée par M. Boudon comme le germe du séminaire des MISSIONS ÉTRANGÈRES.

« M. Olier lui-même, suivant le récit de son
« historien, s'offrit de grand cœur au P. de Rhodes
« pour l'accompagner. Mais ce qu'il craignait ar-
« riva. Ce religieux, ne doutant pas que Dieu n'eût
« destiné M. Olier à travailler en France au renou-

[1] *Voyages et Missions*... p. 434.

« vellement de l'ordre sacerdotal, refusa ses ser-
« vices. Le serviteur de Dieu lui fit néanmoins de
« nouvelles instances ; et tout accablé qu'il était d'in-
« firmités, il se jeta à ses genoux, et le conjura de
« l'agréer, par tous les motifs que pouvait lui inspirer
« son grand amour pour le salut des âmes. Tout fut
« inutile, le P. de Rhodes demeura inébranlable.
« Reconnaissant alors la volonté de Dieu dans le refus
« de ce missionnaire, et dans la réponse uniforme des
« personnes qu'il voulut consulter, il se soumit hum-
« blement, se reconnaissant indigne d'une telle grâce.
« Il y a huit jours, — écrivait-il, — que je fis paraître
« la superbe de mon cœur, témoignant le désir que
« j'avais de suivre ce grand apôtre du Tong-King et
« de la Cochinchine. Mais après lui avoir parlé à fond
« de ce dessein, ou plutôt de ce projet, ce saint
« homme, ou Notre-Seigneur en lui, m'en a jugé
« indigne [1]. »

Le P. de Rhodes, heureux d'avoir trouvé des ouvriers propres à continuer son œuvre dans la Cochinchine et le Tonkin, alla, malgré son grand âge, ouvrir une nou-

[1] *Vie de M. Olier*, fondateur du séminaire Saint-Sulpice (par M. l'abbé Faillon). 2e Édit. t. II. p. 470.

velle mission dans un vaste royaume qu'il n'avait fait que traverser en revenant en Europe. Il partit pour la Perse au mois de novembre 1654, et après quatre années de travaux, que nous ferons connaître dans un autre ouvrage, il mourut à Ispahan, le 16 novembre 1660, plein de jours et de mérites.

En réimprimant les Voyages et Missions du P. Alexandre de Rhodes, nous reproduisons fidèlement, et sans aucune modification, la première édition donnée par Cramoisy en 1653, sous les yeux de l'Auteur.

OUVRAGES

DU P. ALEXANDRE DE RHODES.

1. Relatione de' felici successi della santa fede predicata da' padri della Compagnia di Gesù nel regno di Tunchino, del P. Alessandro de Rhodes. Roma. 1650.

Le P. de Rhodes publia aussi cet ouvrage en latin, sous ce titre :

Tunchinensis historiæ libri II, quorum altero status temporalis hujus regni, altero mirabiles evangelicæ prædicationis progressus referuntur, cœptæ per patres Societatis Jesu ab anno 1627 ad annum 1646. Lugduni. 1652.

Le P. Henry Albi, de la Compagnie de Jésus, a donné, peu de temps après, une traduction de cet ouvrage.

2. Dictionnarium annamiticum, lusitanum et latinum. Romæ. Typ. Congr. de Propag. Fide. 1651.

Hervas, page 125, parle d'une grammaire Annamatique ou Tonkinoise, composée par le P. de Rhodes.

3. Catechismus pro iis qui volunt suscipere Baptismum, in octo dies divisus. Phép. giàn tám ngày cho he muàm chiu rica toi, ma Aeào dao thanh dwc chùa blài. Ope Sacræ Congregationis de Propaganda Fide in lucem editus. Romæ. Typis Sacræ Congr. de Propag. Fide. 1651.

On a mis sur deux colonnes, en regard, le texte latin, et la traduction en langue Tonkinoise.

Ce catéchisme a été traduit en Siamois par M. Laurent, fils du Barkalor, ex-premier ministre du roi de Siam, sur la fin du règne de Louis XIV. On ignore s'il a été imprimé.

(V. le Catal. d'Abel Rémusat. N° 98.)

4. Relations des progrès de la foi au royaume de la Cochinchine vers les derniers quartiers du Levant, envoyées au R. P. général de la Compagnie de Jésus, par le P. Alexandre de Rhodes, employé aux missions de ces pays. Paris. 1652.

5. Breve relatione della gloriose morte, che il P. Antonio Rubino della Comp. di Giesu, Visitatore della provincia del Giappone, e Cina, sofferse nella Città di Nangasacchi dello stesso Regno del Giappone, con quatro altri Padri della medesima Compagnia. Cioè. Il P. Antonio Pacece, il P. Alberto Micischi, il P. Dieggo Morales, et il P. Francesco Marquez. Con tre Secolari. Roma. 1652.

On publia l'année suivante, à Douai, une édition du même ouvrage en français.

6. La glorieuse mort d'André, catéchiste de la Cochinchine, qui a le premier versé son sang pour la querelle de Jésus-Christ en cette nouvelle église. Par le P. A. de Rhodes, qui a toujours été présent à cette histoire. Paris. 1653. Douay. 1654.

Cette relation, écrite en italien, avait déjà paru à Rome en 1652.

7. Divers voyages et Missions du P. Alex. de Rhodes en la Chine, et autres royaumes de l'Orient, avec son retour en Europe par la Perse et l'Arménie : le tout divisé en trois parties. Paris. 1653. 1666. 1685.

8. Relation de ce qui s'est passé en l'année 1649, dans les royaumes où les Pères de la Compagnie de Jésus de la province du Japon publient le saint Évangile. Paris. 1655.

9. Relation de la mission des Pères de la Compagnie de Jésus, établie dans le royaume de Perse par le P. Alexandre de Rhodes. Dressée et mise au jour par un Père de la même Compagnie. Paris. 1659

Cet ouvrage a été composé par le P. Machault, sur les notes du P. de Rhodes.

(V. Aug. et Alois DE BACKER. *Bibl. des Écriv. de la Comp. de Jésus.*)

A5

APPROBATION

DU RÉVÉREND P. PROVINCIAL.

Je soussigné Provincial de la Compagnie de Jésus en la Province de France, permets à SÉBASTIEN CRAMOISY, Marchand libraire ordinaire du Roi, ancien Échevin et juge consul de la ville de Paris, d'imprimer les *Divers Voyages et Missions du P.* ALEXANDRE DE RHODES *en la Chine et autres Royaumes...*, que trois de nos Pères ont vu et approuvé. Fait à Paris au mois de novembre 1653.

FRANÇOIS ANNAT.

LES

VOYAGES ET MISSIONS

DU P. ALEXANDRE DE RHODES

EN LA CHINE ET AUTRES ROYAUMES DE L'ORIENT, AVEC SON RETOUR EN EUROPE PAR LA PERSE ET L'ARMÉNIE.

Depuis que j'ai mis au jour un petit abrégé de mes voyages, plusieurs personnes de grand mérite, qui avaient pris la peine de le lire, m'ont pressé de donner au public l'ouvrage entier, auquel je m'étais engagé au commencement de ce sommaire. Mais je confesse ingénument que j'ai eu peine à m'y résoudre, parce que je reconnais avoir fait dans tous ces chemins quasi autant de fautes que de pas; et mon esprit est tant occupé à chercher les moyens de sortir d'Europe

pour m'en retourner, qu'il ne me reste ni temps, ni volonté de me souvenir du passé.

Outre que, comme la fin que je me suis proposée dans mes voyages n'a pas été de voir de belles choses, mais plutôt d'en faire de bonnes, je ne me suis aucunement mis en peine de remarquer, ni souvent même de voir les grandes curiosités qui se trouvent dans tous ces endroits du monde par où j'ai passé ou séjourné. J'ai toujours eu des vues bien plus grandes et plus élevées que celles de la terre, où après en avoir vu la meilleure et la plus grande partie, je ne trouve rien qui ne soit et bien petit et bien méprisable, à la réserve de tant d'âmes que Jésus-Christ a estimées quasi plus que son sang, qu'il a versé jusqu'à la dernière goutte pour les empêcher toutes de se perdre.

Je loue le dessein de tant de grands personnages, qui, après avoir voyagé en divers quartiers du monde, font de beaux livres où ils racontent toutes les choses qu'ils ont remarquées, et donnent moyen à ceux qui n'ont ni les forces, ni l'inclination de sortir de leurs maisons, où ils sont bien à leur aise, de traverser les mers sans danger, et de se trouver dans toutes les plus belles villes du monde sans rien perdre de leur repos. J'avoue que ces livres sont fort curieux, et que leurs auteurs ont mérité beaucoup de louange, d'avoir

enfermé les choses les plus rares du monde dans un volume qui se lit en peu de jours.

Pour moi, j'avoue que je n'ai pas l'esprit, et que je n'ai jamais eu le dessein de faire de ces beaux livres, ni de m'enrichir de ces remarques : toute ma prétention dans mes voyages a été la gloire de Jésus-Christ, qui est mon bon capitaine, et le gain des âmes qui sont sa conquête. Je n'ai voyagé ni pour être riche, ni pour être savant, ni pour me divertir. Je n'ai, par la miséricorde de mon Dieu, cherché autres perles que celles que Jésus-Christ fait gloire d'enchâsser en son diadème, point d'autre science que celle que saint Paul prêchait après être revenu du troisième ciel, point d'autre divertissement que celui de donner de la joie aux anges pour la conversion de plusieurs pécheurs. Ainsi, mon lecteur, n'attendez pas de moi toutes ces belles choses que vous racontent ces grands génies qui vous disent les coutumes de ces peuples qui sont au delà de notre hémisphère, la fertilité des terres, la situation des villes, les lois des royaumes. Je sais que tout cela contente plutôt les curieux que les dévots, et donne plus d'admiration que d'édification. Ce que j'ai à dire de trente-cinq ans de voyages, est la conduite de la grâce en la conversion des âmes; ce sont les triomphes de la foi victorieuse de l'erreur,

et l'établissement de l'Église en plusieurs nouvelles terres où les démons étaient adorés. C'est le principal sujet de tout ce livre; si j'y mêle parfois quelques autres choses, ce n'est qu'en passant et par occasion, non pas par dessein.

Et parce que je suis allé de Rome à la Chine, j'y ai séjourné quelques années, et suis revenu en Europe par une nouvelle route. Ce petit ouvrage aura trois parties : le voyage, le séjour et le retour.

LE VOYAGE DE ROME JUSQU'A LA CHINE

I.

Le départ de Rome, le passage par la France et par l'Espagne.

A même temps que Notre-Seigneur, par une grâce toute pure, m'appella pour entrer en la compagnie, il me donna la résolution de quitter l'Europe pour aller aux Indes; ce fut le principal motif que j'eus de choisir cette sainte religion plutôt que les autres, parce que je crus que j'y aurais plus de facilité d'aller en ces belles terres, où tant d'âmes périssent faute de prédicateurs; et Dieu me conduisit si heureusement dans le dessein qu'il m'avait inspiré, qu'il me fit quitter mon pays en l'âge de dix-huit ans pour aller à Rome prendre les livrées des apôtres, entrant en la compagnie dans cette belle ville, où tant de saints martyrs ont donné, par leur mort, naissance à la religion.

Quand j'eus fini le temps de mon noviciat, je commençai à faire mes poursuites pour le Japon, jus-

tement au temps que la persécution y commença. J'en présentai un mémorial au R. P. Claude Aquaviva, notre général; puis je continuai la même instance au R. P. Mutio Vitelleschi, son successeur, pendant les quatre années de ma théologie, recommandant continuellement cette affaire à Dieu. Et pour mieux connaître sa volonté, que je prenais pour l'unique règle de la mienne, je fis un pèlerinage à Lorette, où je priai de tout mon cœur la mère de Dieu de me servir de mère en cette rencontre, et de disposer de moi comme d'une chose qui lui appartenait sans réserve. A mon retour de Lorette à Rome, je trouvai que ma très-sainte dame et mère avait puissamment travaillé en ma faveur. Le R. P. général m'appela dans sa chambre le propre jour de Pâques, pour me donner la bonne nouvelle que j'avais tant souhaitée. Il me dit qu'il avait longtemps prié Dieu, pour apprendre si la volonté que j'avais d'aller au Japon venait de lui, ou s'il en disposait autrement; que tant plus il avait prié Dieu, et considéré l'affaire, tant plus il avait senti d'inclination à me contenter; que j'allasse à la bonne heure, qu'il croyait que c'était Dieu qui me conduirait.

Je ne me souviens jamais des mouvements de joie que je ressentis à ce moment, que mon cœur ne se

remplisse de consolation ; je n'eus quasi point de réponse à faire que par mes yeux, et avec des larmes que la joie fit couler en abondance; je me jetai à ses pieds, le remerciai de tout mon cœur de la grâce qu'il me faisait, et commençai aussitôt à me disposer au départ, qui devait être en septembre.

La principale occupation que j'eus pendant ces six mois fut l'étude des mathématiques, qui depuis m'ont beaucoup servi. Je ne manquais quasi aucun jour d'aller dire la messe en quelque lieu saint de cette grande ville, pour implorer l'assistance de ces grands saints que l'on y honore, et leur demander la participation de leur esprit.

Quelques jours avant que partir, j'eus le bien d'aller baiser les pieds et de recevoir la bénédiction de notre saint-père, qui était alors Paul V. J'avoue que la consolation que j'y reçus fut très-grande, parce que le pape, ayant appris que j'étais destiné au Japon, me fit des caresses extraordinaires, et ne se contenta pas de me donner la bénédiction que je lui avais demandée, mais de son mouvement me donna un très-grand nombre d'indulgences, et me dit que j'allasse au nom de Dieu travailler en ces nouvelles terres, où j'aurais un si beau champ pour gagner des âmes à Dieu, et qu'il prierait Dieu pour moi. Ces

paroles du vicaire de Notre-Seigneur m'ont toujours depuis demeuré au cœur, et j'ai attribué à leur efficace tous les succès que Dieu a donnés à mes petits travaux en ces missions.

Je partis donc de Rome en octobre de l'an 1618, et m'en allai par terre jusqu'à Lisbonne. La première chose que je fis, fut de retourner à Lorette, remercier la sainte Vierge de la grâce qu'elle m'avait faite, et en demander une nouvelle pour achever l'ouvrage que je commençais. Nous fûmes à Milan pour la fête de saint Charles, passâmes heureusement les Alpes, chargées de neige et de glace, et par ordre exprès de mes supérieurs je me rendis à Avignon, pour y voir tous mes parents ; je fus quelques jours avec eux, après lesquels je leur dis adieu, avec une ferme créance que nous ne nous verrions plus en terre.

Mais en venant et en sortant de la ville de ma naissance, je me trouvai en danger de finir mes voyages dans la rivière du Rhône. En descendant de Lyon, j'entrai dans un bateau où étaient quelques calvinistes fort insolents, qui commencèrent incontinent à lire tout haut un livre hérétique qui contenait mille blasphèmes contre les sacrés mystères de la religion catholique, et faisaient entendre ces erreurs

et goûter ce venin à plusieurs qui étaient présents. Je pris aussitôt la parole, et commençai à réfuter la fausse doctrine qu'ils débitaient. Cela les mit en telle colère, qu'ils voulaient me jeter dans l'eau, et l'eussent fait si les catholiques ne leur eussent résisté. Pour moi, je ne leur fis autre résistance, qu'en leur disant que je leur serais bien obligé s'ils me donnaient là ce que j'allais chercher au bout du monde; mais que, pour ce qui regardait les hérésies qu'ils voulaient lire, je m'y opposerais tant que j'aurais la vie. Ils s'apaisèrent, et Dieu voulut qu'ils quittèrent ce mauvais livre.

A ma sortie d'Avignon, l'on voulut que nous traversassions le Rhône dans un bateau pour passer dans le Languedoc; mais, quand nous fûmes au milieu du courant de l'eau, la bise se leva si forte, qu'elle surmonta la force de tous ceux qui nous conduisaient, et porta notre barque contre les masures du pont qui était tombé depuis peu. Nous pensions tous que ce coup aurait mis en pièces le bateau, qui heurta contre ces pierres avec une roideur étrange; mais Dieu voulut qu'il ne se brisât point, et le vent nous porta de force à une lieue de là, sans que nous eussions autre malque la peur. Ce fut là que plusieurs personnes de condition et de mes parents, qui avaient

quasi rencontré la mort en prenant la peine de m'accompagner, me dirent le dernier adieu avec beaucoup de larmes ; et ayant rendu grâces à Notre-Seigneur, je m'en allai allègrement par le Languedoc vers l'Espagne , que nous traversâmes toute.

J'arrivai à Barcelone la veille de Noël; aussitôt j'allai à Manrèse voir cette sainte grotte que notre grand patriarche saint Ignace a sanctifiée par les premières ferveurs de sa dévotion ; je désirai d'y faire quelque petit séjour, après lequel nous visitâmes la dévote église de Notre-Dame de Montserrat ; et le premier jour de l'an 1619, nous entrâmes dans Saragosse, capitale de l'Aragon. Entre les belles choses que nous y vîmes, ce qui me consola le plus fut de voir cette colonne tant renommée , où la tradition ancienne porte que Notre-Dame étant encore en vie, apparut à l'apôtre saint Jacques, et lui donna courage dans les travaux qu'il prenait à convertir ces peuples encore idolâtres. Cette colonne est enfermée dans une fort belle chapelle sur le bord de l'Èbre , et le concours des pèlerins y est grand.

D'Aragon nous passâmes en Castille, où j'évitai d'entrer dans Madrid, crainte qu'étant reconnu Français dans la cour d'Espagne, l'on ne m'empêchât de passer aux Indes. Nous prîmes notre route par Tolède ;

et, après avoir visité la célèbre église de Notre-Dame de Guadaloupe, nous arrivâmes en Portugal sur le milieu de janvier, où notre premier gîte fut à Villa-Viciosa ; nous y rencontrâmes le sérénissime duc de Bragance, qui nous fit toutes les caresses qu'un prince peut faire à des pauvres religieux ; puis nous allâmes au royal collége d'Ebora, et enfin à Lisbonne sur la fin du mois de janvier.

II.

Notre séjour à Lisbonne et notre embarquement jusqu'à Goa.

Lisbonne est une ville si connue à toute l'Europe, qu'il n'est pas nécessaire que je dise rien de sa grandeur ni de sa beauté. Son circuit me semble être un peu moindre que celui de Milan, mais on me disait qu'il y avait bien quatre cent mille âmes. Le port y est merveilleusement beau, mais l'entrée en est malaisée. Il y a toujours grand nombre de vaisseaux, et ce qui est très-magnifique, c'est le quai, qui est fort long et fort commode, tant pour le commerce que pour le divertissement. Nous avons en cette belle ville quatre maisons, où nos pères travaillent fort utilement en toutes les choses qui sont propres à notre compagnie, laquelle embrasse généralement tout ce qui peut servir au salut des âmes.

J'y séjournai environ deux mois, pendant lesquels j'assistais autant que je pouvais tous les Français

qui s'y trouvaient en grand nombre pour le trafic. Le P. Nugno Mescaregnas, que j'avais connu à Rome lorsqu'il y était assistant de Portugal, pour me gratifier, voulut que j'allasse voir notre Université de Coimbre. J'y trouvai un collége du tout admirable, et encore que j'aie vu plusieurs autres maisons de notre ordre, je n'en ai point vu de si magnifique ni de si commode, pour garder l'ordre d'une maison religieuse, que celle-là. Il y a seize grands corps de logis, avec quatre belles cours, sans compter l'église, laquelle n'est guère moindre que le Jésus de Rome ; et hors de tout cela est le réfectoire, où entrent aisément trois cents religieux qui habitent ordinairement en cette maison. Le bâtiment des classes est fort superbe, et n'est point compris dans ces seize corps de logis que j'ai nommés.

Le R. P. François Mendoza était lors recteur de cette belle Académie, et la rendait illustre par les lumières de sa sainteté et de sa doctrine, de laquelle les beaux livres qu'il a composés donnent un grand témoignage. Il m'y reçut avec toute la charité qu'on peut attendre d'un saint ; et, après quelques jours, je me rendis à Lisbonne pour le temps de l'embarquement.

Ce fut au quatrième avril de l'an 1619, que nous partîmes avec trois beaux vaisseaux ; le nôtre s'appelait

Sainte-Térèse, où nous entrâmes six jésuites, trois prêtres et trois autres qui étudiaient la philosophie. Le premier de tous était le P. Jérôme Maiotica, Napolitain, duquel je parlerai souvent ci-après comme d'un très-illustre personnage, et des meilleurs ouvriers que nous ayons depuis longtemps vus en Orient, où depuis plus de trente-cinq ans il travaille sans se lasser, et a fait des merveilleux fruits dans le Tonquin et dans la Cochinchine. Le second était le P. Diego Mursius, qui, après quelques années, mourut recteur du noviciat de Goa ; j'étais le troisième ; les autres deux étaient Portugais et un Italien.

Nous commençâmes donc ce grand voyage fort allègrement ; mais après quelques jours la tourmente fut si violente, que nous perdions espérance de passer outre. Et en effet, un de nos vaisseaux fut contraint de rebrousser vers le port, parce que le vent lui avait brisé le mât; l'autre nous quitta étant emporté par les vents, qui le firent tenir une autre route. Nous restâmes seuls, et Dieu voulut qu'enfin la tempête s'apaisa, et nous allâmes gaiement, sous la conduite de nos bons anges, sur cette mer éloignée de la terre de plusieurs centaines de lieues, ne voyant rien que le ciel qui nous guidait, et l'eau sur laquelle nous allions.

Notre principal soin fut de procurer que Dieu fût

servi dans le navire, et que le péché en fût banni. Tous les jours au moins un de nous disait la messe, pourvu qu'il n'y eût point de tempête qui nous empêchât. Après le dîner, nous faisions toujours un long catéchisme où tous assistaient, et même le capitaine du vaisseau, François de Lirea, personnage de grande condition, et fort puissant dans le Portugal, était le premier, et prenait grand soin que personne ne s'en dispensât, s'il n'était fort occupé ailleurs. Nous tâchions de nous faire aimer de toute cette grande troupe de quatre cents personnes, en servant chacun amiablement. Nous les soulagions dans leurs maladies et les assistions dans toutes leurs nécessités.

Notre vaisseau semblait être un monastère flottant, et Dieu nous faisait la grâce que tout y était réglé; l'on n'y entendait ni jurement, ni querelle, ni parole dissolue; plusieurs s'y confessaient souvent, et dans le voyage de six mois nous fîmes cinq fois la communion générale de tous ceux qui étaient avec nous, aux principales fêtes qui se rencontrèrent. Le jour de la Fête-Dieu, nous portâmes le très-saint sacrement en procession sur une grande plate-forme qui était au tillac du navire; ce qui donna grande consolation à tous ceux qui n'avaient jamais vu faire des processions sur mer.

Le jour de saint Antoine de Padoue nous fîmes grande fête dans le navire ; le matin se passa dans la dévotion ; sur le tard, on voulut faire quelques jeux en l'honneur de ce grand saint, qui était fort cher aux Portugais ; mais il arriva un malheur qui nous affligea beaucoup. Un de nos soldats, fort honnête homme, et qui s'était confessé ce jour-là à l'honneur du saint patron (il s'appellait Antoine François), sur l'entrée de la nuit, s'approcha tellement du bord, que le pied venant à lui manquer, il tomba dans la mer, et nous ne le pûmes jamais retirer, ni le secourir spirituellement. Nous ne savions pas même qui il était ; tout son plus grand bonheur fut qu'il s'était mis en bon état quelques heures devant, ce qui nous consola, et donna sujet d'instruire les autres d'être toujours prêts à rendre compte à Dieu : plusieurs en firent profit, et nous pressèrent de les confesser.

Quand nous fûmes arrivés sous la ligne, les vents nous quittèrent entièrement, et nous fûmes dans une chaleur si grande que, ne bougeant pas de place, la sueur nous mettait tout en eau ; il fallut souffrir cette incommodité pendant vingt-cinq jours. Des quatre fois que j'ai passé la même ligne, je n'ai été incommodé que la première ; les autres trois fois à peine prenions-nous garde que le soleil était sur notre

tête, parce que nous avions les vents qui nous soulageaient.

Après trois mois et demi de navigation, nous arrivâmes heureusement en vue du cap de Bonne-Espérance, environ le 20 juillet; nous étions éloignés de la terre de vingt bonnes lieues, et le doublâmes sans péril; en action de grâces, nous dîmes tous trois la messe, pour avoir passé ce grand danger, nous tenant déjà comme assurés d'arriver aux Indes.

Mais notre espérance fut bientôt changée en crainte, et quasi en désespoir de voir jamais Goa; car au vingt-cinquième juillet, une tempête s'éleva si violente et si longue, que nous ne pensions plus qu'au paradis. Les flots nous battaient avec tant d'impétuosité, que nous demeurions quasi ensevelis dans l'eau. Nous ne perdions pas pourtant notre confiance en Dieu et en la glorieuse Vierge, mais nous redoublions toujours nos prières, qui, par la bonté de Dieu, furent exaucées, après dix-huit jours entiers de tempête; au jour de sainte Claire, les nuages, qui étaient encore fort grands, sur le matin furent dissipés, l'air devint clair, la mer apaisée, le vent favorable, qui nous obligea tous à reconnaître que le bon Dieu, à qui les tempêtes obéissent, y avait mis la main.

A peine fûmes-nous hors de ce danger, que nous

entrâmes dans un autre qui n'était pas moindre. Nous étions dans la grande manche qui sépare le Madagascar (que nous appelons l'île de Saint-Laurent) des terres fermes d'Afrique; il y a dans cet endroit, de part et d'autre, plusieurs écueils et bancs de sable, entre lesquels il faut aller si adroitement, qu'on aille toujours au milieu; si on va trop avant d'un côté ou d'autre, on est assuré d'échouer et de périr; on appelle ceux qui sont plus proches de la côte d'Afrique les écueils de Sofala, et les autres qui sont vers le Madagascar sont nommés écueils de la Judée.

Notre pilote s'était mépris, et voulant se retirer des uns, avait trop approché le navire vers les autres. Ce qui nous fit prendre garde au danger où nous étions, fut que nous vîmes quasi à fleur d'eau de certains gros poissons qu'on appelle Tuberous, qui ne se trouvent jamais en aucun endroit de la mer où l'eau est profonde. On jeta la sonde, et on trouva qu'il n'y avait que vingt brasses d'eau, ce qui nous effraya tous; et peu après il ne s'en trouva que douze, ce qui nous fit croire que nous serions incontinent arrêtés sur le sable; mais Dieu voulut que le vent fût si bon, que la proue étant tournée à droite, nous échappâmes le danger, et toujours depuis nous allâmes fort heureusement.

Mais, quand la mer cessa de nous tourmenter, une maladie contagieuse se mit dans le navire, et nous donna grand exercice de patience et de charité. Dieu nous avait fait la grâce, pendant cinq mois, que nous n'avions point eu de maladies fâcheuses ; mais le sixième mois étant commencé, nous vîmes grand nombre de ces pestes qu'on nomme scorbut, et les Portugais l'appellent loanda. C'est un mal étrange, qui fait pourrir les membres du corps, et particulièrement enfle si horriblement les lèvres et toute la bouche, qu'il les fait tomber en pourriture. Cela vient de l'air de la mer, et particulièrement de l'usage ordinaire des viandes salées.

Plusieurs soldats et matelots en furent atteints ; nous les assistâmes de tous les remèdes spirituels et corporels que nous pouvions avoir en un état où nous avions faute de tout, sinon de courage. De tant de malades, nous n'en perdîmes que cinq, qui moururent aux cinq derniers jours de notre voyage, qui fut de six mois et cinq jours ; le dégât allait être bien plus grand, mais Dieu voulut nous mettre au port tant désiré, où nous oubliâmes tous nos travaux. Nous abordâmes à Goa au neuvième octobre 1619, jour de saint Denis, apôtre de France, que j'ai pris depuis comme mon particulier protecteur en tous mes voyages.

III

Le séjour dans Goa.

Goa est une fort belle ville que les Portugais tiennent sur la mer des Indes; elle est dans la zone torride, à quinze degrés de la ligne; mais elle ne laisse pas d'être fort commode pour la santé, et pleine de toutes les plus grandes délices de l'Europe, et de plusieurs autres qui lui sont propres. Elle est environnée partie de la mer, partie d'une rivière qui la ferme comme une île dans un terrain de trois lieues de circuit, qui est merveilleusement fort et agréable. Elle peut être comparée à nos plus belles villes; sa grandeur est environ comme Lyon ou Rouen; les murailles sont fortes comme les fortifications régulières, et une citadelle bien garnie. Les bâtiments sont magnifiques, et particulièrement ceux des églises qui sont grandes et fort bien ornées.

Mais rien n'y est plus beau que le port, qui est

large et bien assuré pour tous les navires ; l'on y aborde de toute l'Inde, de la Perse et de plusieurs grandes îles qui sont sur cette côte ; l'on y apporte les plus précieuses marchandises de l'Orient. Le vice-roi y fait son séjour avec beaucoup de noblesse ; il y a plusieurs marchands portugais qui, après s'être enrichis, aiment mieux vivre en paix en ce pays-là que de retourner en Portugal, et ils achèvent leur vie là où ils ont commencé leur fortune.

Il y a un grand clergé sous un archevêque, qui a l'intendance de toutes les églises de ces quartiers jusqu'à la Chine, outre beaucoup de beaux monastères d'hommes et de femmes.

Notre compagnie y a trois fort belles maisons pleines de religieux qui travaillent incessamment pour le bien des âmes, et un grand magasin d'où l'on tire des ouvriers pour tous les royaumes de l'Orient. C'est là où le grand apôtre des Indes, saint François Xaxier, a commencé ses conquêtes, qui ont rempli tous ces royaumes de chrétiens, et tous le paradis de saints. L'on fait état qu'il y a baptisé de sa main au moins de trois à quatre cent mille personnes. Par une de ses épîtres, nous apprenons qu'en une année il en baptisa cent mille. En dix ans, il a couru et prêché Jésus-Christ en trois cents royaumes ;

les belles actions de sa vie surpassent tout ce que nous avons jamais ouï dire, et les miracles qu'il a faits devant et après sa mort sont en si grand nombre, que nous avons peine de les compter; au moins savons-nous qu'il y a vingt-huit morts ressuscités par ses prières; et, pendant que j'écris ceci, je viens de recevoir une lettre de Rome qui m'assure qu'un de nos pères au royaume de Naples, étant en mission ce mois d'avril dernier, portait une image de ce grand saint, avec laquelle Dieu a fait plus de deux cent cinquante miracles bien avérés, que l'on nous promet de nous faire voir bientôt imprimés.

L'esprit de ce grand saint se trouve, par la grâce de Dieu, dans toutes les maisons de cette compagnie; mais nous avons en la maison professe de Goa son saint corps encore tout entier, et aussi frais comme s'il était encore en vie. Le pape Paul V témoigna désirer de voir ce bras qui s'était lassé souvent en baptisant de nouveaux chrétiens; mais quand il le vit ainsi entier, il fut marri qu'on eût coupé avec quelque espèce de cruauté cette précieuse relique du reste de son corps.

Il est enfermé et couché tout son long dans une châsse d'argent; on voit cette vénérable face jusqu'au bas de la poitrine à travers un grand cristal, et la

dévotion des peuples qui accourent de toutes parts honore ce grand saint avec toute sorte de vœux et de beaux présents; mais les grâces que ce saint leur obtient, les enrichissent en même temps qu'ils donnent leur bien avec profusion.

Il y a encore dans la ville et aux environs plusieurs païens, pour la conversion desquels on travaille; mais je ne puis pas dissimuler deux choses, qui m'ont donné un déplaisir bien sensible, quand je me trouvai en ce quartier-là, et qui, à mon avis, ne servent pas peu à l'obstination de ces infidèles, sur lesquelles je sais fort bien que j'ai souvent eu peine de les résoudre; j'ai su que l'on fait ordinairement grand honneur et beaucoup de caresses à ceux qui sont encore païens, et puis quand ils sont baptisés on ne daigne pas les regarder. Et de plus, quand ils se convertissent, on les oblige à quitter l'habit du pays, duquel usent tous les païens; on ne saurait croire combien cela leur est rude, et je ne sais pas pourquoi on leur demande une chose que Notre-Seigneur ne leur demande point, et qui néanmoins les éloigne du baptême et du paradis. Pour moi, je sais bien qu'à la Chine j'ai résisté vigoureusement à ceux qui voulaient obliger les nouveaux chrétiens à couper leurs grands cheveux, que tous les hommes portent

aussi longs que les femmes, et à moins que cela, ils ne sauraient aller librement par le pays, ni avoir accès dans les compagnies. Je leur disais que l'Évangile les obligeait à retrancher les erreurs de leur esprit, mais non pas les grands cheveux de leur tête.

Je ne saurais dire la joie que nos pères témoignèrent à notre arrivée à Goa, et les caresses qu'ils nous firent. Après quelques jours de repos, je commençai à penser au voyage du Japon ; mais nos supérieurs jugèrent à propos de me retenir quelque temps à Goa pour y travailler, en attendant que la persécution des chrétiens au Japon fût un peu adoucie. Mon occupation domestique fut d'apprendre la langue canarine, que l'on parle en l'île et aux terres de Goa.

Mais le plus bel exercice que nous avions, était d'aller à la chasse des enfants païens qui avaient perdu leurs pères. Les rois de Portugal ont témoigné leur piété, se réservant un droit sur les infidèles, de pouvoir prendre les petits enfants orphelins, et les faire baptiser, puis les mettre en lieu où l'on instruise en la religion chrétienne, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés à l'âge de pouvoir choisir ce qu'ils jugeront meilleur. Il y a un grand hôpital destiné à cela dans Goa, duquel nos Pères ont le soin, et le fruit en est fort grand.

Et, parce que bien souvent l'on cache ces petits innocents, il est nécessaire d'avoir bien de la peine pour les découvrir. Nous allions chercher partout, et nous informions de nos amis pour découvrir la proie que l'on nous cachait. En une seule maison, j'en trouvai sept, que j'amenai à notre séminaire ; la mère même nous voulut suivre et à la ville et au baptême. Au jour de la conversion de saint Paul, l'on fit le baptême solennel, comme l'on fait chaque année, et l'on en baptisa six cents, qui était une assez heureuse chasse.

IV

La mission et le séjour de quelques mois en l'île de Salsète.

Après que j'eus demeuré environ trois mois à Goa, Dieu m'envoya une grande maladie, laquelle me mit à l'extrémité. Je ne sais si c'était l'air de Goa qui me fut contraire, ou les peines que nous avions souffertes en notre longue navigation. Les médecins jugèrent d'abord que j'aurais peine d'échapper ; mais Dieu me voulut donner le loisir de faire pénitence, et me rendit la santé après quelques mois.

Néanmoins nos supérieurs, qui sont toujours pleins de charité, jugèrent que pour me remettre il était à propos de m'envoyer en une île voisine nommée Salsète, où l'air est fort bon, et où nos pères ont un collége qui est fort utile à tous les habitants de l'île. C'est là où le R. P. Rodolphe Aquaviva, avec quatre autres religieux de la compagnie, souffrirent une glorieuse mort pour la querelle de Jésus-Christ, en l'an-

née 1583, le quinzième juillet. Je ne sais si ce sang versé pour une si bonne cause a donné bénédiction à toute cette terre ; mais je sais bien que les idoles en sont bannies, et que tous les habitants ont reçu notre sainte foi.

Ce sont les Pères de notre compagnie qui ont cultivé cette belle vigne, et l'ont entièrement acquise à Jésus-Christ. On m'a dit que de cent mille habitants, il n'en reste pas un qui ne soit chrétien. Cela s'est fait peu à peu, et Notre-Seigneur a tellement béni les travaux de ces bons ouvriers, que Mgr Christophe de Saa, archevêque de Goa et primat de toutes les Indes, après avoir continué sa visite en cette île de trois en trois ans, a donné ce beau témoignage à la vertu de nos pères, qu'à la première fois qu'il visita cette Église, il y avait cinquante mille chrétiens fort bien instruits, et revenant trois ans après, il en avait trouvé soixante et dix mille ; et depuis cela est allé croissant, jusqu'à ce qu'enfin l'erreur a cédé à la vérité, et les démons ont quitté la place au vrai Dieu qui est adoré en toute cette île.

Entre les autres grands personnages que je trouvai en la maison des pères de la compagnie, j'eus une grande consolation d'y rencontrer le R. P. Étienne Crucius, français de nation, qui en sa jeunesse étant

en Portugal, fut reçu en notre compagnie, et puis envoyé aux Indes, où il a travaillé longues années avec tant de bénédiction, que l'on le tenait pour un des plus illustres personnages de toutes les Indes. Il avait si parfaitement appris les deux langues du pays, la canarine, qui est vulgaire, et la maraste, qui est comme chez nous la latine, qu'il les parlait mieux que ceux mêmes du pays, et avait imprimé plusieurs livres en l'une et en l'autre qui sont estimés de tous; et je vis un fort beau poëme de la passion de Notre-Seigneur que les chrétiens chantaient en l'église sur le soir de tous les vendredis du carême ; et la dévotion durait une grande partie de la nuit, avec un concours si grand, que de Goa même venaient ordinairement dix à douze mille hommes pour assister à cette belle dévotion.

Mais la réputation que ce bon père avait méritée par sa vertu était bien plus grande que celle de son bel esprit. Nos pères et les étrangers le tenaient pour un grand saint. Il fut employé en plusieurs missions, et dans nos maisons il eut toutes les charges les plus honorables, où il témoigna toujours un esprit d'un vrai apôtre; et enfin, étant sur l'âge, il vint achever sa vie parmi les néophytes, qui le reconnaissaient tous comme leur père.

Je demeurai trois mois avec ces bons pères, avec lesquels je tâchai de m'employer au service du prochain. Ce fut là que j'appris la langue canarine, en laquelle je trouvai une telle facilité, que l'on jugea que je pouvais entendre les confessions, et prêcher.

V

Le retour à Goa jusqu'au départ pour la Chine.

Après trois mois de séjour à Salsète, je fus rappelé en notre maison professe de Goa, où mon emploi était dans les prisons, dans les galères, et l'instruction de tous les esclaves des Portugais.

Mais un malheur arriva dans une des prisons qui me donna bien de l'affliction, et me fit bien pourtant reconnaître la providence de Dieu en ma conduite. J'avais accoutumé d'aller chaque dimanche en une prison, qui est destinée à ceux qui sont condamnés à travailler aux poudres; je ne sais par quelle raison, au lieu de m'y en aller le dimanche, je m'y en allai le samedi; j'y fis une exhortation, après laquelle je fus étonné que plusieurs me demandèrent de se confesser, et le firent avec beancoup de larmes. Ni eux ni moi ne savions pas à quoi cette grâce de Dieu devait aboutir; mais Dieu avait son dessein. Le lendemain,

jour de dimanche, sur les deux heures, justement au temps que j'y allais ordinairement, il arriva par la faute d'un prisonnier qu'une bluette de feu tomba sur les poudres qui étaient en grande abondance. Elles furent allumés en un instant avec un si grand fracas, que non-seulement toute la prison et plusieurs maisons voisines furent emportées, mais encore la grosse tour de la citadelle fut renversée ; on voyait de grands pans de murailles portés en haut avec une telle violence, qu'ils tombaient bien loin de là, et tuèrent plusieurs personnes qui étaient en une grande place de la ville. L'on dit que plusieurs personnes y furent misérablement assommées.

Le bruit fut si horrible, qu'on eût dit que toute la ville allait être abîmée ; et notre église même, encore que fort éloignée, en fut ébranlée. Tous nos pères accoururent à ce malheur pour assister les âmes et les corps de ceux qui étaient encore en vie ; nous trouvions par les rues, et particulièrement en cette grande place nommée Mondoui, des têtes, des bras, des jambes, et des corps à demi-vivants. Nous pensâmes d'abord au salut des âmes ; nous confessâmes plusieurs moribonds, et baptisâmes plusieurs païens, qui étaient en même état ; puis nous fîmes porter et portâmes sur nos épaules à l'hôpital les pauvres qui restaient en vie.

Il y avait une moitié de maison, laquelle semblait devoir aussitôt tomber, où il y avait une pauvre vieille que personne n'osait aller secourir ; un de nos pères y entra dedans, sans se soucier du danger qui le menaçait, assista cette bonne femme, et sortit heureusement un peu devant que la maison tombât. Tous ceux qui furent tués étaient naturels de Goa, à la réserve d'un Portugais, qui était sorti à la campagne, où il était porté dans un brancard : l'éclat d'une grosse pierre vint le rencontrer, et le frappa si rudement au côté, que, peu de jours après, il en mourut. Aussitôt qu'il se sentit blessé, il commanda à ses valets de le porter en notre maison pour se confesser. Nos pères, qui virent entrer ce lit, crurent que c'était moi qui étais ou mort ou blessé, sachant que c'était le jour où j'allais à la prison ; mais Dieu avait voulu que j'y allasse le jour de devant, pour sauver les âmes de ceux qui se confessèrent, et me préserver de ce malheur.

Pendant le temps que j'étais à Goa, en 1621, nous reçûmes la très-agréable nouvelle de la béatification de saint François Xavier. Nos pères voulurent témoigner à leur saint patron tout l'honneur que méritait cette grande réjouissance. Ils firent porter solennellement son saint corps tout entier, comme j'ai

dit, depuis la première église où il avait été jusque alors, que l'on nomme de Saint-Paul, en la belle église de la maison professe, où on le mit dans le magnifique tombeau qu'on lui avait préparé au côté droit du grand autel, où il repose à présent.

VI

Le départ de Goa, et comme nous passâmes par Cochin et par la côte de la Pêcherie.

Après avoir demeuré deux ans et demi partie à Goa, partie à Salsète, enfin je reçus la bonne nouvelle de partir pour le Japon. Je m'embarquai le douzième avril de l'année 1622, avec un seigneur portugais qui allait commander dans la citadelle de Malaque. Nous allâmes en peu de jours jusqu'à Cochin, qui n'est éloigné de Goa que de cent lieues : c'est une ville assez grande et de grand trafic, particulièrement pour le poivre, que l'on y trouve en abondance ; le port y est fort commode, les églises très-belles ; nous y avons un collége où l'on enseigne toutes les sciences : c'est le premier de la province de Malabar, à dix lieues de Cranganor.

Nos pères m'y reçurent avec grande charité, et me voulaient retenir jusqu'au départ du capitaine portugais, qui voulut hiverner à Cochin, croyant de n'avoir

pas de moyen d'aller à Malaque en cette saison ; mais il s'y arrêta pour toujours, car il y mourut ; et en attendant de pouvoir partir, il lui fallut aller au ciel, ainsi que j'espère, parce que c'était un fort bon chrétien.

Je ne jugeai pas à propos de rompre mon voyage, en attendant si longtemps ; j'entrai dans un autre navire où l'on me promit de me conduire à Malaque, nonobstant toute la mauvaise saison ; mais nous ne fûmes pas plutôt sortis du port de Cochin, que nous ressentîmes cette merveille que tant de livres ont rapportée : sur l'endroit du cap de Comorin il y a une montagne nommée Gaté, laquelle en un même temps a l'hiver d'un côté et l'été de l'autre. Ce fut à nos dépens que nous expérimentâmes combien cela était vrai ; car, en l'endroit le plus voisin de Cochin, nous trouvâmes des vents si violents, et une tempête si rude, que pendant treize jours entiers nous pensions que nous étions perdus ; mais Dieu nous donna cette faveur pour délivrer cinquante personnes qui, étant encore engagées dans l'infidélité, en cette apparence d'une mort certaine, demandèrent le saint baptême. Je les instruisis à la hâte, et puis leur donnai le baptême, qu'ils reçurent fort dévotement, et furent depuis fort bons chrétiens.

Cependant la mer ne s'apaisait point, et le vent nous pressait si fort, que nous ne pouvions ni avancer ni reculer; mais après le treizième jour, enfin nous doublâmes le cap de Comorin, et soudain nous eûmes un temps doux, l'air serein, et la mer fort calme. Cela nous fit tenir à couvert du cap; et pour éviter les tempêtes de la haute mer, au lieu d'aller droit à Ceylan, nous tirâmes vers la côte de la Pêcherie; c'est là où est cette tant renommée pêche de perles, que l'on prend en abondance dans cette mer. Les habitants savent le temps de l'année propre à trouver ces belles larmes du ciel, qui sont recueillies et endurcies dans les huîtres. C'est pour lors que les pêcheurs s'avancent en mer sur des barques; l'un d'eux se plonge dedans, attaché sous les aisselles avec une corde, ayant la bouche pleine d'huile, et un sac au cou; il va jusqu'au fond, et ramasse les huîtres qu'il trouve, il les met dans le sac, et quand il ne peut plus tenir son souffle, il fait signe, tirant la corde avec laquelle il est attaché. Ceux qui sont au bateau le tirent incontinent en haut; on ouvre les huîtres qui sont dans le sac, où l'on trouve ordinairement plusieurs perles.

Ces pêcheurs-là sont si bons chrétiens, qu'après qu'ils ont fait leur pêche, ils viennent ordinairement

en l'église, et mettent souvent des grosses poignées de perles sur l'autel. On me fit voir entre autres une chasuble qui en était toute couverte, et en ce pays-là elle était estimée deux cent mille écus; je vous laisse à penser ce qu'elle eût valu en Europe.

La principale place de cette côte s'appelle Tutucurin, où l'on dit que se trouvent les plus belles perles de tout l'Orient. Les Portugais y ont une citadelle, et nos Pères un fort beau collége depuis le temps de saint François Xavier, qui fonda le premier cette chrétienté, et y pêcha tant d'âmes qui sont les vraies perles de la couronne de Jésus-Christ. Depuis il était arrivé, je ne sais par quel malheur, que l'on ôta cette maison à la compagnie, et nos Pères s'étant retirés, l'on dit qu'en tout cet endroit il ne s'y trouvait ni huître, ni perles; mais qu'aussitôt que le roi de Portugal eut commandé qu'on nous remît en notre maison, l'on vit revenir les perles : comme si Dieu eût voulu dire que tant que les pêcheurs des âmes seraient absents, il ne fallait pas attendre une bonne pêche sur cette côte.

Nous arrivâmes donc après quinze jours de navigation en ce port de Tutucurin, où nos Pères, nous voyant ainsi battus de la tempête, et fort lassés, nous reçurent avec des bontés extraordinaires. Mais notre

séjour fut fort court; après un jour de repos, nous reprîmes notre chemin dans un esquif, sur lequel nous passâmes toute la manche qui est entre l'île de Ceylan et la terre ferme; il y a là des écueils fort dangereux, qu'on appelle Chilao, à travers lesquels notre barque nous mena fort heureusement.

VII

Notre arrivée en l'île de Ceylan et au royaume de Negapatan.

Étant sortis de la Pêcherie, nous allâmes passer vers l'île de Manar, qui est petite, entre Ceylan et la côte, mais pleine de fort bons chrétiens que nos Pères gouvernent et instruisent avec grand soin. On nous invita d'y entrer, mais nous nous contentâmes de les saluer pour aller au royaume de Jafanapatan, qui est en l'extrémité de l'île de Ceylan.

C'est cette île tant renommée où se trouve la cannelle, que l'Europe estime tant ; j'ai vu que c'est un petit arbrisseau qui pousse hors de terre plusieurs bâtons assez long et durs ; il n'y a point d'autre fruit que l'écorce, que nous appelons cannelle. Tous les ans on dépouille ces bâtons de leur robe, et tous les ans elle leur revient : c'est ainsi que Dieu a pourvu non-seulement à la nécessité, mais aux délices des hommes. Toute cette île en est pleine, et hors de

cette terre on n'en trouve point; cela suffit pour enrichir tout le pays, et particulièrement le royaume de Jafanapatan, qui est bien garni de cette épicerie.

J'y trouvai des religieux de Saint-François, qui n'oublièrent rien pour me caresser. Celui qui commandait à la citadelle des Portugais était Philippe de Oliveira, de grande maison dans le Portugal, mais plus grand en vertu et au zèle qu'il avait de convertir les infidèles de tout ce pays. Il y travaillait incessamment, et me fit de grandes instances de m'arrêter là quelque temps, en attendant que nos Pères du pays de Malabar vinssent l'aider en ce bel emploi. Je lui dis que je n'eusse rien eu plus à cœur que de seconder un si bon dessein, si je n'eusse été appelé ailleurs ; que ces autres bons ouvriers qu'il avait appelés viendraient bientôt, et feraient beaucoup mieux que moi.

Je ne ne fus pas trompé dans mes espérances, parce que l'année d'après nos Pères arrivèrent, et travaillèrent si heureusement avec ce bon gouverneur, qu'ils baptisèrent en peu de temps, dans ce seul royaume, jusqu'à trente mille païens.

Quand j'eus demeuré là peu de jours, je trouvai un navire propre pour aller vers une côte nommée Coromandel, où est le port de Negapatan, tenu par les

Portugais, qui ont une bien jolie ville avec une citadelle, et un collége de nos Pères ; surtout, j'y trouvai une magnifique église que les Portugais ont bâtie, mais un roi voisin l'a fort bien rentée, quoiqu'il soit encore idolâtre, ce qui me donna bien de l'étonnement. Mais je fus fort affligé quand je vis hors de cette ville plusieurs temples où l'on adorait et sacrifiait encore aux idoles, parce que ce roi le voulait, qui faisait du bien aux églises du vrai Dieu, et néanmoins servait encore les diables.

Je voulais alors passer à Meliapor, qu'on appelle Saint-Thomas, qui est sur cette côte de Coromandel, à huit journées de Negapatan ; je désirais avec passion d'y voir le fameux tombeau de ce premier apôtre des Indes, le glorieux saint Thomas, où se voit tous les ans le miracle tant renommé, de la pierre sur laquelle on tient que cet apôtre fut percé de lances. On dit que cette pierre est ordinairement fort blanche, sans aucune marque de sang ; mais au jour de la fête, pendant la messe, elle devient rouge peu à peu, et toute teinte de sang dont elle distille quelques gouttes.

C'est là où le second apôtre des Indes, saint François Xavier, priant jour et nuit auprès de ces saintes reliques, prit la dernière résolution de s'en aller au Japon, où il fonda cette belle Église qui a donné au

ciel tant de martyrs, et demeuré ferme dans la persécution la plus longue que nous sachions être encore arrivée à l'Église depuis les apôtres. J'avais grand besoin d'aller prendre dans ce lieu l'esprit de ces deux grands saints, mais on m'assura que si j'y allais je serais obligé de m'y arrêter six mois, parce que dans toutes ces mers les vents changent de six en six mois, et ceux qui portaient à Méliapor ayant commencé, les autres qui servent au retour ne devaient venir que six mois après.

VIII

Notre arrivée à Malaque, avec quelques particularités de cette ville.

Nous partîmes donc de Negapatan le vingt-quatrième juin, jour de saint Jean-Baptiste, parce que la saison était déjà fort avancée, les vents propres pour aller à Malaque commençaient à nous manquer, ce qui nous arrêta un mois et quelques jours sur la mer, encore que le chemin ordinairement soit au plus de quinze jours.

Mais encore eûmes-nous bien de la peine à y arriver, et sans un secours manifeste de la sainte Vierge, nous étions perdus. Notre vaisseau étant arrivé en vue du cap qu'on nomme Rachado, fort près de Malaque, donna sur un banc de sable, et demeura immobile. Nous n'avions point d'espérance d'en pouvoir sortir par des aides humaines; le pilote se désespérait, et criait à pleine tête qu'il était perdu. Je lui donnai courage, et à tous les matelots, leur disant que Dieu

nous assisterait par les prières de sa sainte Mère, que nous nous missions tous en prières; ce qu'ils firent fort dévotement. J'avais par bonheur dans mon reliquaire un des cheveux de la sainte Vierge; je le pris, et le liant avec une longue corde, je le plongeai dans la mer. Ce fut une merveille tout évidente; à peine avions-nous dit une fois le *Pater* et l'*Ave Maria*, que notre navire, sans que personne de nos gens y travaillât, après avoir demeuré longtemps immobile, sortit de ce sable avec une véhémence extrême, et fut poussé en mer. Chacun s'écria de joie et d'étonnement; nous nous embrassions les uns les autres, et, ravis de la grâce que nous venions de recevoir, nous changeâmes notre prière en une cordiale action de grâces que nous fîmes tous à la grande Reine de la mer, notre très-honorable libératrice.

Le lendemain, vingt-huitième juillet 1622, nous abordâmes heureusement au port de Malaque, où je fus obligé de m'arrêter neuf mois entiers, parce que les vents propres pour aller à la Chine avaient déjà cessé; je dirai après l'emploi que l'on me donna pendant ce temps-là, qui à n'en point mentir me sembla bien long; mais le lecteur sera bien aise que je dise sommairement ce que j'ai vu de remarquable en cette ville si renommée.

Malaque est une ville de terre ferme, vis-à-vis de l'île de Sumatra; elle a un des plus beaux ports de toutes les Indes, où l'on peut aborder en tous les temps de l'année, ce qui ne se trouve point ni à Goa, ni à Surate, ni à Cochin, ni que je sache en aucun autre port de l'Inde orientale. Or personne n'y peut entrer depuis le commencement de juin jusqu'à la fin de septembre, parce que les vents qui durent pendant ces quatre mois rendent l'abord impossible, outre que les flots portent tant de sable contre les ports, qu'ils les ferment entièrement, jusqu'à ce que les vents qui commencent en octobre soufflant de l'autre côté, repoussent en mer tout ce sable, et ouvrent tous les ports.

Cette incommodité ne se trouve point au port de Malaque, il est toujours commode pour les navires qui viennent, aussi le trafic y est fort grand; on l'appelait autrefois Aurea-Chersonesus; l'on y apporte les soies et les toiles de la Chine, toutes sortes d'épiceries et autres richesses de l'Orient. Les Portugais l'ôtèrent il y a cent ans ou environ au roi des Acenois, et après l'avoir souvent vaincu par mer et par terre, l'ont tenue paisiblement jusqu'au temps que les Hollandais les en ont misérablement chassés, comme je dirai après.

Quand j'y entrai, j'y trouvai une fort belle ville que les Portugais ont bâtie, avec une citadelle bien forte et bien garnie; il y avait plusieurs églises richement ornées, où la dévotion des peuples était admirable; on n'y comptait que cinq paroisses, mais les monastères des religieux étaient en bien plus grand nombre; le collége de notre compagnie y était grand et rempli de plusieurs grands personnages, qui faisaient de grands biens à toute cette ville, où les étrangers venaient de toutes parts.

IX

Diverses sortes de fruits qui sont à Malaque et aux environs.

Encore que Malaque ne soit qu'à deux degrés de la ligne, et que par conséquent la chaleur y soit grande, le séjour y est pourtant fort beau, et la terre porte quantité de fruits, dont les uns sont communs à toute l'Inde; les autres ne se trouvent point hors de ce territoire, qui n'est pas grand, mais il est néanmoins fort fertile.

Des fruits que nous avons en Europe, il y en a fort peu, car ils n'ont ni pommes, ni poires, ni prunes; il y a des treilles qui portent des raisins tout le long de l'année, mais ils ne mûrissent jamais bien, et le vin qu'on en fait devient incontinent aigre. La raison paraîtra extraordinaire, mais elle est pourtant véritable et commune à toute cette zone torride, où, par une merveille bien plus grande, les raisins ne sauraient mûrir faute de chaleur et de soleil, ce qui pourra sembler ridicule.

Mais la raison pourtant en est naturelle. Le soleil en ce pays donnant à plomb sur la terre, devrait tout brûler et rendre le pays inhabitable, comme les anciens ont cru ; mais ils ne savaient pas le secret de la Providence, qui a voulu que ce pays fût le plus habité du monde ; parce que c'est pour lors que le soleil étant ainsi fort, attire tant d'exhalaisons et de vapeurs, que c'est pour lors l'hiver du pays ; les vents sont grands, les pluies continuelles qui empêchent les raisins de mûrir, parce que c'est depuis juin jusqu'en septembre que le soleil se tient si caché qu'on ne le voit quasi point. J'ai vu en notre maison une treille où il y avait toujours trois sortes de raisins, les uns en fleur, les autres à demi mûrs, et les autres entièrement mûrs, comme ils le peuvent être en ce pays-là.

Je n'y ai point vu de nos meilleurs fruits d'Europe, mais il y en a de tant d'autres façons, que me trouvant une fois en une table où l'on m'avait invité, j'en comptai onze de diverses sortes de fort excellents, que je n'avais jamais ni vus ni ouï nommer. Il y a des forêts entières de ces belles palmes qu'on appelle cocos, et qui sont tant renommées, parce qu'avec ces arbres on peut bâtir, équiper, avitailler et charger un navire, comme racontent toutes les histoires des Indes ; mais j'y trouve une chose du tout admirable que peu

de gens ont remarquée. C'est que pour rendre ces arbres-là bien fertiles, il faut que les hommes habitent dessous leurs branches; je ne sais si c'est le souffle des hommes qui leur sert, ou s'il y a quelque secrète sympathie que la nature nous a cachée.

Je ne veux rien dire des autres fruits qui se trouvent aussi bien au reste des Indes, comme à Malaque, les ananas, les jambis gros comme des pommes, fort bons à la santé; les mangues, quasi semblables aux pêches, mais on les sale comme les olives; les figues des Indes, qui durent toute l'année, et sont plus longues, mais moins grosses que les nôtres. Le carambolas est gros comme nos plus grosses prunes, la figure et la couleur sont différentes, mais le goût est quasi semblable; les papaias sont comme de petits melons, mais ils viennent sur les arbres et sortent quasi tous ensemble.

Le plus beau de tous ces fruits est le durion, qui ne se trouve que dans les terres de Malaque; il est gros comme nos plus grosses pavies; il a une coque fort dure, et dedans il est plein d'une liqueur blanche, épaisse et sucrée; elle est entièrement semblable au blanc-manger qu'on sert sur les meilleures tables de France; c'est une chose fort saine et des plus délicates qu'on puisse manger.

Je serais trop long si je disais toutes les autres sortes de choses que porte cette terre ; je sais bien qu'il y a fort peu de fleurs, parce que le soleil y est trop chaud ; et j'ai remarqué une providence de Dieu fort particulière, en ce qu'à peine trouverez-vous en toute la zone torride un fruit qui ne soit couvert d'une bonne coque pour se défendre de la chaleur du soleil.

X

Mon séjour dans Malaque pendant neuf mois, et mon arrivée à la Chine.

En attendant que les vents propres pour la navigation de la Chine se levassent et nous donnassent moyen d'aller sur mer, nos Pères, qui étaient en petit nombre et avaient beaucoup à faire, me prièrent de les aider en leurs travaux, ce que je fis très-volontiers tant à la ville qu'à la campagne; en l'une et en l'autre nous trouvions tant d'occupations, que le temps de ces neuf mois ne me dura point.

L'on me joignit à un excellent personnage, le P. Gaspar Fereira, Portugais, qui avait la charge de convertir et d'instruire les infidèles; nous fûmes ensemble pendant quelques mois, et Dieu nous fit la grâce de baptiser au moins deux mille idolâtres. Ce bon père mourut après dans le royaume de Bengala, et le bruit commun fut que la sainte Vierge l'était venu voir et consoler en sa mort.

Celui qui était recteur en notre collége de Malaque

lorsque j'y étais, s'appellait P. Diego Rebellus, personnage de très-excellente vertu; en même temps le P. Pierre Gomez, à son depart pour Bengala, prit congé de lui, et l'embrassant, lui dit : Je vous quitte maintenant, mon bon père, pour aller là où mes supérieurs m'envoient; mais sachez que dans peu de mois nous nous devons trouver tous deux en un beau chemin, où nous nous verrons, et nous aurons une très-grande consolation. » Ce que ce bon père avait prédit arriva ponctuellement : ils moururent tous deux au premier jour de l'année 1623, l'un à Malaque et l'autre à Bengala; ce qui nous fait croire que la prophétie a été entièrement accomplie, et que ces deux bons pères sont allés de compagnie dans le paradis.

En ce même temps, le R. P. Jules César Margico arriva de Macao, et apporta la bonne nouvelle de la victoire que les Portugais avaient remportée sur les Hollandais qui étaient venus attaquer Macao avec une puissante armée, que les Portugais avaient entièrement défaite et mise en fuite, après avoir pris le canon, et tué plusieurs de ces grands ennemis de toute la piété dans l'Orient. Cette nouvelle réjouit merveilleusement toutes les Indes; l'on en fit de grands feux de joie, et des processions générales en actions de grâces d'un si grand bienfait.

Quelque temps après, ce brave père Margico alla au royaume de Siam, prêcher notre sainte foi, ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il gagna le cœur du roi, se rendit amis les principaux du royaume, et fonda une belle Église. Quelques soldats espagnols, qui se trouvaient alors en cette cour, troublèrent le progrès du saint Évangile, et irritèrent le roi par une grande trahison qu'ils firent; mais elle leur réussit fort mal : on les surprit et punit selon leur mérite. Mais le roi, qui jusque alors avait favorisé les chrétiens, devint leur ennemi, encore qu'il reconnût bien l'innocence du père Margico, qui ne quitta pas son entreprise de publier toujours Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'un mauvais chrétien que le bon père avait souvent repris de sa méchante vie, l'accusa vers les païens, et, après l'avoir fait mettre en prison les fers aux pieds, lui donna du poison qui le fit mourir dans peu de jours, ruinant en un coup toute cette nouvelle chrétienté que ce grand serviteur de Dieu avait commencée.

Enfin, après avoir attendu neuf mois le temps propre pour prendre la route vers la Chine, le R. P. Antoine Cardin et moi entrâmes dans un bon vaisseau qui allait à Macao. Le chemin ne dura qu'un mois, mais nous échappâmes un grand danger d'être pris par les Hollandais. Nous rencontrâmes quatre de leurs

vaisseaux sur la côte de Ciampia, qui nous poursuivirent vivement; nous ne pouvions pas échapper, si la nuit ne fût heureusement survenue, laquelle nous donna temps de reculer, et de nous mettre à couvert dans le port d'une petite île que nous avions déjà passée. Cela nous réussit fort bien, parce que les Hollandais, croyant que nous fussions allés avant vers la Chine, nous suivirent sur cette route, où ils n'avaient pas garde de nous rencontrer. J'attribuai ce bon succès aux intercessions de saint Antoine de Padoue, auquel nous eûmes recours dans le danger qui nous mettait au désespoir d'échapper.

Nous traversâmes heureusement toute cette grande mer de la Chine, et le golfe d'Ainan, que j'ai depuis passé quinze fois, et souvent avec de bien grands périls, à cause des grandes tempêtes qui sont ordinaires en ce quartier, où il y a des îles en si grand nombre, qu'on en compte jusqu'à dix mille; Dieu nous donna une fort heureuse navigation; enfin, le 29 mai de l'année 1623, nous arrivâmes au port de Macao en la Chine, quatre ans et demi après mon mon départ d'Europe. Chacun peut penser quelle consolation j'avais de me voir en ce grand royaume, après lequel j'avais si longtemps soupiré.

XI.

De quelques remarques particulières du royaume de la Chine.

Après tant de bons auteurs qui ont écrit au long les beautés du royaume de la Chine, qui sans doute est le plus grand, et à mon avis le plus riche du monde, ce serait une chose superflue d'en écrire ici au long; néanmoins le séjour de plus de douze ans que j'y ai fait, et les grandes raretés de ce beau pays, semblent m'obliger à dire quelque chose de ce que j'y ai vu touchant sa grandeur, ses richesses et ses coutumes.

La Chine donc commence depuis le 18e degré d'élévation jusqu'au 48e, de sorte que la température de l'air est bien différente, puisqu'elle a quelques endroits en la zone torride, et les dernières terres sont bien avant dans la tempérée; elle est divisée en quinze provinces, qui, à dire le vrai, sont chacune un bien grand royaume; aussi la grande étendue de leur pays et l'abondance des biens que l'on y possède, les

a rendus si présomptueux, qu'ils se persuadent que la Chine est tout ce qu'il y a de plus beau dans toute la terre, et ils sont bien étonnés quand ils voient nos mappemondes, où leur royaume paraît si petit en comparaison du reste de la terre. Ils en usent bien autrement, car en leurs cartes ils dépeignent le monde carré, mettent la Chine au milieu (aussi l'appellent-ils Chon-Coc, qui veut dire royaume du milieu), peignent la mer au-dessous, en laquelle ils sèment quelques petites îles : l'une est l'Europe, l'autre l'Afrique, l'autre le Japon, en quoi nous leur avons bien fait voir qu'ils étaient bien moins savants que nous.

Le peuple de ce royaume est si nombreux, que je ne crois pas me tromper si je dis qu'il y a dans la seule Chine deux fois plus de monde qu'en toute l'Europe; ceux qui sont allés jusqu'au bout de cet empire disent des choses qui semblent incroyables des principales villes qui sont Pékin, Nankin, et Hancheau, où ils disent qu'il y a quatre millions d'âmes en chacune. Je n'en dirai rien, parce que je n'ai pas été si avant dans le pays; mais j'ai vu la ville de Canton, qui est la quatrième de la Chine, où j'ai trouvé un peuple innombrable; elle est fort grande, les rues fort larges et toujours si pleines de monde

que j'avais peine d'y passer. Et ce qui m'a le plus étonné, c'est que les rivières sont autant habitées que la terre ferme. Il y en a une, en cette ville de Canton, de deux grandes lieues de large; je la vis toute couverte de navires, dont les mâts me semblaient une épaisse forêt, et je jugeai qu'il y en avait bien au moins vingt mille, distingués en rues, à travers lesquelles vont des barques qui portent tout ce qui est nécessaire à ceux qui habitent ces maisons flottantes.

On fait état qu'en la Chine il y a bien deux cent cinquante millions d'âmes, et on le conjecture par un tribut duquel personne n'est exempt, non pas même le roi; chacun paie un jules, qui est environ six sous, pour l'entretien de sept cent mille soldats qui gardent cette tant renommée muraille de quatre cents lieues, comptant les montagnes qui séparent la Chine de la Tartarie. Ce tribut monte tous les ans à deux cent cinquante millions de jules, d'où l'on conjecture le grand nombre d'âmes qui sont à la Chine, desquelles, hélas! j'ai souvent fait le compte tous les ans, au moins cinq millions descendent aux enfers; et nous pourrons demeurer les bras croisés dans un si grand opprobre que Jésus-Christ souffre!

XII.

Des richesses de la Chine.

Les richesses de ce pays sont innombrables : il y a plusieurs mines d'or, grande quantité de fort belles soies, avec lesquelles on fait ces belles étoffes de la Chine ; il y a du musc en grande abondance, la terre y est merveilleusement fertile en toutes les choses qui servent à la nécessité et aux délices, à la réserve du vin qui n'y vient point, non pas seulement pour la cause que j'ai alléguée parlant de la zone torride, sous laquelle il n'y a qu'une partie de la Chine ; mais nous n'en savons point d'autre raison que l'expérience, qui nous a fait voir que les raisins n'y mûrissent jamais bien, et que le vin qu'on en tire devient incontinent aigre. Il y a du blé parmi eux, mais ils ne se mettent pas en peine d'en faire du pain, parce que le riz leur semble meilleur ; et, pour moi, je vous avoue que quand j'étais là, je ne me sou-

venais et ne me souciais non plus du pain, que je me soucie maintenant de leur riz.

Il ne faut pas croire qu'ils le mangent en potage comme nous, ni qu'on le mette en pâte comme nous faisons le pain; ils le mangent cuit, mais dans une eau si modérée que, quand il est cuit, il demeure sec et les grains sont encore entiers, mais mollets, et ils disent qu'en un morceau ils mangent plusieurs pains frais. Il me semble que leur riz est beaucoup meilleur que le nôtre; il ne s'enfle pas tant et ne charge point. Le mot, parmi eux, qui signifie le dîner ou le souper veut dire manger du riz; ils ne croiraient pas d'avoir mangé s'ils n'avaient eu du riz, comme nous avons le pain. De leur blé ils en font quelques gâteaux qui leur servent comme de pitance.

Leur boisson ordinaire est l'eau toute pure, mais chaude, et cuite dans les mêmes marmites où se cuit le riz; ils se moquent de nous quand on leur dit que nous buvons frais, et ils disent que cela nous cause beaucoup de maladies, desquelles ils ne savent pas même le nom. Je ne sais pas s'ils se trompent, mais je sais bien que dans tous les pays où j'ai été de la Chine, Tonkin, Cochinchine, pendant trente ans, je n'ai jamais ouï parler de gouttes, de pierre ni de gravelle. De peste, ni de maladie populaire, il ne

s'en parle du tout point; et, ce qui est bien plus merveilleux, pendant ce temps-là je n'ai jamais ouï parler d'aucune mort subite; mais j'attribue cela plutôt à la bonté de l'air et à la qualité des viandes qu'ils mangent, lesquelles sont fort salubres.

XIII

De l'usage du thé, qui est fort ordinaire en la Chine.

L'une des choses qui contribuent, à mon avis, le plus à la santé de ces peuples qui arrivent bien souvent à la dernière vieillesse, est le thé, dont l'usage est fort commun en tout l'Orient, et que l'on commence de connaître en France, par le moyen des Hollandais, qui l'apportent de la Chine et le vendent à Paris trente francs la livre, qu'ils ont achetée en ce pays-là huit à dix sous, et encore vois-je qu'ordinairement il est fort vieux et gâté : c'est ainsi que nos braves Français laissent enrichir les étrangers dans le négoce des Indes orientales, d'où ils pourraient tirer toutes les plus belles richesses du monde, s'ils avaient le courage de l'entreprendre aussi bien que leurs voisins, qui ont moins de moyens d'y réussir qu'eux.

Le thé est une feuille grande comme celle de nos grenadiers ; elle vient en des arbrisseaux semblables

au myrte; il n'y a dans tout le monde que deux provinces de la Chine où elle se trouve, la première est celle de Nankin, où vient le meilleur thé qu'ils appellent chà, l'autre est la province de Chin-Cheau. La récolte de cette feuille se fait, en ces deux provinces, avec le même soin que nous faisons nos vendanges; l'abondance en est si grande qu'elles en ont assez pour fournir le reste de la Chine, le Japon, le Tonkin, la Cochinchine, et plusieurs autres royaumes où l'usage du thé est si ordinaire, que ceux qui n'en prennent que trois fois le jour sont les plus modérés: plusieurs le prennent dix ou douze fois, où pour mieux dire à toute heure.

Quand cette feuille est cueillie, on la fait bien sécher au four, puis on la ferme dans des vases d'étain qui soient bien bouchés parce que, si elle s'évente, elle est perdue et n'a aucune force, comme le vin qui est éventé. Je vous laisse à penser si messieurs les Hollandais ont bien soin de cela quand ils la vendent en France. Pour connaître si le thé est bon, il faut voir s'il est bien vert, amer et sec, en sorte qu'il se brise avec les doigts; s'il a tout cela il est bon, autrement assurez-vous qu'il ne vaut pas beaucoup.

Voici la façon de laquelle se servent les Chinois

pour prendre le thé : il font bouillir de l'eau dans un vase bien net; quand elle bout bien, ils la retirent du feu, et y mettent cette feuille, selon la proportion de l'eau, c'est-à-dire le poids d'un écu de thé sur un bon verre d'eau; ils couvrent bien le vase, et quand la feuille va au fond de l'eau, c'est pour lors qu'il est temps de la boire, parce que c'est alors que le thé lui a communiqué sa vertu, et l'a rendue rougeâtre ; ils la boivent la plus chaude qu'ils peuvent, si elle est refroidie elle ne sera pas utile. La même feuille qui est demeurée au fond du vase, peut servir une seconde fois, mais alors on la laisse bouillir avec l'eau.

Les Japonnais prennent autrement le thé, car ils le mettent en poussière, puis le jettent dans l'eau bouillante, avec laquelle ils avalent tout ; je ne sais si cette manière de le prendre est plus salutaire que la première, je me suis toujours servi et bien trouvé de celle qui est commune parmi les Chinois. Les uns et les autres mêlent un peu de sucre avec le thé pour en corriger l'amertume, qui pourtant ne me semble pas désagréable.

Les vertus du thé sont trois principales : la première est de guérir et d'empêcher les maux de tête ; pour moi, quand j'avais la migraine, en prenant du thé je me sentais si fort soulagé, qu'il me semblait

qu'on me tirait avec la main tout mon mal de la tête. Parce que la principale force du thé est d'abattre les vapeurs grossières qui montent à la tête et nous incommodent; si on le prend après le souper, ordinairement il empêche le sommeil; il y en a pourtant quelques-uns que le thé fait dormir, parce que n'abattant que les vapeurs les plus crasses, il laisse celles qui sont propres au sommeil; pour moi, j'ai expérimenté assez souvent que, quand j'étais obligé à ouïr toute la nuit les confessions de mes bons chrétiens, ce qui arrivait souvent, je n'avais qu'à prendre du thé à l'heure que j'eusse commencé à dormir, je demeurais toute la nuit sans être pressé du sommeil, et le lendemain j'étais aussi frais que si j'eusse dormi à mon ordinaire; je pouvais faire cela une fois la semaine sans être incommodé. Je voulus une fois le continuer pendant six nuits consécutives, mais à la sixième je demeurai entièrement épuisé.

Le thé ne sert pas seulement à la tête, il a une merveilleuse force à soulager l'estomac et à aider la digestion; aussi d'ordinaire plusieurs en prennent après le dîner, après le souper on n'en prend pas ordinairement si l'on veut dormir. La troisième chose que fait le thé, est de purger les reins contre la goutte et la gravelle, et c'est peut-être la vraie cause

pourquoi ces sortes de maladies ne se trouvent point en ces pays-là, comme j'ai dit ci-devant.

Je me suis un peu étendu sur le discours du thé, parce que, depuis que je suis en France, j'ai eu l'honneur de voir quelques personnes de grande condition et d'un excellent mérite, de qui la vie et la santé sont extrêmement nécessaires à la France, qui s'en servent avec profit, et ont eu la bonté de vouloir que je leur disse ce que mon expérience de trente ans m'avait appris de ce grand remède.

XIV

De la religion et des coutumes de la Chine.

Les Chinois sont pleins d'esprit, et néanmoins jusqu'à maintenant ils ont vécu dans les ténèbres et dans une profonde ignorance de ce qui est le plus important en la vie, qui est la connaissance du vrai Dieu, et de la vraie manière de le servir. Il y a parmi eux trois sortes de superstitions : la première est celle du roi et de tous les nobles, qui adorent le ciel matériel avec les astres. Ils ont ordinairement à la porte de leurs maisons des belles colonnes fort hautes, sur lesquelles tous les matins on brûle des parfums, parce que la fumée va contre le ciel auquel ils font cette reconnaissance ; et quelques villes principales ont aux quatre coins des temples dédiés au ciel, au soleil, à la lune et à la terre.

La seconde sorte est des idolâtres, qui adorent certains dieux particuliers qui ont été autrefois leurs rois ; il y a parmi eux des temples et plusieurs idoles, mais,

à dire le vrai, les bonzes n'y sont pas estimés comme au Japon, ni même comme au Tonkin et à la Cochinchine, où l'on les appelle says. Un de leurs faux dieux est un certain Confucius qui, comme j'ai dit dans mon histoire du Tonkin, leur a donné leurs lois, et a inventé leurs lettres. Il n'est pas croyable combien ils ont de respect pour lui; nous avons peine de persuader aux chrétiens qui se convertissent de ne pas fléchir les genoux devant ses statues, qu'ils ont quasi tous dans leurs maisons; et ceux qui ont fait courir le bruit que les jésuites permettent cette idolâtrie à leurs néophytes, me permettront de leur dire qu'ils sont très-mal informés. Et s'ils voulaient prendre la peine que prennent les jésuites, d'aller en ce bout du monde à travers tant de mers faire des chrétiens dans la Chine, ils verraient bien qu'on a tort de calomnier les jésuites, qui ne s'estiment jamais plus heureux que quand ils font du bien et souffrent du mal.

La troisième secte est celle des sorciers, qui sont en grand nombre et fort méchants: ce sont ceux qui nous ont fait en tous ces royaumes une plus cruelle guerre. Je ne veux pas redire ce que j'en ai dit ailleurs, mais ce qui me réjouit en la Chine est que la religion chrétienne commence à y prendre pied, et j'espère qu'en peu de temps elle chassera toutes les fausses religions

de ce beau royaume où, depuis que ceux de notre compagnie y sont entrés, il y a six vingt mille chrétiens ; trente de nos pères y travaillent, divisés en dix-sept résidences. Mais à présent il y a une bien plus grande espérance que jamais de voir toute la Chine chrétienne.

Toute l'Europe a su le grand malheur arrivé en ce grand royaume, en l'année 1643. Un grand eunuque, favori du roi, se rendit si puissant, qu'il eut le courage de se faire roi, et au préjudice de la foi qu'il devait à son prince et à son bienfaiteur, se saisit de toutes les meilleures places. Le roi, craignant de se voir à la discrétion de ce rebelle, prit un conseil indigne de sa condition : il fit mourir ses enfants, et puis se pendit lui-même avec sa femme. Le tyran, se trouvant le plus fort, vint bientôt à bout de son mauvais dessein. Mais les chinois, ne pouvant pas souffrir la honte d'avoir pour roi un valet et un criminel, se résolurent d'appeler à leur secours le Tartare, qui ne se fit pas prier deux fois.

Il se servit de l'occasion qu'on lui présentait, en lui donnant le passage libre de la muraille ; il entra dans la Chine avec quatre cent mille hommes de pied et cinquante mille chevaux. D'abord il donna la fuite à l'eunuque, qui depuis n'a jamais paru ; mais les Tartares, après avoir chassé un tyran, le sont devenus eux-

mêmes ; ils ont trouvé que la Chine valait bien mieux que leur pays, ils s'y sont rendus les maîtres, et de quinze provinces en ont occupé quatorze ; les Chinois qui ont eu le plus de courage ont fait un roi de la famille même du dernier défunt qui, par l'assistance d'un brave général d'armée, mais très-bon chrétien, nommé Achillée, a recouvré sept ou huit provinces ; il s'est affectionné à la religion chrétienne, et par le conseil de ce bon Achillée, a permis à sa mère, à sa femme, à son fils aîné de se faire baptiser. Depuis peu, j'ai eu nouvelle que le roi même a demandé le baptême ; c'est ce qui fait espérer que bientôt toute la Chine adorera Jésus-Christ, et chassera tous les démons qu'elle a honorés jusqu'ici.

En ce grand pays jusqu'à maintenant, tout le crédit avait été pour les lettres, et les armes étaient sans estime. Chacun sait la grande cérémonie qu'ils gardent en leurs examens pour faire les docteurs ; mais pourtant, à dire le vrai, je trouve que leur science est bien confuse, à comparaison de celle qui est parmi nos savants d'Europe ; ils emploient quasi toute leur vie à savoir lire, et encore n'y savent-ils pas tout ce qu'il faut savoir ; parce qu'ils ont quatre-vingt mille caractères, c'est-à-dire autant que de mots, personne ne les sait entièrement. Nos pères, pour en apprendre

suffisamment, s'y adonnent pendant quatre ans avec le même soin qu'on met pour apprendre tout le cours de la théologie. Je laisse à penser si cela est fort agréable à des personnes qui ont l'esprit plein de toutes les belles sciences d'Europe ; mais le désir de convertir les âmes fait trouver cette occupation fort douce.

Tous les Chinois portent les cheveux longs, et se coiffent aussi bien que les femmes ; ils conservent leur chevelure avec tant de soin, qu'ils aiment quasi autant qu'on leur coupe la tête que leurs cheveux. Il est vrai que les femmes n'y sortent jamais, et qu'elles ont les pieds si petits qu'elles ne sauraient marcher sans être soutenues. Quand je suis venu en Europe, je portais quelques-uns de leurs souliers qui sont si petits, que j'aurais peine d'y mettre deux doigts.

XV

Mon séjour d'un an dans Macao, ville de la Chine, tenue par les Portugais.

Étant arrivé en ce beau royaume, mon premier séjour fut à Macao, où l'on me retint un an, pendant lequel je m'employai de tout mon pouvoir à me rendre familière la langue du Japon, où je prétendais d'aller au plus tôt.

Macao est un port et une ville dans la Chine, que les Portugais y ont bâtie et fortifiée avec la permission du roi de la Chine, auquel ils paient tous les ans vingt-deux mille écus de tribut. Il y a cent ans ou environ que cette permission leur fut donnée. L'un des principaux fondateurs fut le brave Pierre Veillo, qui mérita par sa charité que saint François Xavier lui promît qu'il saurait le jour de sa mort. C'était une langue de terre proche de la mer, où certains pirates s'étaient retirés et faisaient plusieurs courses dans la province de Canton, qui est le plus proche de la mer,

Les Chinois, pour se délivrer de ces brigands, appelèrent les Portugais à leur secours, et leur permirent de prendre ce poste s'ils pouvaient en chasser ces mauvais voisins. Les Portugais, qui ne désiraient pas mieux que de mettre un pied dans la Chine, allèrent à main armée contre cette troupe de voleurs, les chassèrent facilement, et commencèrent à bâtir comme les Chinois le leur avaient permis, sans néanmoins s'y fortifier ; parce que, dans le traité qu'ils avaient fait, cela était expressément défendu. Mais de là à quelque temps, les Hollandais les attaquèrent pour les en chasser, et l'eussent fait infailliblement, si Dieu n'eût combattu pour les Portugais, envoyant une certaine terreur panique aux Hollandais qui, entendant tirer quelque coup de fauconneau qu'on avait tiré à l'aventure et quasi dans le dernier désespoir de sauver la place, se retirèrent à la hâte; mais les Portugais les poursuivirent si à propos, qu'ils les taillèrent en pièces, puis ils se servirent de cette occasion pour fortifier la place qui leur avait été donnée, disant qu'ils ne sauraient plus s'y maintenir si on ne leur permettait de se mettre en état de ne plus craindre leurs ennemis.

Ils en eurent la permission, et firent une forte bonne place où ils mirent deux cents pièces de canon ; et depuis ils ont vécu en assurance. La ville n'est pas

grande, mais elle est belle et bâtie à la façon d'Europe, où l'on bâtit bien mieux qu'en la Chine, où toutes les maisons n'ont qu'un étage. Le trafic de Macao avait été fort grand, et les Portugais y devenaient riches en peu de temps ; mais, depuis la persécution du Japon et la rupture avec les Espagnols qui tiennent les Philippines, ils sont demeurés à sec, parce que c'était le commerce de ces deux îles qui leur donnait tout ce qu'ils avaient de meilleur.

Notre compagnie y a un fort grand collége, qui peut être comparé aux plus beaux d'Europe ; au moins l'église est des plus magnifiques que j'aie vues, même dans toute l'Italie, à la réserve de Saint-Pierre de Rome. On y apprend toutes les sciences que nous enseignons dans toutes nos grandes académies. C'est là où se forment ces grands ouvriers, qui remplissent tout l'Orient des lumières de l'Évangile; de là sont venus tant de martyrs qui couronnent notre province : je l'appelle bienheureuse parce qu'elle a cette gloire, que dans le seul Japon elle compte quatre-vingt-dix-sept glorieux confesseurs du saint nom de Jésus-Christ, qui ont scellé de leur sang la fidélité qu'ils avaient promise à leur cher maître.

MISSIONS DANS LE TONKIN ET LA COCHINCHINE.

Puisque Dieu changea mon premier dessein, qui m'avait fait sortir d'Europe pour aller au Japon, et voulut que je m'employasse pendant plusieurs années en deux royaumes voisins de la Chine, où il a établi deux Églises aussi florissantes que notre compagnie ait vues en ces nouveaux mondes, où de si grands personnages se sont employés avec tant de zèle, je parlerai succinctement, en cette seconde partie, de ce que Dieu m'a fait la grâce de voir en ces royaumes, où j'avoue que j'ai encore tout mon cœur ; je soupire jour et nuit pour m'y rendre, et revoir tant de bons chrétiens que j'y ai laissés, et qui ont la bonté de me rappeler avec des témoignages de bienveillance que je ne puis pas mériter, mais auxquels je veux correspondre au moins de toute la mienne.

I

L'état temporel du royaume de la Cochinchine.

Il n'y a pas encore cinquante ans que la Cochinchine est un royaume séparé du Tonkin, duquel, pendant sept cents ans, il avait été une province. Celui qui secoua le joug le premier était l'aïeul de celui qui règne à présent ; il était gouverneur, envoyé par le roi du Tonkin, duquel il était beau-frère ; après qu'il y eut demeuré quelque temps, il trouva que le nom de roi était plus beau que celui de gouverneur, et que la qualité de souverain valait mieux que celle de vassal ; il se révolta contre son prince et se rendit maître dans ce royaume, où depuis il s'est maintenu à force d'armes, et a laissé à ses enfants un héritage qui leur a été disputé plusieurs fois ; les Tonkinois n'ont eu aucun avantage sur eux en les attaquant souvent, de façon qu'à présent il n'y a quasi plus d'apparence que cette souveraineté revienne à celui qui en a le droit,

La Cochinchine est dans la zone torride, au midi de la Chine ; elle commence au 12e degré, et finit au 18e ; je fais état qu'elle a cent mille pas de longueur, mais sa largeur est beaucoup moindre; du côté de l'orient, elle a la mer de la Chine, de l'occident le royaume de Laos, au midi celui de Champa, au septentrion le Tonkin. Elle est divisée en six provinces, chacune desquelles a son gouverneur, et un ressort de justice particulier ; la ville où le roi fait son séjour s'appelle Kehue ; sa cour y est fort belle et le nombre des seigneurs fort grand ; ils sont superbes en habits, mais leurs bâtiments ne sont pas magnifiques, parce qu'ils ne bâtissent que de bois ; ils sont pourtant fort commodes et assez beaux, à cause des colonnes fort bien travaillées qui les soutiennent.

Le nombre du peuple y est très-grand, leur naturel est fort doux. Mais ils sont pourtant bons soldats ; ils ont un merveilleux respect pour leur roi, qui entretient toujours cent cinquante galères, qu'il tient en trois divers ports. Les Hollandais ont expérimenté à leur préjudice qu'elles peuvent attaquer avec avantage leurs grands vaisseaux, avec lesquels il se croient être les maîtres de la mer.

Leur religion est la même que celle de la Chine, à laquelle autrefois ils étaient attachés aussi bien que le

Tonkin ; ils ont les mêmes lois, et quasi les mêmes coutumes, ils ont des docteurs comme les Chinois, et les mandarins ont grand crédit chez eux ; mais je les trouve moins orgueilleux que le Chinois, plus traitables, et beaucoup meilleurs soldats.

Ils sont fort riches, parce que la terre y est fertile ; elle est arrosée de vingt-quatre belles rivières, qui donnent une merveilleuse commodité d'aller par eau en tous les endroits du pays, ce qui sert à la facilité du commerce et des voyages. Ces rivières font une inondation réglée toutes les années, dans les mois de novembre et de décembre, et quelquefois il y en a jusqu'à trois qui engraissent la terre et la rendent fertile. En ce temps-là on ne va par le pays que sur des barques ; leurs maisons sont tellement faites, qu'on les ouvre par en bas pour donner passage à l'eau, et à cet effet elles sont toutes posées sur de gros piliers.

Il y a des mines d'or en la Cochinchine, grande quantité de poivre que les Chinois y viennent prendre, beaucoup de soies, qui servent ordinairement jusqu'aux filets des pêcheurs et aux cordages des galères. Ils ont du sucre en telle abondance, qu'ils ne le vendent au plus que deux sous la livre ; ils en envoient beaucoup au Japon ; mais encore qu'il soit

fort bon, je trouve pourtant qu'ils ne le savent pas si bien épurer que nous. Les cannes de sucre y sont fort bonnes, et on les mange comme nous mangeons les pommes ; on les a quasi pour rien.

Il est vrai que la terre n'y porte point de blé, ni de vin, ni d'huile, mais il ne faut pas croire pourtant qu'il y fasse mauvais vivre. Ils ont des choses que nous n'avons pas, qui font que leurs tables ne sont pas moins bonnes que celles d'Europe. Il est vrai qu'ils ne s'y servent pas de tant de diverses sauces comme nous faisons, aussi s'en portent-ils beaucoup mieux, et sont exempts de plusieurs maladies que nous ressentons, comme j'ai dit parlant de la Chine.

De toutes les terres du monde, il n'y a que la Cochinchine où vient cet arbre si renommé qu'on appelle calambouc, qui a le bois si odoriférant, et qui sert à tant de médecines. Il y en a de trois sortes, le plus précieux s'appelle Calamba ; l'odeur en est admirable, il sert pour fortifier le cœur, et contre toutes sortes de venin. En ce pays-là même il se vend au poids de l'or ; les autres deux sont l'aquila et le calambouc ordinaire, qui sont moindres que le premier, mais ne laissent pas d'avoir de très-bons effets.

C'est aussi en la seule Cochinchine que se trou-

vent certains petits nids d'oiseaux, que l'on met dans les potages et dans les viandes; ils ont un si bon goût, que ce sont les délices des plus grands seigneurs. Ils sont blancs comme la neige; on les trouve dans de certains rochers de cette mer, vis-à-vis des terres où sont les calamboucs, et hors de là on n'en trouve point. Ce qui m'a fait croire que les oiseaux qui font ces nids vont sucer ces arbres, et de ce suc, peut-être mêlé avec l'écume de la mer, ils font leurs nids qui sont si blancs et si bons au goût, non pas étant mangés tout seuls, mais si on les fait cuire avec le poisson ou avec la chair.

C'est en cette terre où il y a grande quantité de ces arbres qui portent de gros sacs tout pleins de châtaignes. Un seul est capable de charger un homme; aussi la providence de Dieu a voulu qu'ils ne viennent pas sur les branches, qui ne pourraient pas les porter, mais ils sortent du tronc même. Le sac est une peau fort épaisse, que l'on coupe, et on trouve dedans quelquefois cinq cents châtaignes, beaucoup plus grosses que les nôtres. Mais ce qu'elles ont de meilleur est la peau, fort blanche et fort savoureuse, que l'on tire avant de cuire la châtaigne.

Les ananas, que l'on estime tant en France, y sont fort communs; ce sont des fruits beaucoup plus gros

que nos melons ordinaires, et incomparablement meilleurs quand ils sont frais. Ils sortent de terre quasi comme les artichauts, auxquels ils ont la feuille semblable; la peau extérieure est rouge et jaune, pleine de petits yeux et de pointes, le dedans est fort doux; un homme à peine en mange-t-il un entier; mais il échauffe plutôt qu'il ne rafraîchit.

Je laisse les autres fruits que porte cette bonne terre, comme sont les melons d'eau, semblables à ceux que j'ai vus en Italie; trois sortes d'oranges auxquelles les nôtres n'ont rien de comparable; quand on les mange on dirait qu'on mange de nos raisins muscats; et puis dites que ce pays-là ne vaut pas le nôtre.

II

Des premiers prédicateurs qui sont entrés en la Cochinchine pour y annoncer l'Évangile.

Ce n'est pas la fertilité de cette terre qui me semblait considérable, ce sont les grands fruits que la prédication de l'Évangile y a produits en fort peu de temps ; j'en suis témoin, et je puis dire qu'y ayant été envoyé cinq fois, j'y ai toujours vu les bénédictions de cette terre plantureuse, de laquelle parle David, sur laquelle le ciel verse sa rosée, et tous les champs portent toutes sortes de fruits avec abondance.

Les premiers qui eurent le bien d'y être envoyés pour faire connaître Jésus-Christ en ce royaume, où l'on n'avait jamais, que l'on sache, ouï parler de lui, furent le P. François Buzomi, napolitain, le vrai apôtre de la Cochinchine, qui s'y est entièrement consommé, y travaillant pendant plus de vingt ans avec un courage qui ne saurait être assez loué ; son compagnon fut le P. Diego Carvaille, portugais, qui alla depuis au Japon, et y souffrit le martyre.

Celui qui donna occasion de commencer cette mission fut Ferdinand de Costa, seigneur portugais qui, étant retourné à Macao d'un voyage qu'il avait fait à la Cochinchine, vint trouver nos Pères et leur raconta ce qu'il avait vu, de la belle espérance qu'on pouvait avoir de convertir ce royaume; le P. Buzomi, aussitôt après ce discours, s'en va jeter aux pieds du supérieur, lui demande permission d'aller en ce beau pays où Dieu l'appelait. Sa demande lui fut bientôt accordée; il partit sur le commencement de l'an 1615, y arriva le jour de la Chaire de saint Pierre, à Rome, dix-huitième de janvier; il pensa incontinent à bâtir une chapelle sur la porte de Kean, où son navire l'avait porté au jour de Pâques; il y dit solennellement la première messe et y baptisa dix nouveaux chrétiens.

De ce port il étendit ses soins à toute la contrée voisine : dans la première année, il eut trois cents néophytes, auxquels il bâtit une seconde église pour leur plus grande commodité, servant tantôt à l'une et puis à l'autre, pendant qu'il fut seul. Mais il reçut un nouveau secours de Macao, par l'arrivée des PP. François Barret et François de Pina, tous deux grands et infatigables ouvriers, qui, en peu de temps, firent un fruit admirable parmi tous ces peuples.

Mais la piété avait de trop bons succès pour n'être pas combattue par le démon, qui est son capital ennemi. Il arriva une grande sécheresse, qui perdait toute l'espérance de la récolte. Les païens dirent aussitôt que c'étaient ces nouveaux sorciers qui, sous prétexte de leur enseigner le chemin du ciel, venaient ruiner leurs terres. Sur cette folle persuasion, ils s'en vont attaquer nos Pères, les chassent de leurs églises, et les contraignent de se retirer dans un désert où tout leur manquait, sinon la confiance en Dieu.

Aussi ne manqua-t-il pas de les secourir bientôt. Le P. Buzomi avait gagné le cœur au gouverneur de la province de Quinchin, qui était fort chéri du roi, et par conséquent avait grand crédit dans tout le royaume. Quand il apprit le mauvais traitement qu'on avait fait à son ami, il le fit incontinent venir en son palais, où il le retint et traita fort bien pendant cinq semaines, et puis lui fit préparer une maison fort commode, en laquelle il le fit conduire en pompe monté sur le plus beau de ses éléphants. Tout ce bon traitement n'empêcha pas que ce bon Père ne tombât malade, à cause des incommodités qu'il avait souffertes en cet exil. Les supérieurs de Macao, craignant de le perdre, le rappelèrent aussitôt pour lui donner moyen de se remettre. Il obéit sans réplique ;

mais Dieu voulut que, comme il fut sur le point de partir, il recouvra sa santé, et il ne pensa plus qu'à travailler.

C'était en l'année 1618 qu'il reprit son premier poste en la province de Quinchin, où il mena le P. François de Pina, et ils se mirent tous deux ensemble à fonder une nouvelle église; mais elle ne demeura pas longtemps en paix. Les païens, par une malice diabolique, rompirent bras et jambes à plusieurs idoles, et puis les portèrent ainsi brisées dans la place publique, accusant les chrétiens d'avoir fait ce crime. La populace le crut aussitôt, et vint avec rage contre la maison des Pères, traita mal quelques-uns de leurs domestiques, qui furent traînés en prison avec violence. Le P. Buzomi s'en alla secrètement à la cour, et, ayant bien justifié son innocence, revint avec un commandement du roi qui ordonnait qu'on laissât vivre en paix et les Pères et les chrétiens.

En toutes les années suivantes, 1620, 1621 et 1622, on envoya toujours de nouveaux ouvriers en cette belle vigne, qui commença à s'étendre par tout le royaume. Le P. Emmanuel Porgez y entra; je ne nommerai pas les autres, crainte d'être long. C'est assez de dire qu'ils furent plusieurs, et qu'ils travaillèrent tous si heureusement, qu'en peu de temps ils fondèrent plusieurs églises.

III

Comme je fus envoyé la première fois en la Cochinchine.

Ces apôtres, prêchant continuellement le saint Évangile, remplissaient leurs filets de tant de poissons, qu'ils ne les pouvaient pas tirer, et criaient par toutes leurs lettres à nos supérieurs de Macao, de leur envoyer au secours des Pères de ce beau collége ; que s'ils leur en envoyaient une vingtaine, encore auraient-ils bien de l'occupation en cette grande et heureuse pêche.

Nos supérieurs, voyant que les portes du Japon étaient fermées, crurent que Dieu permettait ce malheur pour ouvrir celle de la Cochinchine au saint Évangile. Ils envoyèrent, l'année 1624, le P. Gabriel de Mattos, qui avait depuis peu été à Rome procureur de nos provinces, pour être visiteur de la mission de la Cochinchine, et lui donnèrent pour compagnons cinq Pères d'Europe, dont j'avais l'honneur d'être le

cinquième, et un Japonais qui entendait fort bien les lettres chinoises.

Nous partîmes de Macao au mois de décembre de cette même année 1624, et en dix-neuf jours nous arrivâmes tous en la Cochinchine, pleins du désir d'y bien travailler ; nous y rencontrâmes le P. Pina, qui s'était rendu savant en la langue du pays, entièrement différente de la chinoise ; elle sert aux royaumes du Tonkin, de Camban, de la Cochinchine, et on l'entend en trois autres terres voisines. Pour moi, je vous avoue que quand je fus arrivé à la Cochinchine, et que j'entendais parler les naturels du pays, particulièrement les femmes, il me semblait d'entendre gazouiller des oiseaux, et je perdais l'espérance de la pouvoir jamais apprendre.

Tous les mots sont monosyllabes, et on ne distingue leur signification que par les divers tons que l'on leur donne en les prononçant. Une même syllabe, par exemple celle-là, *Daï*, signifie vingt-trois choses entièrement différentes, par la diverse façon de la prononcer, ce qui fait qu'on ne parle qu'en chantant ; j'en ai discouru plus au long en mon histoire du Tonkin, où l'on pourra voir combien il est malaisé de bien apprendre cette langue.

Aussi trouvâmes-nous les PP. Emmanuel Fernan-

dez et Buzomi prêchant toujours par interprète; il n'y avait que le P. François Pina qui en était privé, et parlait fort bien la langue, et je pris garde que ses sermons étaient bien plus utiles que ceux des autres. Cela m'obligea à m'adonner sérieusement à cette étude, encore que bien fâcheuse; mais il me sembla que la peine serait moindre que le profit. Je commençai à prendre à cœur cet emploi; on me donnait tous les jours des leçons que j'apprenais avec autant d'application que j'avais autrefois appris la théologie à Rome, et Dieu voulut que dans quatre mois j'en sus assez pour entendre les confessions, et dans six mois je prêchai en la langue de la Cochinchine, ce que j'ai continué depuis pendant beaucoup d'années. Je conseillerais à tous ceux qui ont le zèle de venir en nos provinces convertir les âmes, de prendre cette peine dès le commencement; je les assure que le fruit que l'on fait en proposant nos mystères en leur langue, est incomparablement plus grand que quand on parle par interprète, qui ne dit que ce qu'il veut, et qui ne le saurait dire avec l'efficace qu'a la parole qui sort de la bouche du prédicateur que le Saint-Esprit anime.

Celui qui m'aida merveilleusement fut un petit garçon du pays, qui m'enseigna dans trois semaines tous les divers tons de cette langue, et la façon de pro-

noncer tous les mots ; il n'entendait point ma langue, ni moi la sienne, mais il avait un si bel esprit, qu'il comprenait incontinent tout ce que je voulais dire ; et en effet, en ces mêmes trois semaines, il apprit à lire nos lettres, à écrire, et à servir la messe ; j'étais étonné de voir la promptitude de cet esprit, et la fermeté de sa mémoire. Il a depuis servi de catéchiste à nos Pères, et a été un très-bon instrument pour honorer Dieu en cette église et dans le royaume de Laos, où il a travaillé plusieurs années avec grand succès ; il a tant d'amour pour moi, qu'il a voulu porter mon nom.

Depuis que je suis de retour en Europe, j'ai fait imprimer à Rome, par la faveur de Messieurs de la Congrégation de la propagation de la foi, un dictionnaire cochinchinois, latin et portugais, une grammaire, et un catéchisme qui contient la méthode que nous tenons pour proposer nos mystères aux païens ; cela pourra être utile à ceux qui auront le désir de nous venir aider à prêcher Jésus-Christ en ces langues, dont on ne s'est servi jusqu'à présent que pour honorer les démons.

IV

Quelques conversions remarquables, et deux édits du roi contre les chrétiens.

En l'année 1625, la religion chrétienne fut prêchée en tous les principaux endroits de la Cochinchine; nous y étions dix religieux qui avions bien de l'exercice, et nos travaux ne nous étaient aucunement fâcheux, parce que le Maître à qui nous servions nous faisait voir à l'œil que la grâce travaillait avec nous, avec des succès qui surpassaient et nos forces et nos espérances.

Les uns étaient en la province de Quinchin avec le P. François Buzomi, qui était un homme tout de feu, et avait déjà tout embrasé de son zèle. J'étais avec l'admirable P. François de Pina dans la province de Cham, ou grand nombre d'idolâtres reçut le baptême. De là nous allâmes à la cour, et en passant nous séjournâmes quelque temps en la province de Hoâ, où une des principales dames du royaume, proche pa-

rente du roi, et fort affectionnée aux idoles, ayant ouï prêcher le P. Pina, fut éclairée du Saint-Esprit, et renonça si bien à l'erreur, qu'après avoir été baptisée et appelée Marie-Madeleine, elle fut l'appui de toute cette nouvelle église. Son exemple et son crédit servirent merveilleusement à convertir les infidèles, et à maintenir dans la piété ceux qui avaient déjà reçu le baptême.

Je l'ai toujours vue pendant tout le temps que j'ai été dans ces pays, et crois qu'elle persévère encore depuis vingt-huit ans dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes; elle a dans son palais une fort belle chapelle, qu'elle a toujours maintenue dans les plus rigoureuses persécutions, où elle fait tous les jours ses dévotions, et y donne entrée à tous les chrétiens de la province, où elle commande sans que personne ose contredire ; elle a converti à notre sainte foi, par ses sages remontrances, plusieurs idolâtres des plus considérables du royaume, entre lesquels il y a eu même des parents du roi. Elle est encore aujourd'hui le refuge de tous nos Pères, et il n'y a point de chrétien qu'elle ne serve de tout ce qu'elle peut.

Dans les bons succès que Dieu donnait à nos travaux, nous ressentîmes quasi en même temps deux afflictions qui nous eussent accablés, si une force plus

grande que toute celle des hommes ne nous eût maintenus. La première fut la perte du P. Pina, l'un des capitaines de notre petite armée ; elle arriva par un malheur qui nous surprit tous, en la même année 1625. Ce bon Père fut prié d'aller visiter les Portugais, qui étaient arrivés à la vue du port de Cham, où ils avaient leur navire à l'ancre ; quand il eut fait sa visite il entra dans une barque pour s'en revenir trouver son troupeau, mais la tempête s'éleva si violente qu'elle renversa la barque ; le Père, se trouvant embarrassé dans sa robe, ne put pas se sauver à la nage comme lesautres. Il fut enseveli dans l'eau, et puis dans les larmes de tout ce qu'il y avait de chrétiens en tout le pays.

L'autre tempête vint du côté de la cour : le roi, voyant que les Portugais n'étaient pas venus cette année-là avec leurs navires garnis à l'ordinaire, ouvrit aisément l'oreille aux ennemis des chrétiens, qui ne perdaient point d'occasion de les calomnier et de les perdre de réputation dans l'esprit du roi. Entre les autres crimes dont ils les accusaient, le principal était de n'avoir aucun soin de soulager et d'honorer les âmes de leurs parents trépassés, disant que notre loi était une loi barbare, qui effaçait des cœurs le sentiment de reconnaissance pour les parents, que la nature a imprimé dans tous les cœurs.

Ce qui avait donné lieu à ce mauvais discours était le zèle indiscret de quelqu'un qui, avec peu de prudence, avait voulu abolir toutes les cérémonies que l'on fait en ce pays, pour le soulagement des trépassés ; je les ai racontées au long dans mon histoire du Tonkin ; et véritablement, encore qu'il y en ait quelques-unes que les chrétiens ne peuvent pas pratiquer sans crime, la plupart sont fort innocentes, et nous avons jugé qu'on pouvait les retenir sans intéresser la sainteté de la religion.

Le roi donc, persuadé par ces mauvaises impressions, fit premièrement un édit contre nous, puis contre tous les chrétiens du royaume. Il ordonna que tous nos Pères quittassent leurs églises qu'ils avaient bâties, et se retirassent en la ville de Faïso, sous prétexte que nous y serions avec plus d'assurance pour nos vies, et plus de liberté pour nos ministères. Nous trouvâmes moyen de détourner ce coup, implorant la faveur de son fils aîné, qui nous impétra la permission de demeurer en nos maisons encore cent jours pour faire les funérailles du P. Pina ; pendant cet intervalle, nous eûmes le temps de gagner le roi et de lui faire changer de résolution.

Nous eûmes bien plus de peine à remédier au commandement qu'il faisait à tous les chrétiens ses

sujets de quitter toutes les images, croix et chapelets que ces néophytes portaient ordinairement au cou. Nous n'eussions jamais pu empêcher l'exécution de cet édit, si Dieu ne nous eût rendu favorable un gouverneur de province qui nous rendit en cette occasion tous les bons offices que nous eussions pu espérer d'un de nos meilleurs chrétiens, et fit surseoir la publication de l'édit, et nous donna temps d'avertir nos néophytes de mettre toutes ces images bien à couvert, et de ne porter plus au cou leurs chapelets. Il y en avait plusieurs qui avaient honte de perdre cette belle occasion de témoigner la constance de leur foi, et imputaient à une lâcheté indigne du nom de chrétien de cacher les enseignes de leur profession, et de la gloire de Jésus-Christ.

Mais quand nous les eûmes avertis que la loi chrétienne ne nous défendait pas d'être courageux, mais seulement d'être téméraires, ils obéirent à nos avis; ce qui fut cause que l'édit du roi étant publié, n'étonna personne, et ne donna point de lieu aux infidèles de se rendre insolents au préjudice de la piété de nos chrétiens.

V

Comme je fus envoyé au royaume du Tonkin pour y prêcher Jésus-Christ, qui jusque alors n'y avait pas été connu.

C'est ici où j'adore de tout mon cœur l'amoureuse providence de Notre-Seigneur, qui a voulu se servir du plus misérable et du plus infidèle de ses serviteurs pour donner commencement à une des plus belles entreprises qui aient été faites depuis plusieurs siècles : pour moi, je me reconnais indigne de ce grand emploi que Dieu m'a donné, pour faire voir que c'était lui seul qui voulait en venir à bout; et j'avoue franchement que je n'y ai rien fait, mais que j'ai seulement empêché l'ouvrage de Dieu.

J'avais demeuré environ dix-huit mois dans la Cochinchine, avec une extrême satisfaction de voir croître le nombre des enfans de Dieu; lorsque le P. Julien Baldinoti, religieux de la compagnie de Jésus, fut envoyé de Macao en un nouveau royaume, où jusque alors personne des Nôtres n'était allé, parce que

toutes les principales visées de nos Pères étaient au Japon. C'est le beau royaume du Tonkin où le P. Baldinoti alla en mars de l'année 1626, dans le navire qui allait pour le trafic.

Ce bon Père était plein de zèle, et avait un extrême déplaisir d'être obligé de demeurer muet dans une si belle occasion, faute de savoir la langue, qu'il ne pouvait ni parler, ni aucunement entendre. Il vit le roi, lui fit ses petits présents, et fut fort bien venu à la cour ; il considéra la grandeur et la beauté du pays, la bonté naturelle, et néanmoins l'esprit admirable de cette nation. Ce fut pour lors qu'il regretta de tout son cœur de n'avoir pas appris la langue, pour pouvoir planter la foi dans une terre qui semblait être si bien préparée.

Il fallut qu'il se contentât de baptiser quatre petits enfants qu'il trouva, sur le point qu'ils allaient mourir ; ce furent les premiers de cette belle chretienté, et comme quatre avocats qui allèrent devant le trône de Dieu plaider la cause de leur nation. Ce bon Père, se voyant inutile en un si grand ouvrage, faute de savoir parler, écrivit des lettres pressantes à nos Pères qui étaient en la Cochinchine, les priant et les conjurant d'avoir pitié de tout un grand peuple, qui se perdait faute de quelqu'un qui le retirât de l'erreur, et le mît dans le bon chemin ;

en même temps il écrivit, et alla lui-même à Macao solliciter qu'on envoyât au plus tôt quelqu'un qui sût se faire entendre dans le Tonkin.

Dieu voulut, par sa bonté infinie, que cette commission me fût donnée, parce que j'étais moins nécessaire à la Cochinchine; et la langue que j'avais apprise fut cause qu'on jeta les yeux sur moi pour aller combattre toute l'idolâtrie du Tonkin, avec les armes de Jésus-Christ. Je tins à grand bonheur d'avoir cette charge, et fus aussitôt prêt d'aller où l'on m'envoyait. Mais on crut qu'il y eût eu du péril de passer de la Cochinchine droit au Tonkin, parce que ces deux royaumes étaient en guerre, et le roi du Tonkin fût entré en grand ombrage s'il eût su que je venais des terres de son ennemi. Cela m'obligea de m'en aller droit à Macao; pour ne donner aucun soupçon aux Tonkinois, je partis à ce dessein de la Cochinchine en juillet de l'an 1626, et laissai tant de braves Pères en ce royaume, où je ne retournai que quatorze ans après; comme je dirai, après avoir raconté succinctement les merveilleux progrès de notre sainte foi dans le Tonkin, que j'ai dits beaucoup plus au long dans l'histoire que j'en ai écrite il y a trois ans.

VI

De l'état temporel du royaume de Tonkin.

Je me dispenserais volontiers de parler de tout ce que j'ai vu dans cette mission, puisque j'en ai dit en un autre livre tout ce que j'en savais; néanmoins on me conseille d'en faire ici un petit sommaire, puisque j'ai raconté tous mes voyages, et on me dit que ceux qui n'ont pas lu l'histoire du royaume de Tonkin seront bien aises d'en avoir ici quelque connaissance.

Je ne sais d'où il est arrivé que ce beau royaume a été si fort inconnu, que nos géographes d'Europe n'en ont pas même su le nom, et n'en disent quasi rien dans toutes leurs cartes, où ils mettent tous les pays du monde; ils le confondent avec la Cochinchine, et ne disent de tous ces pays quasi que des mensonges, faisant bien souvent rire ceux qui ont été sur les lieux; pendant que ceux qui n'ont appris le monde que dans leurs livres se croient savants, quand ils ont bien étudié les tromperies de ces écrivains.

Le Tonkin donc est un royaume limitrophe de la Chine, de laquelle il y a huit cents ans qu'il était une province, aussi bien que le Pékin et le Nankin. Il en fut séparé par une révolte d'un capitaine qui se fit roi, et s'y maintint si bien, qu'enfin les Chinois furent contraints de faire la paix avec lui, moyennant un petit tribut qui leur est payé de trois en trois ans.

Il est grand quatre fois comme la Cochinchine, et, à mon avis, étendu comme la France; il commence au dix-huitième degré d'élévation jusqu'au vingt-quatrième, et partant il est tout entier sous la zone torride; mais néanmoins il est beau et fertile, entrecoupé de plus de cinquante rivières, et puis il a la mer à ses deux côtés; la température de l'air, les inondations des rivières, les fruits de la terre, les lois, les mœurs et le naturel des peuples y sont du tout semblables à tout ce que j'en ai dit au chapitre premier de cette seconde partie; aussi ai-je dit qu'il n'y a pas encore un siècle que la Cochinchine était un même royaume avec le Tonkin.

Cet État est une vraie monarchie, et néanmoins il y a deux rois, mais l'un qu'on appelle Bua n'en a que le nom; l'autre, qu'on appelle Choua, a tout le pouvoir et la disposition absolue de toutes les provinces, à la réserve du degré de docteur que le Bua donne au

temps préfix, et une certaine apparence d'hommage qu'on lui rend en une cérémonie qui se pratique au renouveau de chaque année ; hors de cela il ne paraît point, et il demeure enfermé dans un vieux palais, où il passe sa vie dans l'oisiveté, pendant que le Choua gouverne toutes les affaires de la guerre et de la paix.

Celui-ci est le vrai roi, depuis que l'usurpation de ses prédécesseurs est passée en un droit que personne ne lui dispute. J'étais ravi de voir le respect que tous ses sujets lui portent, et la promptitude avec laquelle ils lui obéissent. Il a toujours cinquante mille hommes pour sa garde, chaque jour douze mille entrent en faction avec un ordre merveilleux ; ils sont tous vêtus de même livrée, que le roi leur donne au commencement de l'année ; quand ils prêtent le serment de fidélité, leur couleur ordinaire est un violet obscur, qui sert encore à tous les docteurs, et personne n'oserait entrer chez le roi qu'avec un habit de cette couleur.

Les armes des soldats sont le mousquet, la lance et le cimeterre ; mais ils ne portent jamais qu'une sorte d'armes, desquelles ils se servent avec une grande adresse, particulièrement des armes à feu ; néanmoins leurs canons ne sont pas de fonte, ni de la grosseur des nôtres. Ce que je puis dire avec vérité, c'est que, nonobstant qu'ils soient ensemble, et que dans les

guerres ils se battent fort bien contre l'ennemi sans épargner leur vie, néanmoins ils s'aiment les uns les autres comme frères, et je n'ai jamais ouï dire qu'un soldat ait employé ses armes pour en blesser son compagnon.

Il faut que je dise, à ma confusion et à la honte de nos chrétiens, qu'un Français étant venu au Tonkin, et se rencontrant avec un Portugais qui était son ami, ne demeura pas longtemps sans avoir querelle avec lui. Nos soldats païens, qui les virent tous deux les armes à la main, étaient étonnés de cette fureur, et me disaient avec indignation qu'ils n'avaient jamais vu une telle barbarie ; je vous laisse à penser ce qu'ils diraient s'ils voyaient nos braves d'Europe.

Depuis que je suis de retour, plusieurs ont cru que je faisais un conte à plaisir, quand je leur disais, ou quand ils ont lu dans mes livres que le roi du Tonkin entretenait toujours cinq cents galères ; ou bien ils ont cru que je faisais passer pour galère une petite barque, parce que tous les potentats d'Europe, qui ont dix fois plus de bien que n'en a le roi du Tonkin, n'en sauraient entretenir quatre cents bien garnies de toutes choses.

Il est libre à chacun de croire ce qu'il lui plaira ; mais je dirai bien pourtant que, par la grâce de Dieu,

je n'aime point l'exagération, et que je hais le mensonge jusqu'à l'horreur; néanmoins je ne me repens pas d'avoir dit ce que j'ai vu, et fort bien compté en une seule fois quatre cents galères en l'armée du roi du Tonkin, toutes fort bien équipées, un peu moins larges, mais plus longues que celles que j'ai vues, il n'y a pas longtemps, en venant de Rome, au port de Gênes et en celui de Marseille. Il est vrai que ces galères n'ont aucune chiourme, ni des forçats comme les nôtres; ce ne sont pas les criminels qui rament, mais les soldats, qui tiennent à honneur de le faire; aussi la récréation la plus ordinaire du roi est de voir sur les ports l'exercice de ses galères; et les soldats qui rament plus adroitement reçoivent toujours quelque récompense de la libéralité du prince.

Le roi sort ordinairement hors de son palais quatre ou cinq fois le mois pour se divertir; mais il a toujours avec soi au moins dix à douze mille hommes, et trois cents éléphants, sur lesquels il y a de belles tours peintes ou dorées: ce sont les carrosses des dames, qui vont fort doucement, et en peuvent porter chacun au moins dix ou douze. J'ai vu quelquefois le roi monté sur un éléphant, et le gouvernant de fort bonne grâce. Hors de ces récréations, il vaque continuellement aux affaires de son État, et ne manque jamais aucun jour

de donner audience publique à ses sujets. Vous verriez tous les matins tous les grands du royaume venir à la cour avec leurs soldats pour assister à l'audience, à laquelle ils sont obligés de venir, encore qu'il y ait plusieurs juges subalternes en chaque province, et même en chaque village.

7

VII

De quelques coutumes particulières des Tonkinois.

Je pourrais dire plusieurs choses assez curieuses de la religion, de la justice, du trafic, des festins et des mariages des Tonkinois, si je voulais redire ce que j'ai déjà écrit ailleurs; je toucherai seulement, sans ordre, quelques choses qui me semblent plus considérables, pour reconnaître les belles dispositions qu'a cette nation à recevoir notre sainte foi.

J'ai remarqué parmi eux une coutume qui me semble capable de nous faire croire que notre sainte foi a été autrefois prêchée en ce royaume, où néanmoins à présent toute la mémoire en est effacée. Aussitôt que les enfants sont nés, j'ai vu souvent que les parents leur marquent sur le front une croix avec du charbon ou avec de l'encre; je leur demandais à quoi cela servait à l'enfant, et pourquoi ils faisaient cette peinture sur son front. Cela, me disaient-ils,

c'est pour chasser le démon et l'empêcher de nuire à l'enfant. J'ajoutais incontinent : Mais pourquoi cela pourrait-il faire peur aux diables, qui sont des esprits? Ils m'avouaient qu'ils n'en savaient pas davantage; mais je ne manquais pas de leur en découvrir le secret et leur enseigner la vertu de la sainte croix. Cela m'a servi bien souvent de moyen pour les convertir.

Ils ont parmi eux la même différence des trois sortes de religions qui sont parmi les Chinois ; mais la piété qu'ils ont pour les âmes de leurs parents surpasse tout ce que nous pouvons en penser en Europe ; ils prennent une peine incroyable à trouver des places commodes pour leurs tombeaux ; ils croient que tout le bonheur de leur famille dépend du respect qu'ils témoignent aux morts. Ils n'épargnent ni leurs biens, ni leur peine, ni celle de tous leurs amis, pour leur dresser des festins pendant plusieurs jours après leur trépas ; et puis tous les ans, au jour anniversaire de la mort, ce qu'ils font inviolablement à tous les aïeux, jusqu'à la huitième, ou même jusqu'à la dixième génération. Je ne dis rien des autres bonnes œuvres qu'ils font à cette fin, que j'ai dites en mon histoire.

Quand je commençai à prêcher, avant que le même

roi m'eût fait la première église, une jeune dame de ses parentes, qui avait perdu depuis peu son mari, qu'elle aimait fort, ouït dire que je recommandais les prières pour les morts; elle m'appela, et me pria de lui dire si je n'avais point de remède propre pour soulager son pauvre mari, qui était décédé il y avait quelques mois; qu'elle n'épargnerait rien pour cela, que je lui demandasse seulement tout ce que je voudrais.

Je lui répondis que j'étais obligé, par la loi que j'étais venu annoncer, à ne jamais mentir, pour quelque occasion que ce fût; et que, dans cette demande qu'elle me faisait, je ne lui pouvais point dire de vérité qui ne lui fût désagréable; que j'étais venu en ce royaume pour donner un remède assuré à ceux qui étaient en vie, pourvu qu'ils s'en voulussent servir; que pour les trépassés qui étaient morts dans l'erreur, je n'avais point de soulagement à leur donner, mais seulement des larmes pour regretter leur malheur.

Cette bonne dame ne me répondit que par les yeux et par des soupirs, sans penser à sa conversion; mais Dieu voulut qu'une autre fort honorable dame, qui avait assisté à cet entretien, raisonnât ainsi : Si ce Père ici disait des mensonges en ce qu'il prêche,

assurément il eût dit à cette dame qu'il pouvait soulager son mari, elle lui eût donné une grande partie de son bien, et personne ne l'eût pu convaincre d'avoir menti. Puisque, dans une si belle occasion de s'enrichir, il a tenu ferme à dire la vérité, il faut croire qu'il ne trompe point en la loi qu'il prêche, et que ce qu'il dit est vrai : je le veux suivre, et prendre le chemin du salut qu'il nous enseigne ; peu après, elle vint me trouver, me fit ce discours, et me découvrit sa résolution ; je commençai dès lors à l'instruire, et puis en son temps je la baptisai, admirant toujours et la force de la grâce et le bon esprit de ces peuples.

La justice s'y administre, à mon avis, aussi bien qu'en aucun autre pays du monde. C'est le roi qui donne appointement à tous les juges, et il leur est défendu de rien prendre des parties, pour quelque procès que ce soit, de façon que personne ne dépense jamais rien pour défendre son droit : aussi n'y a-t-il point tant de formalités, ni tant d'écritures qui consument les parties en frais et en chicanes ; elles sont tout à fait inconnues parmi ces païens, que nous appelons barbares ; je vous laisse à penser ce qu'ils pourraient dire de nous, s'ils savaient l'ordre du palais et toutes les règles de la chicane.

Mais j'ai trouvé parmi eux une loi qui se garde inviolablement, et me semble du tout belle : c'est qu'un parent ne peut jamais avoir procès contre son parent qui ne se vide dans la famille même, et au dire des parents : le juge, étranger, n'en peut pas connaître. Si cela était parmi nous, les trois quarts des procès seraient retranchés. Il y a une autre loi, que jamais aucun seigneur ne soit gouverneur dans la province où il est né. Aucun des parents du roi ne peut tenir gouvernement dans le royaume, crainte qu'il ne leur prenne envie de se rendre souverains.

Enfin, leurs mariages se font avec de très-grandes cérémonies, et en présence du magistrat ; tous les mariages clandestins y sont condamnés ; ils peuvent avoir plusieurs femmes ; mais néanmoins l'adultère y est si sévèrement puni, que, si une femme est convaincue d'avoir violé sa foi, on la punit infailliblement de mort. Le supplice qu'on lui fait souffrir est de la mener dans un champ ; on la met à terre toute liée ; on commande à l'éléphant de la jeter en haut avec sa trompe, de la recevoir avec ses défenses, et enfin de la fouler aux pieds.

VIII

Ma première arrivée au Tonkin, et les premiers fruits de l'Évangile.

Ce fut donc au douzième de mars 1627 que je partis de Macao, et après huit jours de navigation, où une grande tempête faillit nous perdre, nous arrivâmes heureusement au port de Chouaban, en la province de Sinoa, au dix-neuvième jour de mars du glorieux saint Joseph, que je pris pour mon patron en ce grand ouvrage, et nous donnâmes son nom à ce port, qui depuis s'appelle le port de Saint-Joseph.

Notre navire ne fut pas plutôt arrivé au bord, que nous le vîmes investi d'un grand peuple qui accourut à foule pour voir les belles marchandises qu'il portait. Je commençai aussitôt à leur débiter la mienne, et à leur dire que j'avais une marchandise plus précieuse et à meilleur marché que toutes les autres, que je la donnais pour rien à qui la voudrait, que c'était la vraie loi, et le vrai chemin du bonheur; je leur fis sur cela

un petit sermon, parce que le même mot *Danc* signifie en leur langue, et loi, et chemin. Dieu voulut qu'en ce premier coup de filet, avant que nous eussions mis pied à terre, deux personnes fort sages furent prises, et résolurent de recevoir le baptême, que je leur donnai après, et à toute leur famille.

Nous demeurâmes fort peu de temps en ce port, et tous les jours quelqu'un, après avoir ouï nos sermons, se rendait à la vérité que Dieu lui avait fait connaître. L'on nous mena vers le roi, qui avait son esprit entièrement occupé aux pensées de la guerre; il était en tête d'une belle armée de six vingt mille hommes, et de quatre cents galères; les Portugais lui firent la révérence, et offrirent divers présents; j'étais avec eux, et je lui ai donné, entre autres choses, une horloge à roues avec un poudrier; mais le roi n'avait pas loisir de regarder tout cela, tant il avait d'empressement pour la guerre qu'il allait faire au roi de la Cochinchine. Il nous commanda de l'attendre dans la province de Sinoa, où il laissa tout son bagage et ses femmes, et nous donna bonne escorte pour nous garder.

Ce séjour dura deux mois, pendant lesquels nous eûmes un beau loisir de remplir les greniers de Notre-Seigneur; nous baptisâmes deux cents païens, et la moisson eût été bien plus grande, mais le roi, re-

tournant de la guerre, où son armée avait reçu grand échec, nous fûmes contraints de nous en aller à lui. Ce fut pour lors, qu'ayant l'esprit libre, il nous reçut de fort bonne grâce. Je lui présentai un beau livre de mathématiques, fort bien doré, imprimé en lettres chinoises; cela me donna sujet de lui faire un discours du ciel et des astres, d'où il me fut aisé de passer au Seigneur du ciel. Le roi m'écouta deux heures durant, encore qu'il fût fort las du chemin, et témoigna d'être si satisfait d'avoir ouï parler de notre sainte foi, qu'il me pria de venir souvent à la cour. Ce premier sermon ne fut pas du tout inutile; un seigneur de condition, après l'avoir ouï, se sentit touché de Dieu et me vint demander le baptême.

Le roi me fit l'honneur de m'appeler plusieurs fois, et même de m'inviter à manger avec lui, à la mode du pays, où chacun a une table particulière; il me faisait mettre auprès de lui, et avait la bonté de me servir des meilleures viandes qu'il avait; mais j'étais en peine pourtant de trouver un moyen de m'arrêter au pays, lorsque le navire des Portugais partirait, car il devait bientôt faire voile. Je cherchais partout quelque ami qui dît un bon mot en ma faveur; mais, lorsque chacun s'excusait, Dieu parla pour moi, et fit mon affaire sans que personne autre y eût part.

Le roi me fit appeler pour apprendre de moi à quoi servait cette horloge et le poudrier que je lui avais donnés. Lorsque je lui fis la révérence la première fois, je montai l'horloge et lui fis sonner les heures, et à même temps tournai le poudrier, disant au roi que quand toute la poussière serait coulée en bas, l'horloge sonnerait l'autre heure. Le roi trouva cela beau, et voulut voir si je disais vrai. Je me retirai loin de l'horloge, crainte que l'on ne crût que je la touchais; je commençai à faire un discours des éclipses, en attendant l'heure; le roi avait toujours l'œil au poudrier, et quand il le vit quasi tout passé, il le prit en main. Le voilà, dit-il, coulé, et votre horloge ne sonne point; comme il dit cela, l'heure sonne comme j'avais dit. Le roi en fut ravi, et me dit que si je voulais demeurer avec lui une couple d'ans, il serait bien aise de me voir souvent.

Non pas deux ans seulement, lui dis-je, mais toute ma vie, Sire: je me tiendrai heureux de pouvoir servir un si grand prince. Dès lors il me fit assigner une galère pour m'amener avec lui; j'y allai, recevant tous les jours mille témoignages de sa bonté. Dans le chemin, nous eûmes quelques occasions de faire la guerre à satan. De cinquante rebelles que le roi avait condamnés à perdre la tête, j'en suivis un,

que j'exhortai à recevoir le baptême avant que de mourir ; quand il fut prêt à le recevoir, je me vis hors du moyen de le lui donner, parce que je n'avais point d'eau. Comme j'étais en ce souci, au milieu du champ où nous étions, je découvris quasi sous mes pieds un petit creux que la pluie de la nuit précédente avait rempli d'eau ; je la pris vitement avec les deux mains, je le baptisai, aussitôt après on lui trancha la tête ; j'espère que son âme alla droit au ciel. J'accourus incontinent vers les autres, mais aucun ne restait en vie : ce sont les secrets impénétrables de la Providence.

IX

Les grands progrès de la foi dans le royaume du Tonkin.

C'est à la gloire du grand Père des lumières que je raconterai les triomphes que la grâce a remportés sur l'erreur en fort peu de temps, dans un royaume où le démon faisait tous les jours des conquêtes que personne ne lui disputait. Quand nous fûmes arrivés dans la capitale du Tonkin, nommée Checho, qui est une fort grande et fort belle ville, où les rues sont larges, le peuple infini, le circuit des murailles au moins de six bonnes lieues, le roi me fit incontinent bâtir une maison et une belle église; le bruit en fut par tout le royaume, et le concours si grand, que j'étais obligé de prêcher au moins quatre fois, et le plus souvent six fois le jour.

Le fruit était tel, que le voyant, j'avais peine de le croire. Une sœur du roi et dix-sept de ses proches parents furent baptisés, plusieurs capitaines de réputa-

tion firent de même, et beaucoup plus de soldats. La première année, le nombre des baptisés fut de douze cents, l'année après il y en eut deux mille, et la troisième trois mille cinq cents.

Rien ne m'étonna tant comme la facilité que je trouvai à convertir les prêtres des idoles, qui ordinairement sont les plus obstinés. Je les trouvai merveilleusement souples à la raison ; j'en baptisai deux cents, qui nous aideront incroyablement à la conversion des autres ; un seul entre eux m'amena cinq cents de ceux qu'il avait détrompés, en leur enseignant la vérité de la foi, et depuis ils ont été nos plus fervents catéchistes.

Ils étaient tous ravis quand je leur faisais voir la conformité de notre religion avec la raison, et admiraient surtout les dix commandements de Dieu, trouvant qu'il ne se pouvait rien dire de plus raisonnable et de plus digne d'être proposé par le souverain monarque du monde. La méthode que je tenais était de leur proposer l'immortalité de l'âme, et l'autre vie ; de là je passais à prouver la divinité, puis la Providence, ainsi de degré en degré nous venions aux mystères les plus difficiles. L'expérience nous a fait voir que cette manière d'instruire les païens est fort utile : je l'ai expliquée au long dans mon catéchisme, que je divise en

huit journées, où je tâche de proposer toutes les vérités principales sur lesquelles il faut instruire les idolâtres.

Outre les grâces intérieures qui ont travaillé à ce bel ouvrage de la conversion de tant de peuples, les miracles continuels qui se sont faits en la naissance de cette église, ont beaucoup servi à ces bons succès que j'ai racontés. Je dis continuels, parce qu'il est vrai que le nombre en a été si grand, que nos catéchistes ne se mettaient plus en peine de les compter. Je sais combien est grand le péché de ceux qui feignent ou racontent de faux miracles, et Dieu me garde de le commettre ; mais je puis dire avec vérité ce que j'ai vu, et ce que ceux-là mêmes me racontaient, à qui la chose était arrivée.

Ces bons chrétiens, avec la sainte croix et l'eau bénite, chassaient ordinairement les diables, guérissaient toutes sortes de maladies ; donnant à boire quatre ou cinq gouttes de cette eau sacrée, ils ont guéri quelques aveugles et même ressuscité deux morts. Un seigneur païen, qui avait sa femme chrétienne, me vint prier d'envoyer quelques-uns de mes chrétiens en un bourg qui lui appartenait, où il y avait plusieurs de ses sujets fort malades, et tous les jours quelqu'un était emporté. J'y envoyai six caté-

chistes, et leur recommandai surtout de ne prendre du tout rien de ce que l'on leur voudrait donner pour les maladies qui auraient été guéries.

Ils s'y en allèrent, portant leurs armes en main pour faire la guerre au diable, que l'on croyait être la cause de ces maladies. C'était la croix, l'eau bénite, le rameau bénit, le cierge bénit et l'image de la Vierge que je leur avais donnée au baptême. Ils s'en allèrent, plantèrent des croix au commencement, au milieu et au bout de la ville, allèrent visiter les malades, faisant une prière et leur donnant quelques gouttes d'eau bénite à boire; en moins de huit jours ils guérirent deux cent soixante et douze malades; le bruit en fut répandu par le royaume. Le seigneur du lieu m'en vint remercier avec beaucoup de larmes; cela donna un grand courage aux chrétiens, et plusieurs païens en furent convaincus de leur erreur.

Mais il arriva un triste accident qui nous donna et de la douleur et de l'instruction. Celui des chrétiens qui était allé en ce bourg et avait été le conducteur des autres, peu de jours après son retour, mourut; et j'appris de leur bouche qu'il n'avait pas gardé l'avertissement que je lui avais donné, de ne rien prendre pour toutes les grâces que Dieu aurait faites par ses prières. Il avait pris une belle robe de damas

que ce seigneur lui avait donnée ; quand je sus cela, je craignis que Dieu ne l'eût châtié, comme Giezi, qui n'avait pas obéi à Élisée. Cela me donna sujet de bien avertir les autres de prendre garde à eux, et de ne se laisser jamais gagner au désir des biens du monde.

Une fort vertueuse chrétienne, nommée Benoîte, mère d'un jeune homme qui avait été baptisé depuis peu et s'appelait Benoît, mourut en mon absence, et par conséquent sans confession ; son pauvre fils, bien affligé pour la mort de sa mère, était inconsolable de ce qu'elle était morte sans confession. Comme il était noyé dans les larmes, regrettant ce double malheur, enfin, par un mouvement intérieur de l'esprit de Dieu, il prie plusieurs chrétiens qui étaient venus pour le consoler, de se mettre en oraison auprès du corps de sa bonne mère, déjà froid et sans mouvement depuis six heures ; ils se mettent tous à genoux ; Benoît prononce à haute voix le *Pater* et *l'Ave*, puis met sur la face de sa mère quelques gouttes d'eau bénite ; en même temps elle ouvre les yeux, se trouve non-seulement vivante, mais entièrement guérie ; elle se lève, et puis, se mettant à genoux avec les autres, font tous ensemble un concert de louanges qu'ils donnent à Dieu pour un miracle si évident.

J'arrivai quelques jours après en ce village, où j'appris, de la bouche de la mère et du fils, la grâce qu'ils avaient reçue tous deux.

Je laisse le reste, parce que je serais trop long; ceux qui auront le loisir de voir ce que j'en ai dit dans mon histoire auront sujet de louer Dieu, qui donne à cette nouvelle église les mêmes grâces qu'il a fait voir aux chrétiens des premiers siècles.

X

L'excellente piété des nouveaux chrétiens de l'Église du Tonkin.

La vie innocente et la piété que pratiquent les nouveaux chrétiens de cette église est une preuve encore plus visible de la main de Dieu que les miracles. Je puis dire avec vérité que rien ne m'a touché le cœur si sensiblement que de voir qu'il y a dans ce royaume quasi autant d'anges qu'il y a de chrétiens, et que la grâce du baptême leur inspire à tous ce même esprit qui a paru dans les apôtres et dans les martyrs de la primitive Église.

Ils ont une foi si ferme, que rien n'est capable de la leur arracher du cœur. Une jeune dame, nommée Darie, a mieux aimé perdre la vie que d'obéir à la mauvaise volonté d'un seigneur qui lui voulait ravir l'honneur. Elle ne fit point de difficulté d'aller à la mort, pour n'être pas souillée d'un crime qui lui eût fait perdre la grâce du baptême.

Un autre chrétien, appelé François, qui servait ordinairement le frère du roi à le porter en chaise, selon la coutume des grands du pays, ne fit point de difficulté de mourir, pour ne se départir pas de l'exercice d'une bonne œuvre, en laquelle il employait tout le temps que le service de son maître lui laissait libre ; il avait une particulière dévotion à ensevelir les pauvres chrétiens, et cette charité lui coûta la vie : cette belle mort était la plus riche récompense qu'il pût espérer.

L'amour qu'ils ont pour leur foi leur donne une incroyable estime pour toutes les plus petites cérémonies qui la regardent. Ils considèrent les Pères qui la leur prêchent comme des anges, et font gloire de leur obéir en toutes les plus petites choses. Je ne leur montrais jamais le saint crucifix que je ne les visse tous fondre en larmes. Ils viennent de quinze journées pour se confesser ou pour entendre la messe. Quand ils ne sont éloignés de l'église où elle se dit que de cinq à six lieues, ils ne la perdent jamais aux jours de fête ; ils viennent le soir de la veille, et s'en retournent le lendemain après le service, c'est-à-dire sur le tard, ayant demeuré en l'église dès le grand matin jusque bien tard ; ils y demeurent toujours à genoux, et avec une modestie

si admirable, que je ne la pouvais considérer sans larmes.

Chacun d'eux porte deux croix, l'une sur la poitrine, l'autre dans la manche; et ils disent que la première leur sert de bouclier, et l'autre d'épée. Ils ne vont jamais en campagne qu'ils ne portent leur petit oratoire, qu'ils déplient aussitôt qu'ils sont arrivés à l'hôtellerie. Ils font tous les matins, sans jamais manquer, une demi-heure d'oraison; et la plupart la passent en la méditation de quelque mystère, où ils expérimentent toutes les douceurs que Dieu fait ressentir aux âmes pures.

Ils ont tant de respect pour l'eau bénite, qu'ils en viennent querir de cinq et six journées; ils en portent dans un vase de porcelaine attaché à leur bras par un beau bracelet. Ils en donnent à boire à tous les malades avec un merveilleux succès; j'étais obligé, tous les dimanches, à bénir au moins cinq cents grands vases de cette eau sacrée, pour satisfaire à leur dévotion.

Rien ne me ravissait plus que le soin avec lequel ils se préparaient à la confession et à la communion. Ils ont un amour et une vénération pour ces sacrements que j'ai admirés mille fois. Le jour auparavant, ils jeûnent toujours, et ils prennent la discipline; si je ne

les eusse retenus, ils se fussent communiés plus souvent qu'une fois la semaine. Ils se confessent avec autant de larmes qu'ils en pourraient jeter s'ils commettaient de grands crimes, et néanmoins je puis dire qu'ordinairement, en entendant leurs confessions, j'aurais peine de trouver une matière pour les absoudre, non pas en peu de personnes, mais quelquefois en un bourg entier; et je reconnaissais fort bien que ce n'était pas par ignorance, mais par une excellente crainte de Dieu.

Ce qui m'aida merveilleusement à cultiver cette belle vigne et à dilater notre sainte foi, fut le secours des catéchistes, qui, à dire le vrai, ont tout fait, après Dieu, dans les grands progrès qu'a eus cette église. Comme je vis que j'étais seul prêtre qui pouvais prêcher, parce que le Père que j'accompagnais ne savait pas la langue, je m'avisai de prendre en ma compagnie quelques chrétiens qui ne fussent pas mariés, et qui fussent pleins de zèle et de piété pour m'aider en la conversion des âmes; plusieurs se présentèrent à moi, mais je choisis ceux que je trouvai plus capables, et fis un séminaire qui a si bien réussi, que nous pouvons dire que c'est ce qui nous a maintenus.

Les premiers que je choisis furent : François,

André, Ignace et Antoine, qui firent publiquement, pendant la messe, un jurement de s'employer toute leur vie au service de l'Église ; de ne se marier point, et d'obéir aux Pères qui viendraient prêcher l'Évangile ; tous les chrétiens qui virent cette belle cérémonie en furent ravis, et eurent depuis un grand respect pour les serviteurs de Dieu, qui véritablement se sont acquittés si dignement de ce ministère, que nous leur devons une bonne partie de tout ce qui s'est fait en ce royaume. Maintenant ils sont plus de cent en ce séminaire, que les chrétiens entretiennent à leurs frais ; car, pour nos Pères et moi, nous avons toujours protesté que nous ne voulions rien prendre d'eux, et que nous ne cherchions que leurs âmes. De façon que nous ne leur demandons rien ; et même, quand ils nous veulent faire des présents, nous les refusons toujours, encore que cela les fâche, parce que, si nous voulions, ils nous donneraient tout ce qu'ils ont ; mais ils en sont ravis pourtant, et c'est un argument qui leur sert merveilleusement contre les païens, qui en demeurent convaincus. « Pourquoi, leur disent-ils, ces Pères nous voudraient-ils tromper ? Ils viennent de loin, prennent beaucoup de peine, ne reçoivent rien de nous ; ce sont gens d'esprit et de vertu, qui ont du bien en leur pays ; que

gagneraient-ils en nous abusant? Il faut bien croire que c'est Dieu qui les pousse, et que ce qu'ils disent est vrai. » Je ne saurais dire combien de païens cet argument a convertis.

XI

Comme je fus obligé de sortir du Tonkin et de retourner en la Chine.

La piété avait de trop bons succès dans le Tonkin pour n'être pas combattue par le démon, qui est son ennemi juré. Je demeurai environ un an et demi dans ce calme, où il y avait plaisir de voir remplir le navire de saint Pierre de ces poissons qui font les délices de Jésus-Christ.

La première tempête commença par la même cause qui a mis le premier désordre au monde. Les femmes, qui se voyaient rejetées par les nouveaux chrétiens qui en avaient eu plusieurs, firent tant de bruit que tout le royaume en fut ému. Le roi, qui jusque alors nous avait témoigné des bontés extrêmes, commença un peu à s'aliéner de la doctrine que nous prêchions. On lui battit souvent les oreilles qu'elle ne pouvait être que bien préjudiciable à tout le royaume, puisqu'elle défendait d'avoir plusieurs femmes, et par

conséquent empêchait le pays de se peupler, privant le roi de plusieurs sujets.

Cela offensa ce prince : les eunuques qui gardent ordinairement ses femmes mirent bien encore le feu aux étoupes, parce qu'ils appréhendèrent que si le roi goûtait cette loi, qui fait qu'un homme se doit contenter d'une seule femme, il ne chassât toutes celles qu'il avait, au nombre de cent, et qu'en même temps ils ne fussent mis hors de la cour. Cet intérêt les les anima contre nous, et leur fit controuver mille artifices pour nous mettre mal dans l'esprit du roi.

Cela ne leur fut point malaisé, parce qu'ils étaient toujours à son oreille, et lui disaient mille maux de la loi que nous prêchions; ce qui fut cause qu'enfin le roi fit un édit par lequel il défendait à tous ses sujets de suivre cette nouvelle doctrine, qu'on avait portée d'Europe, parce qu'elle était préjudiciable à l'État et aux principales coutumes de son royaume.

Cela nous étonna d'abord, et tous les chrétiens dirent hardiment qu'ils obéiraient au roi en toutes les choses où leur conscience ne serait pas intéressée; que la foi leur était bien plus chère que leur vie; mais, par la grâce de Dieu, ce tonnerre ne fit que du bruit, qui nous étonna; mais son feu ne fut qu'un éclair, qui passa sans nous faire mal.

Le roi n'avait pas encore perdu toute l'inclination qu'il avait pour nous; après que ces premières impressions furent un peu effacées de son esprit, il ne poursuivit plus à nous faire mal; nous demeurâmes un peu dans le silence, puis nous retournâmes dans nos premières occupations, comme si nous eussions toujours été en paix, et ce fut pour lors que le nombre des nouveaux chrétiens devint si grand, que Dieu faisait connaître sensiblement qu'il n'y a que lui qui donne toujours ses faveurs plus abondantes dans la tentation.

Ce calme pourtant fut bientôt troublé par une nouvelle tempête, causée par les auteurs de la première, sous un prétexte bien différent. On accusa les nouveaux chrétiens d'avoir brisé quelques idoles, puis on dit au roi que j'étais sorcier, et que mon souffle portait un sortilége qui renversait la tête à ceux à qui je parlais, sans que personne s'en pût défendre. Dès lors le roi commença à s'en prendre non-seulement à la loi que je publiais, mais encore à ma personne, et appréhenda de me voir et de me parler, de façon que quand je voulus aller à lui pour me justifier, toutes les avenues me furent fermées; et si quelquefois mes amis avaient assez de crédit pour me faire entrer au palais, le roi se tenait toujours loin de moi, et ne me donnait

qu'une audience fort courte et précipitée, sur la crainte qu'il avait d'être ensorcelé de mon souffle.

Je ne laissai pas de continuer toujours mes exercices ordinaires, jusqu'à ce qu'enfin le roi se déclara ouvertement contre moi, sur le commencement de l'an 1630. Il me fit défense de plus prêcher ma nouvelle religion dans ses terres, avec ordre de me retirer au plus tôt, ou à Macao, ou bien à la Cochinchine : l'édit fut publié solennellement dans toutes les formes, et puis affiché sur un grand poteau dans la porte de notre maison.

Je vous laisse à penser quelles furent les alarmes de nos bons chrétiens à cette méchante nouvelle; et encore que je fusse affligé, autant que je le puis être, par un malheur qui ne vient pas de ma faute, je ne laissai pas de leur donner tout le bon courage que je pus, et me retirai dans leurs maisons, n'osant plus prêcher en public; je ne laissai pas pourtant de me trouver partout où je pouvais les assister; tantôt j'étais en une maison et puis en l'autre : les chrétiens en étaient avertis, et ils venaient par divers endroits avec tant d'adresse que les assemblées étaient fort grandes, encore que les païens n'y prissent pas garde.

On me tint un temps enfermé dans une maison,

et on me donna des gardes ; mais il me fut aisé de gagner le maître du logis, qui me faisait sortir toutes les nuits par une fenêtre, pendant que mes gardes étaient à la porte. Je m'en allais ainsi toutes les nuits dans les maisons des chrétiens, baptiser, prêcher, confesser, dire la messe, et puis, avant que le jour fût venu, je m'en retournais dans ma prison sans que personne y eût pris garde.

Cela ne dura que deux mois, après lesquels on me fit un commandement, de la part du roi, de me retirer en la Cochinchine jusqu'à ce que le vaisseau portugais me pût ramener à la Chine. L'on me mit alors sur une galère avec une compagnie de trente-six soldats et un capitaine pour me garder, avec ordre de ne me quitter point qu'ils ne m'eussent mis hors du royaume de Tonkin. Ce fut bien alors que, dans cet abandonnement général de tous les secours humains, Dieu me fit connaître le soin qu'il prenait de ma conduite.

J'ai dit dans mon histoire toutes les aventures de ce voyage ; je fus trois semaines dans cette barque, pendant lesquelles vingt-quatre de mes gardes se firent chrétiens ; le capitaine en fit autant quinze jours après, ayant vu, dans une tempête qui nous allait perdre, un miracle évident qui calma la mer en un

instant, quand nous y eûmes jeté un peu d'eau bénite, et dit un *Pater noster*. Cela le ravit si fort qu'il demanda le baptême, que je lui donnai après, et le nommai Augustin, de telle façon que je commençai à être comme leur père et le maître du bateau; ils firent tout ce que je voulus, et, au lieu de me mener à la Cochinchine, ils me laissèrent aller en la province de Bochin, qui est la plus éloignée de la cour, où j'avais plusieurs chrétiens chez lesquels je demeurai quelque temps caché. Puis ils me donnèrent un bateau où nous allions, pendant quatre mois, tantôt sur diverses rivières, tantôt sur la mer; nous nous tenions retirés du bord pendant le jour, puis la nuit nous venions à terre, dans les maisons des chrétiens, que nous assistions de toutes nos forces.

Pendant ce temps-là, nous fûmes réduits à une si grande nécessité, que nous fûmes contraints de recourir aux chrétiens, qui nous donnèrent libéralement tout ce qui nous était nécessaire; mais en même temps nous eûmes nouvelles que le navire portugais tant attendu était arrivé heureusement au port Cua Choua, où deux de nos Pères nous étaient venus chercher, sur la nouvelle qu'ils avaient ouïe dans Macao que nous étions bannis du Tonkin. La joie que

nous eûmes de les voir et de les embrasser est trop grande pour être dite. Il nous semblait d'être dans le paradis, quand nous nous trouvâmes quatre jésuites ensemble dans ce royaume, où Dieu avait déjà fait tant de nouveaux sujets.

Nous allâmes hardiment à la cour avec les Portugais nouvellement arrivés ; le roi ne nous fit point de mauvais accueil, ce qui nous donna courage de reprendre notre premier train de prêcher publiquement, et de faire tout ce que nous aurions fait avant notre bannissement. Nous pensions que l'on ne nous troublerait point, quand le navire portugais aurait débité toutes ses marchandises et reprendrait le chemin de Macao. Quand nous y pensions le moins, l'on nous vint faire un commandement absolu de la part du roi de nous mettre dans le navire, sous peine d'être déclarés rebelles. Nous fîmes notre possible pour faire révoquer le commandement, mais toutes nos peines et celles de nos amis furent inutiles, nous fûmes contraints de partir tous quatre.

Je ne me souviens pas volontiers des extrêmes déplaisirs que témoignèrent nos chrétiens à cette séparation, parce que je ne saurais y penser sans être attendri. Tout ce qu'un père ou une mère sauraient

avoir de regrets en la perte de leur enfant, ces bonnes gens le firent pour nous. Ils venaient en notre logis jour et nuit, quand ils eurent cette nouvelle ; ils pleuraient, ils soupiraient, hurlaient; et surtout, quand je leur dis le dernier adieu en l'église, ils jetèrent un cri si haut, que j'en fus effrayé moi-même. Il ne me restait point de paroles, mais j'avais d'autant plus de larmes. Nos deux Pères venus de nouveau en étaient étonnés, et les païens mêmes en avaient des sentiments de compassion.

Pendant plusieurs jours, il y eut une foule extrême pour les confessions ; il fallait que je les contentasse tous, et je ne pouvais pas quasi en venir à bout, encore que je ne dormisse ni jour ni nuit, parce que j'étais seul qui savais la langue. Le dernier jour étant venu, depuis le minuit toute notre maison fut pleine ; quand nous sortîmes pour aller au port, toutes les rues étaient remplies de nos bons chrétiens ; ils nous suivaient tous en nous embrassant, et en nous mouillant de tant de larmes, que nous ne savions que faire, sinon pleurer comme eux. Quand je fus entré dans le navire, je les vins saluer, et leur fis un petit discours où je mettais bien plus de larmes que je ne disais de paroles, pour les exhorter à la constance dans l'amour de Jésus-Christ. Ils étaient sur le bord,

à genoux, demandant ma bénédiction; plusieurs étaient dans l'eau jusqu'à la ceinture : il n'y en avait pas un qui ne pleurât.

Je vis un bon vieillard septuagénaire, l'un des principaux docteurs du pays, qui nous était venu dire adieu, et avait pris sa belle robe de parade avec laquelle il allait rendre justice aux principaux jours de l'année; il était sur le bord, un peu retiré de la presse, pleurant à chaudes larmes; il nous faisait cette solennelle révérence qu'on fait au roi, se mettant à genoux quatre fois, et touchant la terre avec le front, puis il s'en alla sanglotant; l'on m'a dit qu'il eut le cœur si serré, qu'il ne put jamais depuis manger, et mourut le onzième jour après. Voyez s'il se peut trouver une plus grande bonté.

Enfin, quand nous commençâmes à faire voile, les larmes se renouvelèrent de part et d'autre; nous nous suivîmes des yeux tant que nous pûmes, et nos cœurs ne se sont jamais séparés; car, à dire le vrai, tout le mien est dans le Tonkin, et ils témoignent qu'ils me font la grâce de se souvenir de moi, par plusieurs lettres qu'ils m'écrivent, et par les prières qu'ils font tous les jours de fête publiquement en l'église, et les jours ouvriers, matin et soir, dans les maisons

particulières, où ils récitent un *Pater* ou un *Ave* pour ce misérable pécheur. C'est un des plus grands sujets que j'ai d'espérer que Dieu me fera miséricorde.

XII

Mon retour en la Chine, et le séjour que j'y fis pendant dix ans.

Ayant donc demeuré au Tonkin trois ans et deux mois, c'est-à-dire depuis le dix-neuvième de mars de l'an 1627 jusqu'en mai de l'an 1630, je m'en revins bien désolé à Macao, où tout incontinent je pressai nos supérieurs de ne laisser pas sans pasteur cette belle bergerie. Les trois Pères qui avaient été témoins des grandes dispositions qu'il y avait à convertir tout ce florissant royaume firent les mêmes instances que moi, et donnèrent à tout le grand collége de si bonnes impressions de ce qu'ils avaient vu, que toute cette fervente jeunesse et les Pères les plus graves étaient tous les jours aux pieds des supérieurs pour être envoyés en cette mission.

Quelques-uns même qui avaient beaucoup poursuivi, et qui étaient sur le point de passer au Japon, tournèrent leurs pensées au Tonkin; principalement

le P. Gaspar Amaral, l'un des deux qui étaient venus pour me secourir dans la misère de mon exil, et ne pensa plus qu'à s'y en retourner, encore qu'il eût appris la langue japonaise, et eût obtenu toutes les permissions nécessaires pour s'en aller en cette belle île. Les supérieurs lui permirent d'aller au Tonkin, avec deux autres Pères; ils y allèrent en mars de l'année 1628, où ils multiplièrent au centuple le beau grain qui avait commencé à venir dans le champ de l'Église; plusieurs autres excellents ouvriers y ont toujours travaillé depuis avec un succès si merveilleux, que j'ai appris, par des lettres que m'a écrites le R. P. Jérôme Majorica, admirable et infatigable ouvrier de cette église, qu'il y a maintenant trois cent mille chrétiens, deux cents églises publiques, que tous les ans on y baptise au moins quinze mille infidèles; et ce bon Père m'écrit que cette année-là, pour sa part, il en avait baptisé six mille, et qu'il avait sous sa conduite quarante mille chrétiens et septante églises; après cela, dites qu'un prédicateur en ce pays-là ne fait pas autant que cinquante des plus fervents font en Europe.

Après avoir procuré ce beau secours au Tonkin, je commençai à m'employer de toutes mes forces à la conversion des Chinois; mais, à dire la vérité, je

n'y trouvai pas la facilité que j'avais expérimentée en ce royaume de bénédictions d'où je venais. La cause en provenait, à mon avis, premièrement de moi, parce que, encore que j'entendisse fort bien la langue chinoise, je n'en savais pas pourtant assez pour la parler dans un discours continué, de sorte que j'étais contraint de prêcher avec un interprète, ce qui n'est pas assez fort ordinairement pour porter une âme à la résolution de changer de religion et de vie. L'autre raison pouvait bien être l'orgueil des Chinois, qui se croient les premiers hommes de la terre. J'ai vu qu'ils viennent aux sermons tant qu'ils ont quelque chose à opposer; mais, quand on les a convaincus, on ne les voit plus venir.

Néanmoins, nonobstant tout cela, Dieu nous fit la grâce de se servir de nous en la conversion d'un assez bon nombre de ces païens, et j'en ai bien baptisé au moins mille de ma main. Nous allions souvent faire des courses en diverses villes de la Chine, particulièrement en la province de Canton; j'allai souvent en la ville capitale, qui est si grande et si belle, que je n'en vois guère de pareille; et, par la grâce de Notre-Seigneur, nous n'en retournions jamais les mains vides.

J'eus particulièrement grande consolation en l'exer-

cice d'une charge qu'on me donna dans Macao, en laquelle je m'employai avec tous mes soins. On appelle le Père des chrétiens celui qui s'occupe à servir les Chinois nouvellement convertis, les instruisant, gouvernant, et enseignant tout ce qui est nécessaire pour les faire vivre chrétiennement. Cela me donnait tant d'occupation pendant toute la journée, que, si je voulais faire quelque étude pour préparer des sermons ou des leçons de théologie, que j'enseignais en notre collége, il fallait que cela se fît la nuit; il n'était pas plutôt jour que j'étais occupé après mes chrétiens chinois, ou après les païens que nous disposions au baptême.

J'eus une grande consolation de rencontrer un vieillard âgé de cent cinquante ans qui avait autrefois été baptisé de la propre main du grand apôtre des Indes, saint François Xavier, quand il était au Japon; j'eus le bien de le confesser et de m'entretenir longtemps avec lui. Je prenais plaisir d'apprendre par ses discours, et plus par les solides vertus qui paraissaient en sa vie, les instructions admirables que saint François Xavier donnait à ceux qu'il convertissait à la foi, et la méthode qu'il tenait pour les affermir en leur première résolution.

Je laisse plusieurs autres choses qui m'arrivèrent

pendant ces dix ans, où le temps me sembla bien court pour les continuelles occupations que nous avions à bâtir une église particulière aux Chinois, et à établir une maison où nous retirions tous ceux qui se faisaient instruire pour recevoir le saint baptême.

XIII

Comme je fus envoyé la seconde fois en la Cochinchine.

Depuis le temps que je quittai la Cochinchine, en l'année 1639, plusieurs grands personnages de notre compagnie continuèrent à y travailler avec grand succès, et furent à diverses fois tourmentés de plusieurs tempêtes qui leur ôtèrent bien quelquefois le moyen, mais non pas jamais le courage d'avancer la gloire de Dieu en la prédication de l'Évangile.

Celui qui travailla plus que tous et fit des progrès admirables en ce royaume fut le P. François Buzomi, Napolitain, qui commença, comme j'ai dit, cette mission en l'an 1615, et y a travaillé, pendant vingt-quatre ans, avec des soins incroyables. C'était un homme de sainte vie, infatigable dans les travaux, courageux dans tous les dangers, ferme dans toutes ses résolutions; il s'est entièrement consommé à fonder et à multiplier cette chrétienté; il y a réussi si

heureusement, qu'ayant trouvé fort peu de chrétiens en sa première entrée dans la Cochinchine, il en laissa au moins douze mille quand il alla au ciel recevoir autant de couronnes qu'il avait fait de nouveaux chrétiens.

Les autres Pères qui secondèrent dignement les travaux de ce grand apôtre furent les PP. Benoît de Mattos, Jean Leria, Gaspar, Louis et autres religieux de la compagnie, qui, à diverses occasions, furent envoyés et demeurèrent plusieurs années à la Cochinchine, pendant lesquelles ils furent persécutés en plusieurs manières par les ennemis de Jésus-Christ et de la religion qu'ils publiaient.

Trois fois ils furent tous chassés du royaume par édit du roi ; le crime dont on les accusait était le même que celui que l'on a si souvent imposé aux chrétiens des premiers siècles, d'empêcher les pluies et d'apporter la stérilité à toutes leurs terres. Cette fausse persuasion irritait si fort l'esprit de tous les païens que, bien souvent, ils ont été sur le point de faire mourir ces pauvres Pères, qui n'avaient point d'autre plus grand dessein que de leur ouvrir à tous le ciel, et en faire pleuvoir toutes les grâces en abondance.

Ces apôtres ne s'étonnaient pas pour les bruits, et ne quittaient pas ainsi facilement leur famille.

Quelques-uns se retiraient et demeuraient cachés parmi les chrétiens; les autres allaient faire un petit voyage à Macao, et revenaient bientôt après avec des présents qui apaisaient la mauvaise humeur du roi. Et par ce moyen faisaient aisément révoquer l'édit de leur bannissement.

Cette vicissitude de bien et de mal dura jusqu'au commencement de l'année 1639, qui fut funeste à cette pauvre église; un certain gouverneur de la province de Cham, ennemi déclaré des chrétiens, gagna si bien l'esprit du roi qu'il l'irrita contre les Pères, parce qu'ils faisaient adorer le crucifix à ses sujets, au lieu d'adorer les dieux du pays. On alla prendre de force un beau crucifix que nos Pères gardaient avec grande vénération, on le porta au roi, y adjoignant mille opprobres, mille inventions pour lui en faire avoir horreur. Il ordonna brusquement qu'on le brûlerait, et que les Pères qui portaient dans son pays de telles sottises en sortiraient sous peine de la vie.

Les Portugais eurent bien assez de crédit pour empêcher l'exécution de ce sacrilége contre le saint crucifix, qu'ils retirèrent, à force d'argent, des mains de ces impies; mais ils ne purent jamais faire en sorte que les Pères eussent permission de demeurer dans la

Cochinchine. On les mit tous dans divers navires, et on les contraignit d'abandonner leur petit troupeau.

Cette nouvelle de la désolation entière de nos Pères toucha si vivement le bon P. François Buzomi, qui était venu à Macao pour négocier quelques intérêts du roi de la Cochinchine, qu'il en tomba dans une maladie qui l'emporta dans peu de jours. Cette perte fut une bien plus grande plaie pour la Cochinchine que le bannissement de nos Pères. Mais les desseins de Dieu sont des abîmes, il les faut adorer avec respect, et nous soumettre avec humilité à ses ordonnances.

En ce même temps, le R. P. Antoine Ruben, cette grande lumière de la compagnie, qui s'est allée éteindre dans les fosses du Japon, pour devenir un nouvel astre dans le paradis, vint être visiteur de notre province de la Chine et du Japon. Avant que de s'en aller au lieu de son supplice et de son triomphe, il voulut pourvoir tous les royaumes voisins de la Chine d'ouvriers nécessaires pour y établir la foi; croyant que ce n'était pas assez à un serviteur de Dieu d'être en un seul lieu pour le servir, il résolut d'envoyer ces sujets en autant d'endroits qu'il eût voulu lui-même se trouver présent, et là prêcher le saint Évangile.

Il envoya dans la Chine les PP. Gabriel de Made-

leine, Joseph de Almeida, tous deux Portugais, François Ferrario, Italien; au Tonkin, seulement le P. Thomas Rodriguez, Portugais; mais, à dire le vrai, celui-là tout seul valait bien autant que quatre; et enfin il me fit la grâce de me renvoyer en la Cochinchine, pour y remettre cette mission, désolée par le bannissement de tous les Pères.

Je m'y en allai fort joyeux, au commencement de février de l'an 1640, avec espérance de gagner l'esprit du roi et de rétablir le royaume de Jésus-Christ dans ce pays. J'eus si bon vent, que j'arrivai dans quatre jours; j'étais tout seul prêtre et jésuite, mais on m'avait promis qu'en peu de temps le R. P. Pierre Albert, Portugais, viendrait m'assister de son zèle et de sa prudence, qui étaient deux qualités que ce grand personnage possédait avec éminence : il arriva bientôt après, et nous commençâmes d'un même cœur à servir notre commun Maître.

XIV

De ce que nous fîmes en la Cochinchine la première année après notre retour.

Encore que je fusse entré fort heureusement dans la Cochinchine, je ne crus pas pourtant à propos de me produire d'abord dans le grand jour; il me sembla qu'il valait mieux me tenir un peu à l'écart et aplanir le chemin, avant que de m'avancer en mon principal dessein. Je me retirai donc en un bourg nommé Faïso, où il y a grand commerce des Japonais, qui font là leur séjour et leur trafic; je m'y tins à couvert, et la première chose que je fis fut de gagner le gouverneur, qui était Japonais, païen et persécuteur de notre sainte foi.

Le moyen que je tins pour venir à bout de mon dessein fut de lui offrir des présents, qui lui furent si agréables, encore que ce ne fût pas chose précieuse, qu'ils lui changèrent entièrement le cœur : de notre grand ennemi, il devint aussitôt notre singulier pro-

tecteur; il recherchait toutes les occasions de me servir envers ses compatriotes et envers les naturels de la Cochinchine, jusque-là qu'il me mena lui-même à la ville royale de Sinoa, où j'appréhendais d'aller, crainte que le roi crût que je méprisais son commandement, par lequel nous étions bannis de toutes ses terres.

Ce gouverneur japonais me conduisit fort adroitement, et fit si bien par ses amis que je fus le très-bien venu. Je laissai le P. Pierre Albert avec les Japonais, auxquels il avait entièrement gagné le cœur, et faisait un merveilleux fruit parmi eux, pendant que je m'en allai vers le roi avec les plus beaux présents que je pus trouver; il est vrai que pour les acheter, j'avais employé quasi tout l'argent que j'avais porté de Macao pour m'entretenir toute l'année. Mais Dieu y pourvut, car un bon chrétien, nommé André, avec sa femme, m'envoyèrent tout l'argent nécessaire pour me rembourser, disant qu'ils voulaient avoir la satisfaction de donner les présents qui doivent gagner le cœur du roi.

A la vérité, Dieu leur donna une telle bénédiction qu'ils changèrent entièrement le cœur à ce prince, aussi bien que les autres l'avaient changé au gouverneur de Faïso; il me vit volontiers et me caressa

fort civilement. Ce fut lors que je crus qu'il était temps de me servir de la belle occasion que Dieu me donnait de travailler pour son amour. Cette grande dame, mais encore plus grande chrétienne, que le P. François Pina, comme j'ai dit ci-dessus, avait baptisée et nommée Marie, m'appela incontinent en sa maison, où elle avait une belle église qui servait de refuge à tous les chrétiens de cette grande ville.

Je commençai à m'y employer jour et nuit après nos bons chrétiens, qui venaient recevoir les sacrements avec une avidité incroyable. J'y disais la messe tous les jours; le concours y était si grand que j'étais contraint de dire plusieurs messes toutes les fêtes; j'y passai la semaine sainte, et j'avoue franchement que c'est là, non pas en Europe, qu'on apprend à ressentir la passion de Notre-Seigneur. Je demeurai trente-cinq jours en cette province, où nonante-quatre païens reçurent le baptême, et entre autres trois dames fort proches parentes du roi, que je baptisai solennellement le jour de Pâques; et un fameux prêtre des idoles que Madame Marie fit résoudre à quitter l'erreur, ce qu'il fit de si bon cœur, qu'il nous servit depuis merveilleusement pour faire embrasser la vérité à plusieurs autres.

Après avoir couru toute cette province, je me rendis à Faïso vers mon compagnon, où nous demeurâmes quelque temps cachés, pour laisser partir les Portugais qui, ayant débité toutes leurs marchandises, retournaient à Macao; je me persuadais que quand les gouverneurs verraient qu'il n'y avait plus de barque pour nous porter à la Chine, ils seraient contraints de nous laisser en leur pays. Mais un certain Onghebo, gouverneur de la province de Cham, voyant que nous étions demeurés malgré qu'il en eût, s'obstina à nous chasser.

Il nous fit un commandement précis de partir au plus tôt, en quelque façon que ce fût, dussions-nous marcher sur les eaux; nous fûmes contraints de céder à la violence. J'achetai un petit vaisseau, où le P. Albert et moi fûmes les pilotes; la nécessité nous apprit à faire ce nouveau métier, où nous étions tous deux apprentis; nous y réussîmes si bien cette première fois que nous pouvions passer maîtres : jamais nous n'allâmes si bien en cette mer pleine de tempêtes, et où tant de grands vaisseaux ont bien peine d'échapper. Je vous laisse à penser si deux jésuites et trois de mes jeunes chrétiens eussent pu passer le golfe d'Ainan, et toute cette grande mer, si Dieu n'eût voulu faire voir que c'était lui tout

seul qui gouvernait toute cette petite barque, qui aborda heureusement à Macao le vingtième de septembre 1640.

Je crois qu'on trouvera bon que je mette ici un beau secret que les chrétiens de la Cochinchine m'ont enseigné pour n'avoir pas cette incommodité d'estomac qui est fort ordinaire à ceux qui vont sur la mer. Il est vrai que je ne m'embarquais jamais que je ne fusse fort tourmenté de ce mal, qui me durait les cinq à six premiers jours. Mes chrétiens, qui me voyaient ainsi travaillé, me dirent qu'ils avaient parmi eux un remède qui fortifie si bien l'estomac, qu'il n'est aucunement incommodé de ce mal qui est causé par le branle du vaisseau ou par les vapeurs de la mer : il faut prendre un de ces poissons qui ont été dévorés, et qu'on trouve dans le ventre des autres poissons, le bien rôtir, y mettre un peu de poivre, et le prendre en entrant dans le navire; que cela donne tant de vigueur à l'estomac qu'il va sur la mer sans être ébranlé.

Je trouvai ce secret fort beau, mais je le trouvai encore plus agréable dans l'usage; parce que je m'en suis toujours servi depuis, et je n'ai jamais ressenti aucune atteinte de ce mal, qui jusque-là m'avait été très-fâcheux. Je désire de tout mon cœur que

cela serve à mon lecteur, et particulièrement à ceux qui veulent venir travailler avec nous au delà du Grand Océan, lequel ils pourront passer sans mal de cœur.

XV

Comme le R. P. Antoine Ruben nous vint voir en la Cochinchine, et l'affliction qu'il eut voyant brûler les saintes images.

Encore que je fusse de corps à Macao, mon cœur n'était point sorti de la Cochinchine, mais avait toujours demeuré avec mes bons chrétiens, aussi ne demeurai-je pas longtemps de les aller voir; l'on me donna pour compagnon le P. Benoît de Mattos, Portugais, excellent ouvrier. Nous nous embarquâmes au dix-septième de décembre de la même année 1640, et arrivâmes heureusement la veille de Noël, tout à propos pour y passer cette grande fête : les chrétiens qui surent notre arrivée au port de Turan accoururent de toutes les provinces du royaume, et ceux qui étaient les plus éloignés ne laissèrent pas de prendre part à la dévotion, aussi bien que ceux qui étaient arrivés plus tôt.

En même temps une tempête s'élevant sur la mer fut fort favorable à notre mission de la Cochinchine.

Le R. P. Ruben, visiteur de notre province, était dans un vaisseau qui le portait aux Philippines, pour aller de là mourir glorieusement au Japon. Le vent fut si violent, qu'il contraignit ce grand serviteur de Dieu et ses deux compagnons de relâcher au port de Kean, dans la Cochinchine, où nous eûmes le bien de les garder quatre mois et demi, qui fut un bonheur bien grand de cette église. Les larmes que ce saint personnage versait continuellement à la messe arrosèrent si bien cette vigne, que nous n'eûmes jamais une plus belle vendange ; en ce peu de temps, Dieu nous fit la grâce, au P. de Mattos et à moi, de baptiser mille neuf cent trente-sept païens; nous connûmes que nous avions un puissant intercesseur envers Dieu, qui nous donnait une assistance si favorable.

Mais le diable ne demeura pas en repos; il tâcha de troubler l'ouvrage de Dieu par ses artifices. Ce grand ennemi de Jésus-Christ, nommé Onghebo, de qui j'ai déjà souvent parlé, s'avisa un jour, lorsque personne n'y pensait, d'envoyer ses émissaires dans les maisons des principaux chrétiens, et y prendre tout ce qu'ils pourraient trouver d'images, crucifix et autres meubles sacrés. Ils entrèrent brusquement en la maison d'un ancien chrétien, nommé André,

qui avait une fort belle chapelle où les chrétiens faisaient leurs assemblées; ils arrachèrent toutes les images, amenèrent prisonnier André avec ses deux enfants, Louis et Emmanuel; firent le même en la maison d'un des plus honorables magistrats de la ville, nommé Antoine, où ils trouvèrent un beau crucifix d'ivoire; mais, n'ayant pas rencontré le maître de la maison, sa femme, qui était une fort honorable dame, nommée Eulalie, prit volontiers la place de son mari, et fut garrottée par ces soldats, qui allèrent droit à leur gouverneur chargés des depouilles de la piété.

Cet impie estima plus cette proie que s'il se fût enrichi dans le sac de quelque ville ennemie; il assembla incontinent une grande troupe de soldats, qu'il envoya en pompe au port de Kean, où étaient nos Pères, pour faire brûler à leurs yeux toutes ces images; il allait en tête de cette compagnie d'enragés, et venant à la porte de notre maison, où était le Père visiteur avec quelques autres Pères, voulut qu'ils fussent témoins du malheureux sacrifice qu'il allait faire: il les fit venir à la place, commanda qu'on fouettât et bâtonnât André, ses deux enfants, Eulalie et la mère de son mari; puis allumant un grand feu, il y fit jeter toutes les images et le crucifix.

Dans ce funeste accident, le P. Ruben eut tous les sentiments de douleur que peut avoir un cœur amoureux de Jésus-Christ, comme était celui de ce fidèle serviteur, dans un outrage qu'on fait à son maître. Il priait ce barbare, fondait en larmes, se tournait de tous côtés, usait de menaces, voulait employer la force ; et tout cela étant inutile, il se retira, n'ayant recours qu'à son pauvre cœur noyé dans l'affliction ; il s'alla prosterner devant Dieu en son oratoire, voulant lui faire amende honorable pour le sacrilége de ces impies. Le même jour il m'en écrivit une lettre, que j'ai rapportée au livre que j'ai fait de sa glorieuse mort. Il est vrai qu'il semble que c'est la douleur même qui l'a écrite ; quand je la reçus dans les quartiers du midi, où le bon Père m'avait envoyé, j'eus ma bonne part à ce déplaisir, et m'en revins aussitôt à Kean, qui avait été le théâtre de la fureur d'Onghebo; mais je trouvai que le bon P. Ruben en était parti, n'ayant pas pu demeurer plus d'une nuit en ce lieu, que ce crime lui avait rendu plus insupportable que la prison la plus fâcheuse de toute la terre.

XVI

Des courses que nous fîmes en la province de Cham, et des grâces que Dieu y fit aux chrétiens.

Ce serait un discours un peu long, mais qui n'ennuierait pas les bonnes âmes, si je m'arrêtais à dire en particulier toutes les bénédictions que Dieu a données à cette nouvelle église, pendant environ cinq ans que j'ai eu le bonheur d'y faire séjour. Néanmoins, voyant que je serais obligé de dire souvent des choses semblables, parce que Dieu ne s'est jamais lassé de nous combler de ses biens, je me contenterai de dire les remarquables, et je passerai succinctement sur les autres.

Après avoir suffisamment travaillé en ce port de Turan, je m'en allai, sur le commencement de l'année 1641, faire le tour de la province de Cham, laquelle n'est pas la plus grande de la Cochinchine, mais elle est pourtant fort riche et fort agréable; c'est là où se fait le plus grand trafic des Portugais, des

Chinois et des Japonais, qui viennent ordinairement y apporter toutes leurs marchandises, parce que les ports y sont commodes, et la province étant au milieu du royaume, l'on y débite aisément tout ce que l'on veut.

Je parcourus à loisir toutes les villes et les principaux villages de cette province, où je trouvai une merveilleuse constance aux chrétiens qui avaient déjà reçu la foi, et une grande disposition aux païens pour la recevoir. Dans la ville de Halam, je trouvai un vertueux chrétien, qui avait nom Emmanuel; le diable avait tant de haine contre lui, qu'il lui suscitait grande quantité d'ennemis, même de ses proches, qui ne le laissaient jamais en paix; mais Dieu se mettant de son parti, il fut plus fort que tous ceux qui le tourmentaient.

Un de ses voisins, qui le harcelait sans cesse, après l'avoir fort persécuté tout un jour, enfin, sur le tard du même jour, fut frappé de Dieu d'une mort soudaine, sans qu'Emmanuel en sût rien par personne autre que par lui-même; il lui apparut peu après sa mort, et lui fit connaître le pitoyable état où il se trouvait, pour les outrages qu'il lui avait faits. La mère d'Emmanuel et le plus jeune de ses frères faisaient le même métier de le maltraiter; ils furent tous

deux horriblement tourmentés par le démon, qui, après les avoir portés au péché, servait lui-même de bourreau, de sorte qu'enfin ils reconnurent le tort qu'ils avaient eu de persécuter Jésus-Christ en son serviteur, et se résolurent de faire eux-mêmes ce qu'ils avaient condamné en Emmanuel : ils furent baptisés tous deux ; j'appelai la mère Térèse et le frère Ignace, m'assurant que ces deux garants nous mettraient ces deux néophytes en assurance contre le démon qui les tourmentait ; mon espérance ne fut pas vaine ; jamais depuis ils ne ressentirent aucune attaque de ce mauvais hôte, depuis que le Saint-Esprit se fut logé chez eux par la grâce du saint baptême.

Pour faire voir que ces habitants de la zone torride n'ont pas si peu d'esprit comme quelquefois nous nous figurons, il faut que je dise ce qui m'arriva dans cette province en faisant le catéchisme aux nouveaux chrétiens. J'avais expliqué l'origine de notre âme au jour précédent, et j'avais dit que c'était Dieu seul qui en était l'auteur, sans que nos parents eussent aucune part en sa création. Le lendemain, je m'étendis à représenter le premier père, et le tort qu'il avait fait à tous ses enfants, leur communiquant l'infection de laquelle il s'était sali lui-même.

Quand j'eus achevé mon sermon, un païen fort sensé, qui avait assisté aux deux prédications, se leva et me dit : Comment accordez-vous, mon Père, ce que vous venez de dire, avec ce que vous nous disiez hier ? Notre âme, ainsi que vous assurez, n'a point d'autre principe que la main de Dieu, et nos parents ne contribuent rien à la faire vivre. Comment donc peut-elle être infectée par le péché de celui à qui elle n'est pas redevable de son être ? Nous voyons bien quelquefois parmi nous que les enfants sont déclarés roturiers quand ils ont des pères criminels ; mais ici, à ce que vous dites, notre âme ne reconnaît point d'autre père que Dieu, et néanmoins Adam, qui ne lui est rien, lui a communiqué la contagion de son crime.

Je fus ravi d'entendre, de la bouche d'un Cochinchinois, ce doute qui avait autrefois donné de la peine à saint Augustin, c'est-à-dire au plus grand de tous les docteurs. Je n'eus garde de lui répondre avec des subtilités de l'école, qui lui eussent pu embarrasser l'esprit ; je m'avisai de le contenter avec une petite comparaison qui le satisfit. Si vous avez en vos mains, lui dis-je, une belle perle fort blanche et fort nette, laquelle tombe de hasard dans la boue, elle devient toute sale, encore que nos mains n'aient

rien contribué à cette ordure. Mais si vous la lavez, elle reprendra toute sa première beauté. Notre âme est comme une perle fort précieuse : elle sort fort nette des mains de Dieu, mais elle tombe dans un corps où elle est salie, parce que ce n'est plus une âme seule, mais un homme qui vient d'Adam. C'est là qu'elle se salit ; mais, quand elle est lavée des eaux du baptême, toutes ces ordures la quittent ; elle devient nette et belle comme le soleil. Cette comparaison contenta toute cette compagnie qui m'écoutait.

Je rencontrai dans le même lieu une très-honorable dame, nommée Agathe, laquelle, depuis longtemps, avait été fort éprouvée par diverses afflictions, qui sont l'héritage ordinaire des enfants de Dieu ; mais celui qui lui avait donné la constance pour les souffrir, lui voulut faire connaître qu'elle ne les souffrirait pas longtemps. Un jour qu'elle fondait en larmes pour les maux qu'on lui faisait, elle vit distinctement dans les ténèbres de sa chambre une belle croix toute environnée de lumières, qui dissipèrent toutes les ténèbres de son esprit et toute l'affliction de son cœur.

XVII

Ce qui se passa dans la visite de trois provinces méridionales, et divers événements qui nous y arrivèrent.

Le R. P. Benoît de Mattos et moi, voyant que nous avions un grand royaume composé de six belles provinces à convertir, et que nous n'étions que deux, après avoir été quelque temps ensemble dans toute la province de Cham, nous fûmes contraints de nous séparer, et partager nos travaux : il prit les deux provinces septentrionales, qui sont Sinoa et Quoamben, où il travailla très-utilement ; j'eus pour ma part les trois méridionales, qui sont Quanglia, Quinhin et Ranran. Elles sont toutes trois fort belles, pleines de ports de mer et de grandes rivières qui donnent une grande commodité à ceux qui voyagent. Le roi a plusieurs galères du côté de Ranran, pour empêcher les invasions de Champa, qui est limitrophe de cette province. Au reste, c'est là où se trouve le plus précieux calamba, et les nids qui donnent si bon goût aux viandes, comme je disais ci-dessus.

Je demeurai six mois à faire le tour de ces trois provinces, quelquefois par mer, où souvent nous fûmes à demi noyés, quelquefois sur les rivières, où nous rencontrâmes de semblables dangers, et par terre nous eûmes bien de la peine ; mais le bon Dieu m'accompagna et me délivra partout. Comme je me vis seul, je procurai de prendre avec moi un ancien chrétien nommé Jérôme, qui était fort capable de m'assister en tout ce que peut faire un chrétien bien instruit qui n'est pas prêtre ; et de vrai il m'aida si bien, qu'en ces six mois je baptisai de ma main treize cent cinq païens.

Je commençai par la province de Quanglia, où d'abord j'entrai en un bourg appelé Chaimi, où tous les chrétiens me vinrent attendre sur le port, et me donnèrent bien de l'exercice, et encore plus de consolation pendant quelques jours que je m'employai à les servir. Rien ne m'y réjouit tant que de voir un vénérable vieillard nommé Paul, qui, depuis qu'il eut reçu le baptême, ne s'occupait avec sa femme Monique qu'à toutes les bonnes œuvres dignes d'un fervent chrétien ; mais Dieu, de qui la sagesse est pleine d'abîmes, voulut qu'il devînt aveugle dans ces saintes occupations : en le voyant, il me semblait que c'était un autre Tobie. Ce bon vieillard, nonobstant l'in-

commodité de ses yeux, demeura inébranlable au service de Jésus-Christ.

Il était l'âme et l'esprit de toute cette église; tous les dimanches et les fêtes, il assemblait les chrétiens en une belle chapelle qu'il avait dans l'enceinte de sa maison; là il les instruisait, prêchait, et avait soin de les assister de tout ce qui était nécessaire pour les maintenir en la foi qu'ils avaient reçue. Il étendait son zèle sur les païens, et en disposait plusieurs au baptême. Dieu lui avait donné un empire si absolu sur les démons, qu'il n'y avait point de possédé qu'il ne délivrât; je vis moi-même et baptisai une femme qui était tourmentée par un de ces mauvais hôtes, et faisait compassion à ceux qui la voyaient courir les forêts et faire mille extravagances. Paul la remit dans le repos, et me la présenta pour la baptiser.

Les chrétiens de la ville de Baobam, ayant appris mon arrivée, députèrent trois des principaux qui vinrent à moi me prier de les aller voir. Je le fis de grand cœur; mais comme je fus sur le point de partir, Jérôme, qui s'était donné à moi pour me suivre et m'aider en tous ces voyages, changea de résolution, et me vint dire qu'il fallait nécessairement qu'il s'en retournât en sa maison, revoir sa femme et ses enfants. Cela me surprit, mais pourtant je lui donnai

son congé, et me résolus de demeurer seul, me confiant que Dieu ne m'abandonnerait pas. Il s'en alla sur une barque au commencement de la nuit, parce que le vent était bon ; mais quand il fut avancé dans son chemin, il entendit une voix terrible qu'il n'avait jamais ouïe, qui le menaça de le perdre s'il ne revenait à moi. Il fut tellement effrayé, qu'il rebroussa incontinent chemin, et se vint jeter à mes pieds, me demanda pardon de son inconstance, et me promit de s'employer avec d'autant plus de courage, qu'il voyait que cela déplaisait au démon, qui l'avait porté à commettre cette lâcheté.

Je m'en allai donc à Basbam, où je ne saurais dire l'accueil que me firent les chrétiens, non-seulement ceux de la ville, mais encore tous les autres qui étaient accourus des villages voisins. J'y trouvai une fort belle et grande église, où je m'allai rendre en compagnie de cette belle troupe. Ils avaient une si grande faim de la parole de Dieu et des sacrements, desquels ils avaient été privés fort longtemps, qu'ils ne me laissaient aucun loisir pour manger ou dormir. Il est vrai que la consolation que je recevais en les voyant, surpasse tout ce que je puis dire : et maintenant même, quand j'écris ceci, et que je me souviens des douceurs qui remplissaient mon cœur en ce temps-là,

les larmes me coulent des yeux, et il me semble qu'en ce monde l'on ne saurait avoir un contentement plus sensible.

J'en voyais quelques-uns qui avaient été dépouillés des premières charges de la province, parce qu'ils étaient chrétiens; ils prenaient cette perte avec la même joie que l'on reçoit ordinairement la nouvelle de quelque grand avantage. Les autres me venaient présenter leurs enfants, encore que quelques-uns n'en eussent qu'un, et qu'ils fussent fort riches. J'en trouvai qui avait en sa maison un pauvre tout chargé d'ulcères; il le traitait et caressait comme si c'eût été son fils; après plusieurs mois il le fit baptiser, et il mourut entre mes mains; il me semblait de voir le pauvre Lazare, mais certes non pas le mauvais riche. J'employais le jour entier à ouïr les confessions des femmes, et la nuit se passait souvent tout entière à celles des hommes; je pensais souvent, à part moi, ce que faisaient tant de prêtres qui ne savaient que faire en Europe, et qui eussent trouvé là un emploi digne de leur zèle.

Pendant que je confessais, mes catéchistes faisaient leur devoir à donner l'instruction principalement aux catéchumènes, puis je prenais le temps pour prêcher au moins deux fois tous les jours: les

païens y venaient à foule, et Dieu leur parlait tellement au cœur, que le nombre de ceux qui recevaient le baptême quelquefois était si grand, qu'il ne pouvait pas demeurer dans l'église, encore qu'elle fût fort capable. Il fallait que je les instruisisse et baptisasse en une grande place qui était devant la porte. Et dans tout le travail je ne ressentais ni lassitude, ni maladie, et j'étais plein de tant de consolation, que je ne savais si j'étais en terre ou en paradis.

Ce que je viens de dire de cette chrétienté de Baobam, où je ne demeurai que quinze jours, arriva de même façon en toutes les autres villes de la province de Quanglia, de Quinhin et de Ranran, que je suivis toutes, de sorte que je ne m'arrêterai pas ici à les raconter; en voilà bien assez pour conjecturer ce que l'on peut dire de toutes les autres.

XVIII

Quelques choses merveilleuses arrivées aux chrétiens de la province de Ranran.

Dans cette grande ferveur que nos chrétiens témoignaient au service de leur bon maître, Dieu ne manquait pas de leur donner aussi réciproquement des témoignages de l'amour qu'il a pour eux : j'en pourrais dire plusieurs, je me contenterai d'en dire trois.

En la ville de Ranran, capitale de la province qui porte le même nom, il y avait un célèbre médecin, mais encore meilleur chrétien, nommé Emmanuel ; il passait sa vie à soulager les corps et les âmes des chrétiens et des païens, qu'il convertissait fort souvent à la vraie foi. Peu de temps avant mon arrivée, il fut attaqué d'une grosse maladie qui donna grande appréhension aux chrétiens de voir éteindre ce flambeau qui éclairait toute cette église. Ils étaient jour et nuit auprès de lui, et le pleuraient déjà comme mort.

Un jour, lorsque son lit était entouré de ces chrétiens,

il tomba dans un assoupissement qui fit craindre qu'il ne fût mort ; cela dura plusieurs heures, après lesquelles il revint à soi, et tous les assistants furent bien étonnés quand ils apprirent de sa bouche que ç'avait été une extase. Il dit que Dieu lui avait fait voir tout le paradis, où il y avait de si belles choses, qu'il était incapable de les dire; qu'il y avait entre autres plusieurs chrétiens de sa connaissance qui pendant leur vie avaient été d'un grand exemple, mais il ne nomma personne en particulier. Ce qui fit bien voir que ce n'avait pas été une rêverie, fut que dans ce même temps il se leva aussi sain que si jamais il n'eût été malade, encore que peu auparavant il fût si mal qu'on ne lui espérait pas de vie ; néanmoins depuis ce temps-là, il prit un tel dégoût de toutes les choses de cette vie, qu'il ne pouvait divertir sa pensée de ces beautés qu'il avait vues dans le ciel. Quand il était avec ses parents et avec ses amis, il ne leur pouvait point tenir d'autre discours que de ce qui faisait tout l'objet de ses espérances ; ses yeux étaient ordinairement élevés en haut, et son âme semblait n'avoir plus de mouvement que pour aller à ce beau palais qu'on lui avait fait voir.

En effet, il ne pouvait ni manger, ni boire, ni dormir, et ne faisait cela qu'à regret, tant il avait d'impatience d'être en paradis. Cela le sécha peu à peu ; il

mourut après quelques mois avec une telle joie que, quand il se vit en l'extrémité, on voyait en son visage et en tout son corps des mouvements et des tressaillements d'allégresse qu'on n'avait jamais vus en lui, tant il est vrai que ceux qui savent combien vaut le ciel ne sauraient rien aimer de tout ce que l'on appelle beau en terre.

Le bon Emmanuel n'a pas été seul à ressentir ces avantages du paradis; l'on me raconta là-même que, quasi au même temps, un autre fervent chrétien, méditant la gloire des saints dans le ciel, entendit une voix claire de Notre-Seigneur, qui l'invitait à la participation de ce grand festin; il en demeura si ravi, que jamais depuis il ne put manger aucune viande, et peu de temps après il mourut dans le goût des délices du paradis, où il avait sa place préparée.

Entre les bonnes œuvres que cette tant vertueuse dame Marie-Madeleine, femme du gouverneur, avait procurées dans cette province de Ranran, elle avait fondé un bel hôpital, où étaient reçus tous les chrétiens et catéchumènes qui étaient atteints de quelque mal incurable; et, entre autres, il y avait plusieurs ladres qui étaient disposés à recevoir le baptême, pour être nettoyés en leurs âmes. On allait tous les jours leur donner les instructions nécessaires pour se

préparer à ce sacrement, qui devait leur conférer la grâce ; plusieurs anciens chrétiens venaient assister à cette bonne œuvre, et prendre leur part des bons enseignements que l'on y donnait.

L'un d'eux, grand homme de bien et fort digne d'être cru, me dit après que, pendant tout le temps du sermon, il avait vu clairement sur le bras de celui qui le faisait, un jeune enfant beau comme le jour qui montrait une face fort gaie, souriant tantôt au prédicateur, tantôt à toute cette assistance, sur laquelle il répandait plusieurs rayons de lumière. Ce bon homme me vint raconter ceci avec tant de certitude et avec une si grande naïveté, que je crus ce qu'il disait quasi autant comme si je l'eusse vu. Cela consola fort tous nos catéchistes et tous nos chrétiens auxquels je le racontai, les assurant tous que celui qui venait entrer en nos cœurs par sa grâce, venait devant y préparer le logis par ses lumières.

La troisième chose que je veux dire est la délivrance de deux femmes possédées par le moyen du baptême. C'était dans cette même province de Ranran, où depuis longtemps elles étaient tourmentées du démon, qui donnait des signes certains de sa présence, tantôt parlant des langues que ces femmes n'avaient jamais pu apprendre, tantôt faisant des

choses qu'elles n'eussent jamais pu faire, si ce mauvais esprit n'y eût contribué sa force et sa malice.

La première fut délivrée au premier exorcisme que je fis pour la préparer au baptême, comme si ce rebelle eût voulu quitter cette place, à la première nouvelle qu'il eut que le légitime prince se préparait à l'en venir chasser. La seconde nous donna bien plus de peine; aussi était-ce une de ces femmes qu'on appelle pythonisses, qui font métier de faire parler le diable par leurs bouches, particulièrement aux enterrements, où les magiciens font semblant d'appeler les âmes des trépassés pour consoler les enfants ; ils font entrer le diable dans ces femmes, qui dit des choses fort secrètes, et que personne ne peut savoir. Celle-ci avait longtemps fait ce mauvais métier, et avait acquis beaucoup de bien. Mais elle y avait gagné ce qu'elle ne prétendait pas : le démon s'était si bien accoutumé en sa maison, qu'il n'en voulait plus sortir. Il la tourmentait horriblement jour et nuit. Elle et son mari, après avoir demeuré sept ans en ces peines, et employé toute sorte de moyens pour s'en délivrer, connurent enfin que rien ne pouvait apporter le remède que le saint baptême.

La bonne femme s'y disposa le mieux qu'elle put : avant que je lui donnasse le sacrement, je crus que

les exorcismes auraient le même effet qu'ils avaient eu en la première ; je les continuai pendant plusieurs jours, et néanmoins le démon tenait toujours ferme. Comme je vis cette obstination du malin esprit, je trouvai bon de passer outre et donner le baptême, qui, rendant le Saint-Esprit présent à cette âme, chasserait du corps son ennemi. Je dis ce que je vis, et que je ne puis dire sans admirer la force des sacrements : dès le moment que j'eus prononcé les paroles ordinaires et versé l'eau sur la tête, cette bonne femme changea de visage, perdit cette mine affreuse, quitta toutes ses extravagances, et demeura dans un repos qui fit crier miracle à tous ceux qui étaient présents ; jamais depuis elle n'a eu aucune inquiétude d'esprit ni de corps ; elle vit en sa maison avec une grande douceur, et se garde bien de donner plus entrée à ce mauvais hôte qui l'a ainsi maltraitée.

XIX

D'un voyage que je fus obligé de faire aux Philippines, avec quelques particularités de ces îles-là.

Après avoir demeuré six mois dans mon poste des trois provinces méridionales, où Dieu me fit la grâce de faire assez bonne guerre à ses ennemis, je commençai à me tenir un peu couvert, crainte que ce grand persécuteur de tous les chrétiens, le gouverneur de Cham, venant à me découvrir dans le temps que les Portugais allaient à Macao, il ne me contraignît de me mettre dans leur navire, ce qui m'était plus fâcheux que la mort, parce que je voyais toute cette grande chrétienté sans aucun pasteur.

Mais cet homme, tout de feu et de rage contre les serviteurs de Jésus-Christ, fut tellement aux aguets et prit si bien garde à moi, qu'il me fit intimer de la part du roi un commandement absolu de partir de la Cochinchine avec les Portugais. Je fus longtemps en balance si Dieu demandait de moi que je demeurasse

nonobstant le commandement du roi. Je n'en voulus pas croire à mon jugement tout seul ; j'assemblai mes principaux chrétiens de la ville de Caïchan, et leur demandai ce qu'ils croyaient que je dusse faire en cette rencontre.

Le premier qui parla fut un des principaux magistrats de la ville, nommé Jean, qui m'offrit sa maison pour me tenir caché tant que je voudrais, disant que je ne craignisse point de l'importuner ; qu'il se croirait toujours bienheureux, s'il pouvait servir Jésus-Christ avec l'intérêt de son bien, et au péril de sa vie. Les autres chrétiens avaient bien le même désir, mais ils ne furent pas de même sentiment; ils jugèrent à propos que je me retirasse pour un peu de temps, pouvant revenir après, plutôt que de mettre en danger et moi et tous les chrétiens, demeurant caché, dans lequel état je ne pourrais pas rendre grand service à l'Église.

Je me tins à ce dernier avis; et parce que la visite de mes trois provinces m'avait retenu si longtemps, que le navire portugais était déjà parti, et le P. Benoît de Mattos s'en était allé avec eux, je me mis dans un vaisseau qui allait aux Philippines, pour de là passer à Macao, et puis, dans deux à trois mois, revenir à la Cochinchine. Je partis le deuxième de juillet de

l'année 1641 ; et, après une navigation bien dangereuse, à cause de plusieurs tempêtes qui faillirent à nous perdre, nous arrivâmes, le vingt-huitième du même mois, à un port des Philippines nommé Bolinao, à cent grandes lieues de la Manille, où nous pensions prendre port ; mais la tempête nous obligea de nous arrêter, autrement nous fussions péris.

Les Philippines sont de grandes îles sous la domination du roi d'Espagne ; depuis, elles se rendirent à Philippe II, qui leur donna son nom ; elles sont quasi toutes sous la zone torride. La principale ville, qui est la Manille, est au 13e degré d'élévation de la ligne. C'est là où l'on compte le dernier terme de l'occident, encore qu'elles soient à l'orient de la Chine, de laquelle elles ne sont éloignées que d'un trait de mer de cent cinquante lieues, et on les prend pour le bout des Indes occidentales, qui appartiennent aux Espagnols aussi bien que les Philippines.

C'est ce qui donna sujet à la malice de deux Hollandais, qui ont été la véritable cause de cette sanglante persécution qui a réduit quasi à néant l'église du Japon, l'une des plus florissantes qui fût au monde. Ces deux scélérats, se trouvant dans la cour du roi du Japon, lui firent voir en une mappemonde, d'un côté les Philippines, et de l'autre Macao,

que le roi d'Espagne tenait lors en la Chine comme roi de Portugal, et dirent au roi : « Voyez-vous bien, Sire, jusqu'où la domination d'Espagne s'est étendue? Du côté de l'orient, elle est arrivée à Macao; du côté de l'occident, dans les Philippines ; voyez combien vous êtes près de ces deux forteresses; c'est vous qui restez seul à prendre; il est vrai que maintenant il n'a pas assez de troupes pour se rendre maître de votre royaume, mais sa finesse est d'envoyer ici quantité de prêtres qui, sous prétexte de faire des chrétiens, font des soldats affidés au roi d'Espagne; quand le nombre en sera bien grand, ce sera pour lors que vous verrez à votre dommage l'effet de son ambition; il se servira d'eux pour vous combattre, les animant contre vous, sous un prétexte de religion qui lui sert ordinairement de couverture pour courir sur les États de tous ses voisins, comme toutes les quatre parties du monde ne l'ont que trop ressenti, et que vous expérimenterez bientôt, si vous ne commencez de bonne heure à prévenir leur mauvais dessein. »

Le roi du Japon appréhenda si fort l'avis que ces impies lui avaient donné, que dès lors il jura une guerre irréconciliable à tous les chrétiens, et particulièrement aux prédicateurs. L'Église, depuis seize siècles, n'a point encore vu de persécution plus

longue et plus enragée que celle qui, depuis quarante ans, remplit de sang toutes les villes de ce florissant royaume, où la foi faisait de si beaux progrès; ce sera un grand honneur aux Hollandais, qui se disent chrétiens, d'avoir anéanti cette église, pour satisfaire leur passion contre d'autres chrétiens.

Il y a dans les Philippines un archevêque et trois évêques; la ville principale s'appelle Manille, où il y a un grand port, de belles églises, et un peuple fort dévot; aussi, dans toutes ces îles, à peine se trouve-t-il encore des idolâtres; Jésus-Christ y est servi quasi partout; au reste, la terre n'y est pas belle ni guère fertile, et les avantages que le roi d'Espagne en tire sont si petits, qu'on dit qu'il a été quelquefois sur le point de les quitter. Tout ce qu'il y a de meilleur, est que l'on y porte commodément l'or et l'argent du Pelu, pour en rapporter les belles soies et les autres marchandises de la Chine et du Japon.

J'arrivai donc, comme j'ai dit, à Bolinao le vingt-huitième de juillet, jour du dimanche; mais je pris garde, à mon arrivée, que dans cette île l'on ne faisait encore que le samedi, vingt-septième de juillet; nous avions, le matin, mangé de la viande, sachant bien qu'il était dimanche, vingt-huitième du mois, et le soir, nous vîmes que l'on mangeait maigre,

parce que le dimanche et le vingt-huitième ne devaient être que le lendemain. Quand j'y eus un peu pensé, je vis bien qu'eux et nous avions fort bien compté, encore que les uns fussent plus reculés que les autres.

Ceux qui ne savent pas la raison de cette différence trouveront cela merveilleux, mais les autres n'en feront que rire ; en voici la vraie cause. Quand on part d'Espagne pour aller aux Philippines, puisque l'on va toujours de l'orient contre l'occident, il faut nécessairement que tous les jours soient plus longs de quelques minutes, parce que le soleil, duquel ceux-là suivent la course, se lève et se couche toujours plus tard pour eux ; et comme chaque jour et chaque nuit dure plus pour eux que pour ceux qui demeurent en Espagne, aussi faut-il qu'en cette navigation d'Espagne aux Philippines ils perdent un demi-jour.

Comme, tout au contraire, les Portugais qui vont de Portugal aux Indes occidentales, parce qu'ils vont contre le soleil, le jour de vingt-quatre heures leur devient un peu plus court de quelques minutes, de manière que le soleil, lequel ils fuient, se couchant et se levant toujours plus tôt, ils gagnent un demi-jour sur ceux qui demeurent en Portugal, et, leur

navigation étant achevée, ils se trouvent ainsi avancés d'un demi-jour par-dessus les autres.

D'où il est aisé de conclure que, les uns gagnant, les autres perdant un demi-jour, il faut par nécessité que les Portugais et les Espagnols, partis à même jour de leur pays, et arrivant en un même lieu par des chemins opposés, les Portugais venus à l'orient aient vécu un jour entier plus que les Espagnols venus à l'occident ; et c'est la raison pourquoi nous, qui comptions comme les Portugais, étions au dimanche vingt-huitième, encore que, dans les Philippines, l'on fût encore au samedi vingt-septième.

Ainsi, pour la même raison, deux prêtres qui partiraient à même jour, l'un de Portugal vers l'orient, l'autre d'Espagne vers l'occident, disant tous les jours la messe, et arrivant au même lieu en même jour, l'un aurait dit une messe plus que l'autre. Et de deux jumeaux qui seraient nés ensemble, ayant ainsi voyagé, l'un aurait vécu un jour plus que l'autre ; en voilà bien assez ; je crois qu'on ne sera pas marri que j'aie dit ceci en passant.

XX

Mon séjour dans les Philippines, et mon départ pour la Chine.

En ce port de Bolinao, je rencontrai un beau couvent des révérends Pères Augustins déchaussés, qui eurent la bonté de me venir prendre dans le port, et me menèrent en leur maison, où ils me reçurent avec une extrême charité; je m'y arrêtai cinq jours, en attendant de me pouvoir embarquer pour aller à la capitale du pays, qui est Manille; mais la mer se trouva si fort agitée, qu'il me fallut prendre le chemin par terre, qui est long et fort dangereux.

J'allai cent bonnes lieues, rencontrant en plusieurs endroits des religieux de Saint-Augustin et de Saint-Dominique qui me faisaient mille caresses; et enfin j'arrivai heureusement à Manille, le quinzième d'août, dédié à l'entrée triomphante de la Vierge dans le ciel. Celui qui accourut le premier, et qui me vint au-devant, fut le R. P. Antoine Ruben, qui, depuis

deux mois environ, avait quitté la Cochinchine, et se tenait à Manille, pour prendre toutes les mesures du grand voyage du Japon, où il prétendait le martyre; et puis Dieu sait avec quelle douceur j'embrassai ce saint personnage; aussitôt après, le R. P. Antoine Capeché se vint jeter sur mon cou, et en même temps, notre aimable F. François Marquez, tous trois mes intimes amis; mais, hélas! tous trois glorieux martyrs, et moi, encore misérable, dans une vie languissante et dans l'incertitude de mon salut.

Il faut avouer que pendant environ cinq semaines que je m'arrêtai à Manille, la présence, l'amitié, mais surtout le courage admirable de ces trois généreux serviteurs de Dieu, et prétendants au martyre, me donnèrent d'étranges combats pour me résoudre d'aller au Japon, où le martyre était assuré. C'était bien là l'objet de tous mes désirs, encore que d'ailleurs la promesse que j'avais faite à mes chrétiens de la Cochinchine, et la nécessité où je les avais laissés, me donnassent bien au cœur. Dans cette incertitude de mon esprit, je voulus que Dieu seul fût l'arbitre du différend : je m'adressai aux supérieurs par la bouche desquels il parle, je leur dis mon cœur, qui était était fort attiré au Japon, et leur proposai les raisons qui me tenaient en balance. Ils trouvèrent à propos que l'inté-

rêt de tant de chrétiens l'emportât par-dessus mon inclination, et me dirent que si Dieu me voulait martyr, il en trouverait le moyen aussi bien à la Cochinchine comme au Japon. J'acquiesçai à cette résolution, et ne pensai plus qu'à retrouver la route de mon église de la Cochinchine. Mais il fallait auparavant tirer vers la Chine.

Le R. P. Antoine Ruben, après avoir fait à Manille tous les préparatifs nécessaires à son grand voyage, voulut aller encore une fois à Macao donner les derniers ordres en sa province, où il ne devait jamais plus venir. J'eus le bonheur de m'embarquer avec ce saint homme le vingt et unième de septembre, jour de saint Matthieu. Je ne sais si les démons, appréhendant la honte que leur devaient donner les triomphes de ce grand martyr, ne voulurent point ensevelir dans les eaux cette vertu qui les allait perdre, mais je sais bien que nous fûmes attaqués d'une tempête si horrible que nous ne pensions pas d'en pouvoir jamais échapper.

Pour moi je croyais être à la fin de tous mes voyages : notre navire n'avait plus de voiles, nous avions abaissé le mât, nous allions sur les vagues, sans autre dessein que de bien disposer nos âmes à paraître devant Dieu. Je remarquai soigneusement pendant tout ce temps-là le P. Ruben ; il avait les yeux collés

au ciel, le visage gai, la mine assurée ; il se tourna vers moi, et me dit d'une parole ferme : P. Alexandre, ne craignez rien, nous ne serons point mangés par les poissons ; il me dit cela d'un accent qui me fit croire que Dieu lui avait dit des nouvelles de la grâce qu'il avait dessein de nous faire.

Je pris pour lors dans mon reliquaire un cheveu de la sainte Vierge que j'avais depuis fort longtemps, et qui m'avait souvent bien servi en de pareilles occasions, je le mis dans une boîte, puis l'attachant avec une corde, je le mis dans la mer qui était horrible à voir. Chose admirable! dans ce même temps les flots s'abattirent, les vents s'apaisèrent, et toute cette tempête cessa avec un tel étonnement de tous ceux qui étaient au vaisseau, qu'il n'y en eut pas un qui ne crût que c'était un vrai miracle.

Nous ramassâmes aussitôt tout ce que nous pûmes de pièces de toiles et de cordages, nous rapetassâmes des voiles ; et après avoir été si maltraités de la mer quinze jours durant, nous arrivâmes en terre, où nos Pères de Macao nous firent le meilleur traitement qu'ils purent.

XXI

Mon retour en la Cochinchine, et les courses que j'y fis pendant deux ans.

Néanmoins, j'avoue que ce repos m'était beaucoup moins agréable que les continuels travaux et les veilles de la Cochinchine; je n'avais point de plus grand désir que d'y retourner bientôt; tous mes principaux soins étaient de presser le départ du navire des Portugais qui m'y devait ramener. Je fus près de quatre mois dans cette peine; enfin nous partîmes sur la fin de janvier de l'année 1642. Mais je fus contraint d'y aller tout seul, n'ayant pas moyen d'amener aucun Père de la compagnie, car on les avait envoyés en divers royaumes, tant il est vrai qu'en ces pays-là un seul jésuite doit être compté comme si c'était un collége entier.

Mais j'eus pourtant le bonheur de rencontrer un catéchiste tonkinois, âgé de vingt-deux ans, plein d'esprit et de piété, qui se vint présenter pour m'ac-

compagner dans le voyage, et dans tous les travaux d'une mission si pénible. Je reconnus bien que c'était un trait de la providence de Dieu envers moi, parce que je ne saurais dire combien cette bonne compagnie me soulagea. Je ne fus pas plutôt arrivé, que tous les chrétiens accoururent de plusieurs journées; mon premier soin fut de gagner le gouverneur de Cham, qui était notre plus grand persécuteur; les présents que je lui fis changèrent si fort son cœur, qu'il me laissa en paix pendant deux ans.

J'allai bientôt après vers le roi, avec bonne intention de nous le rendre favorable; je lui présentai quelques nouvelles horloges marquées en lettres chinoises, qu'il agréa fort, et me retint à la cour, quand les Portugais retournèrent à leurs marchandises. Cela dura quelque temps, pendant lequel je passais tous les jours avec le roi, et toutes les nuits j'étais occupé avec mes chrétiens, qui se trouvaient assemblés dans les maisons que je leur assignais. J'expliquais au roi quelques secrets de la mathématique, et aux chrétiens les mystères de notre foi.

Cela ne dura pas si longtemps que j'eusse désiré. Le roi, après quelques jours, me renvoya vers les Portugais, et me fit plusieurs présents, mais il me refusa ce que j'eusse mieux aimé que tout, de demeurer

plus longtemps en cette grande ville, où il y avait tant à gagner pour Jésus-Christ. Je m'en allai donc en la ville de Cahan, et je commençai à prendre mes mesures pour faire le tour de tout le royaume, visitant les chrétiens qui étaient en grand nombre, et travaillant à convertir les païens : l'un et l'autre, par la grâce de Dieu, nous réussirent assez bien.

Jamais je n'expérimentai un secours de Dieu plus présent. J'étais seul prêtre dans un grand royaume, et puis dire véritablement que ma paroisse était au-moins de six vingts lieues d'étendue ; néanmoins je la suivis et visitai toute en deux ans entiers, ne laissant aucun endroit que je sache où je n'aie demeuré autant de temps qu'il en fallait pour procurer le bien des âmes. Je puis dire avec vérité que pendant ces deux années j'étais en une continuelle semaine sainte : partout il me fallait faire les mêmes choses que nous faisons en Europe pendant ce saint temps.

Quand les Portugais voulurent partir, ils me prièrent de leur tenir compagnie ; mais comme je vis que le gouverneur ne me disait mot, je n'avais garde de me retirer. Néanmoins, après leur départ je n'osai plus me montrer publiquement. Je me tenais caché le jour, et la nuit j'étais en campagne. Je me faisais souvent porter, à la mode du pays, dans des filets que deux

hommes portent sur le cou, de telle façon que personne ne voit ce que c'est, et souvent on porte ainsi les malades ou les morts. Je me servais de cette commodité non-seulement pour me cacher, mais encore pour un peu prendre de sommeil en faisant voyage, car étant arrivé au gîte, il fallait penser à travailler nuit et jour.

J'allai premièrement du côté du midi, en toutes les provinces jusqu'aux confins du royaume de Champa, puis je rebroussai vers le nord jusqu'aux limites du Tonkin.

La dévotion des chrétiens était la même qu'elle avait été les années précédentes, c'est pourquoi je n'en dirai rien en particulier, mais je ne veux pas taire la grâce que Dieu me fit en ce même temps d'inspirer à dix jeunes hommes de se joindre au dessein que j'avais de prêcher la foi à ces peuples. Ils étaient tous de diverses provinces du royaume, mais ils avaient un même cœur d'être tous à Dieu et entièrement dévoués à l'Église : entre ceux-là il y en avait trois à qui Dieu réservait la gloire d'être martyrs : le bon André me vint voir en la province de Ranran ; Ignace, grand personnage en condition, car il avait été magistrat, en science, car il savait parfaitement les lettres chinoises, mais surtout très-grand en vertu, parce que c'était un vrai saint, sortit d'une province septentrionale, et

après que je l'eus baptisé, ne me voulut jamais quitter; et, à dire le vrai, je ne fis jamais une plus heureuse rencontre que de l'avoir trouvé.

Le troisième fut Vincent, qui me pressa longtemps pour être au nombre des autres; son père, qui était un fort ancien chrétien de la province de Quanglia, me le présenta de bon cœur, encore que ce fût la principale espérance de sa maison et l'appui de sa vieillesse.

Les autres sept étaient entièrement semblables à ces trois premiers, et nous allions tous ensemble par toutes les villes et les bourgades de la Cochinchine; Dieu nous assistait tellement de sa grâce, que le nombre des chrétiens en peu de temps fut augmenté de plus de mille.

XXII

De quelques miracles que Dieu fit par deux vertueux chrétiens.

En la province de Quanglia, je rencontrai un chrétien, nommé Matthieu, qui avait un zèle admirable pour la conversion des idolâtres et pour l'assistance des chrétiens : il y réussissait fort bien, encore qu'il ne fût ni savant ni riche ; mais aussi en échange il était fort dévot, et avait un si grand don de miracles, qu'il guérissait toutes sortes de maladies, et même il ressuscita un mort. Voici une partie de ce que j'en ai appris par des personnes dignes de foi.

Un jeune homme de fort bonne maison, en la ville de Baoban, était malade à l'extrémité. Ses parents, qui l'aimaient comme leur fils unique, avaient employé pour le guérir la science de tous les médecins et les superstitions de tous les sorciers ; après qu'ils virent que tout cela n'empêchait pas leur fils de mourir, ils eurent enfin recours aux remèdes de notre

chrétien. Matthieu, qui connaissait ce jeune homme fort versé aux lettres chinoises, et avait espérance que s'il guérissait il pourrait beaucoup servir à la conversion des autres, alla dans sa maison avec ses drogues ordinaires, l'eau bénite et un de nos *Agnus Dei;* il trouva le malade quasi aux abois, mais il ne perdit pas courage. Il commença sa prière pour le salut de son âme, et puis pour la guérison de son corps, et comme il semblait rendre l'âme, il le baptisa. Dans le même temps, le malade ouvre les yeux, et se trouve si bien guéri, qu'il se lève sur-le-champ. Cela mit toute sa famille et toute la ville dans un tel étonnement, que plusieurs se firent chrétiens. Et le malade depuis a témoigné toute la reconnaissance que demandait un miracle si évident.

Une autre fois, le même Matthieu fut appelé pour voir une petite fille malade, laquelle fut morte avant que ce brave médecin eût le moyen de venir. Il la trouva sans aucun signe de vie depuis plusieurs heures, et, ce qui le fâcha le plus, il sut qu'elle était morte sans baptême. Ce fidèle serviteur de Dieu eut incontinent recours à la prière, demandant à Dieu qu'il rendît à cette petite créature autant de vie qu'il en fallait pour recevoir le baptême et mériter le paradis. Il eut ce qu'il demandait; la petite fille, qui

depuis un demi-jour était sans mouvement et sans vie, ouvrit les yeux, et les tint ouverts, pour montrer qu'il y avait moyen de lui donner le baptême ; tous les assistants le virent ; Matthieu, ravi de joie, le lui donne ; à peine la cérémonie était finie, la petite fille ferme les yeux, et meurt doucement, après avoir reçu le passe-port assuré pour le paradis. Enfin, pour ne dire pas plusieurs autres merveilles que Dieu faisait ordinairement par son serviteur, certes il en faisait tant, que plusieurs païens des plus opiniâtres en étaient convaincus et demandaient le baptême.

En une autre ville de la même province de Quanglia, il y avait encore un autre chrétien, nommé André, à qui Dieu avait communiqué la grâce de faire des guérisons miraculeuses, pareilles à celles que je viens de dire. Ce n'étaient pas seulement les chrétiens qui en ressentaient les effets en leurs maladies, les païens mêmes en étaient tellement persuadés, qu'aussitôt qu'ils se trouvaient mal ils accouraient à la maison d'André comme à la boutique de la santé. Cela était si ordinaire, que personne dans le pays n'en doutait plus; vous eussiez dit que cette maison était un grand hôpital, où toutes sortes de malades étaient bien reçus et bientôt guéris.

XXIII

Les grands fruits que mes dix catéchistes firent en mon absence en diverses provinces de la Cochinchine, où ils allèrent prêcher.

Après avoir demeuré près de deux ans à suivre toutes les provinces de la Cochinchine, me tenant néanmoins toujours à couvert, et ne paraissant quasi que la nuit, j'appris que les Portugais, en mon absence, étaient arrivés au port ordinaire de la rivière de Cham, d'où ils étaient prêts à partir pour Macao; je m'en allai les voir avant leur départ, et je trouvai qu'ils étaient tous d'avis que je m'embarquasse avec eux, crainte d'irriter le roi, qui me verrait bien plus volontiers quand je reviendrais, après trois mois; et que pour lors je servirais les chrétiens avec beaucoup plus de liberté, sans être contraint de me tenir caché.

Je suivis leur avis, et, avant de partir, je jugeai à propos de lier mes dix catéchistes avec le même jurement que m'avaient fait ceux du Tonkin quand je les

quittai. Nous choisîmes la fête de notre glorieux patriarche, saint Ignace, pour faire cette cérémonie, où les dix serviteurs de Dieu parurent publiquement en l'église, laquelle était pleine de chrétiens; ils se prosternèrent devant l'autel avec des flambeaux blancs en la main, puis firent leur jurement de servir toute leur vie l'Église, sans se marier jamais, et d'obéir aux Pères de la compagnie qui viendraient prêcher en leur pays, ou à ceux qu'ils députeraient en leur place.

Ils prononcèrent le jurement avec tant de dévotion et avec tant de larmes, que toute l'assistance en était ravie; pour moi, qui étais à l'autel, j'étais tellement transporté de joie, voyant ces victimes innocentes qui se consacraient à Dieu avec tant de sincérité, que mon cœur en louait Dieu, et mes yeux jetaient des larmes en abondance. Après cela, je leur donnai les ordres de ce qu'ils devaient faire en mon absence. Je nommai Ignace supérieur de tous, ce que chacun agréa fort, parce qu'il était le plus âgé, le plus capable, et de vrai, fort vertueux comme tous les autres.

Nous les distribuâmes en deux escadrons; le premier devait suivre toutes les provinces du septentrion jusqu'au Tonkin; Ignace devait être le capitaine, et mener André avec soi; l'autre devait aller par toutes celles du midi jusqu'aux confins de Champa.

Après que je fus parti pour Macao, au mois de septembre de l'an 1643, ils s'acquittèrent fidèlement de leur commission. Ils allèrent premièrement tous dix ensemble demeurer un mois en la maison que nous avions en la province de Kean, et, parce que les païens l'avaient quasi entièrement ruinée, ils la remirent sur pied ; pendant ce temps-là, quelques-uns tombèrent malades, et, entre autres, le bon André, qui avait beaucoup plus de zèle que de forces. Ignace, qui était leur supérieur, se fit le valet de tous, et les servait jour et nuit, ne trouvant rien de bas et de difficile pour soulager les bons serviteurs de son unique maître Jésus-Christ.

Quand ils furent tous guéris, ils se distribuèrent selon que je leur avais dit ; les cinq qui allèrent vers le midi firent si bien, qu'en trois mois ils baptisèrent deux cent nonante-trois païens, qu'ils jugèrent être dans la nécessité de ne pouvoir pas différer le baptême jusqu'à mon retour, et en disposèrent plusieurs autres pour le recevoir de ma main. Cela fit si grand bruit en la province de Ranran, que les païens, en étant fort alarmés, firent de grandes plaintes au gouverneur, qui était arrivé depuis peu, et avait une grande aversion contre les chrétiens.

Il fit chercher soigneusement tous ces nouveaux

prédicateurs, avec dessein de les bien punir. On ne respecta pas même la maison de Mme Madeleine, parente du roi, et femme de l'ancien gouverneur, que le roi avait employé depuis peu en d'autres affaires de son État. Les soldats y entrèrent insolemment, et allèrent par toutes les chambres, pour trouver les catéchistes; mais par bonheur ils n'étaient plus en cette ville-là; ils furent depuis bien marris d'avoir perdu une si belle occasion de souffrir quelque chose pour la foi, pour laquelle ils eussent bien mieux aimé mourir que la prêcher; et Mme Madeleine ne fut pas marrie d'avoir enduré cet affront, qui en une autre occasion lui eût été insupportable.

Dans cette même occasion parut la constance de deux dames chrétiennes : l'une, nommée Angèle, eut un si sensible déplaisir de voir que sa belle-mère, nommée Monique, fit abattre une église, crainte que le gouverneur ne la ruinât, qu'elle en mourut de douleur, ne voulant pas survivre à un si grand crime commis par une chrétienne, mère de son mari.

L'autre était une bonne veuve, laquelle avait en sa maison une église, que les ennemis de notre foi voulurent abattre, voyant qu'ils feraient plaisir au gouverneur. Elle leur résista si courageusement, tantôt employant la force, tantôt la douceur, et toujours le

zèle de l'honneur de Dieu, qu'enfin son église lui fut conservée, nonobstant toute la rage des démons et la mauvaise volonté des païens.

Pendant qu'on travaillait si heureusement vers le midi, Ignace avec ses quatre compagnons ne réussissait pas moins du côté du nord. Il donna le baptême, en ce peu de temps, à trois cent trois : voyez s'ils étaient oiseux. Ils allèrent premièrement en la ville royale de Sinoa, où ils rencontrèrent une fort belle moisson, préparée par les soins et l'industrie de trois braves chrétiens qui étaient sortis de leurs maisons et avaient quitté leur pays, pour céder à la fureur des infidèles, qui les avaient maltraités.

Il y avait environ deux ans que, passant par une bourgade nommée Kedaï, j'avais baptisé en trois jours trois cents personnes que mes catéchistes avaient auparavant préparées ; les idolâtres avaient été si offensés de l'affront que leurs faux dieux avaient reçu, qu'ils résolurent de s'en venger contre les chrétiens. Ils tourmentèrent premièrement celui qui était l'instructeur des autres, nommé Augustin, qu'ils laissèrent tout un jour garrotté en une place publique, exposé au soleil de midi, pendant que ce fidèle serviteur de Dieu avait des lumières et une chaleur intérieure plus forte que celle qui le brûlait au dehors.

Il y en avait un autre, nommé Paul, qui était des plus considérés dans ce même lieu; mais voyant que la foi était persécutée dans son pays, il n'y voulut plus demeurer; il quitta ses biens, et menant son fils nommé Philippe, aussi bon chrétien que son père, s'en alla chercher à vivre ailleurs, où sa religion ne serait pas tant combattue. Il choisit la ville royale pour y être plus caché dans cette grande foule de peuple; et en même temps, pour y faire plus de fruit, il se fit maître d'école d'un côté, et son fils Philippe de l'autre : car ils étaient tous deux fort savants aux lettres chinoises. Ils firent si bien en peu de temps, qu'ils disposèrent plusieurs personnes à recevoir notre sainte foi, que les catéchistes après baptisèrent.

Mais Dieu, qui agréait le courage de ses serviteurs Paul et Philippe, les voulut récompenser même temporellement. Un jour le roi, passant par les rues, rencontra fortuitement Paul, qu'il avait autrefois connu et fort estimé. Il lui fit de grandes caresses, et lui donna une des premières charges de justice qui était alors vacante. Paul fut surpris de cette bonne fortune, laquelle il n'attendait point, et connut bien que Dieu, pour lequel il avait quitté tout ce qu'il possédait en son pays, l'avait voulu payer avec usure

de tout ce qu'il avait perdu. Ce nouveau bienfait temporel lui donna un nouveau courage de faire du bien spirituel et temporel à tous les chrétiens : il s'employa pour eux avec plus de ferveur que devant, et l'on peut dire que c'était un vrai Paul en cette grande ville.

Ignace donc, venant avec sa troupe d'élite, poursuivit l'ouvrage de Dieu que ces trois chrétiens avaient si heureusement commencé ; il baptisa, prêcha et fortifia tous les chrétiens en leur bon propos, puis passant en son pays qui était une ville nommée Hemcum, avec bonne volonté de convertir ses compatriotes, il expérimenta la vérité de ce que Notre-Seigneur dit, après n'avoir rien profité en prêchant à son pays. Ignace passa pour un fou dans l'esprit de tous ceux qui auparavant avaient eu estime pour lui ; il n'avança du tout rien, sinon envers les deux personnes qu'il devait estimer le plus, sa mère et son aïeule, âgée de quatre-vingts ans ; il les baptisa toutes deux, puis voyant que c'était à peu près le temps auquel j'avais promis de revenir, il s'alla rendre au lieu où je leur avais dit de m'attendre : c'était le port de Kean, où ils se trouvèrent tous de retour, chargés des belles dépouilles qu'ils avaient emportées sur les démons.

XXIV

Mon cinquième et dernier voyage en la Cochinchine, et les grandes conversions arrivées à la cour.

Pendant que mes dix catéchistes couraient si utilement toutes les provinces de la Cochinchine, je m'étais retiré à Macao par le conseil des Portugais. En passant cette grande mer de la Chine, nous eûmes une tempête si violente, que l'eau de la mer, ayant rempli notre navire, corrompit toute l'eau douce qui nous restait, parce que les tonneaux où elle était ne se trouvèrent pas bien bouchés. Ce fut bien pour lors que nous nous crûmes perdus sans ressource, si Dieu ne faisait un coup de sa main pour nous délivrer. Nous étions au milieu d'une grande mer, ne voyant aucune terre où nous pussions aborder, et nous n'avions du tout point d'eau douce pour nous soulager.

Dans ce désespoir de tout secours humain, nous recourûmes à celui de Dieu; tous ceux qui étaient

dans le vaisseau se mirent à genoux, et nous fîmes vœu à Dieu que si nous échappions ce danger, nous irions, au sortir du navire, en dévotion à une belle église de Notre-Dame, qui est sur une montagne proche de Macao, que l'on appelle Benha de França, c'est-à-dire Notre-Dame de la Roche-Française, et que nous porterions sur nos épaules la grande voile du navire. Ce vœu fut si agréable à Dieu, qu'un bon vent se leva soudain, et nous porta si bien, que le lendemain nous commençames à découvrir les montagnes de la Chine, et arrivâmes bientôt au port, où nous nous acquittâmes incontinent de notre vœu. Quand je fus arrivé devant l'autel de la sainte Vierge, je tombai en une grande défaillance. Par bonheur, deux de nos Pères, le P. Balthazar Citadelli, natif de Lucques en Italie, et le P. Paul Calapresio, Napolitain, étaient venus de Macao en dévotion à cette chapelle. Ils se trouvèrent tout à propos pour me soulager; ils me firent porter en notre collége, où je fus bientôt remis, seulement par la joie de voir mes bons Pères, après avoir demeuré deux ans entiers sans avoir la consolation de voir aucun prêtre.

Je pensais que les Portugais partiraient à leur ordinaire sur le mois de décembre, mais ils ne furent prêts que sur la fin de janvier de l'année 1644, de

sorte que je fus absent de la Cochinchine environ cinq mois, qui me semblèrent bien longs aussi bien qu'à mes chrétiens, et principalement à mes catéchistes, qui m'attendaient au lieu assigné. J'y arrivai enfin, et les trouvai assemblés en notre maison du port de Kean; ce furent des embrassements et des larmes de joie de part et d'autre que chacun peut penser. Ils me racontèrent ce qu'ils avaient fait en mon absence, ou plutôt ce que Dieu avait fait tout seul, parce que autre que lui ne pouvait avoir avancé de si grandes choses par des instruments si faibles.

Après que nous eûmes remercié le bon Dieu de toutes ses grâces, je m'en allai à la cour avec mes dix prédicateurs, en apparence à dessein de faire la révérence au roi et lui offrir mes présents; mais effectivement pour voir les chrétiens, anciens et nouveaux, avec mon brave Ignace, que je fis dès lors appeler maître pour lui donner plus de crédit, et lui fis porter un beau surplis quand il paraîtrait en public, afin qu'on eût plus de respect pour lui.

Je vis le roi, qui me fit de grandes caresses, et reçut mes présents avec beaucoup de démonstrations d'amitié. Le lendemain il prit la peine de me venir visiter dans ma barque, où par grand bonheur il me rencontra; il était à craindre que, s'il ne m'y eût

trouvé, il fût entré en quelque ombrage que j'étais allé faire quelques cabales parmi les chrétiens. Mais, par bonne fortune, ayant demeuré toute la nuit dans la maison d'un capitaine qui voulait recevoir le baptême avec sa femme, où plusieurs chrétiens s'étaient assemblés pour ouïr la messe et se confesser, je n'avais pas eu moyen de contenter leur dévotion en si peu de temps; je les congédiai jusqu'à la nuit suivante, où le concours fut tel, que la maison ne fut pas capable de tenir un si grand monde, encore que ce fût une des belles maisons de la ville. Je fus contraint de prier les anciens chrétiens de se retirer, pour faire place aux nouveaux qui voulaient être baptisés. Toute la nuit se passa à instruire et à baptiser deux cents nouveaux soldats de Jésus-Christ, dont la plupart étaient soldats de profession, qui furent baptisés avec leurs femmes et enfants, et entre autres ce brave capitaine avec sa femme, qui étaient les maîtres du logis. Je les appellai Joachim et Anne. Je laisse à penser à mon lecteur s'il ne vaut pas mieux passer la nuit en ce bel exercice de piété, baptisant deux cents personnes, que de dormir dans quelque bon lit. Pour moi, je proteste avec vérité que, me trouvant dans ces belles occupations, je ne portais du tout point d'envie à tous ceux qui sont couchés si à

leur aise, et dorment avec tant de quiétude; je leur quitte cela de bon cœur pour m'en aller au Tonkin ou à la Cochinchine, avoir de si beaux jours et des nuits si profitables.

XXV

La singulière dévotion de Mme Marie, tante du roi, et comme je fus appelé dans son palais.

Entre les grandes superstitions qui ont vogue dans le royaume de Annan, il y en a une qui a grande croyance dans les esprits de tous ces pauvres aveugles, mais particulièrement dans celui des princes. Ils croient avec assurance que toute la bonne fortune de leur famille dépend du lieu qu'ils choisissent pour la sépulture de leurs parents, et principalement de leurs mères; se persuadant que s'ils peuvent rencontrer une place bien commode pour les enterrer, toute leur race demeurera dans la royauté; que si la sépulture est incommode, la fortune les quittera bientôt, et qu'assurément ils perdront la couronne.

Dans cette folle persuasion, ils font des extrêmes diligences et des excessives dépenses, pour chercher un tombeau où leurs parents soient bien à leur aise. Il y a plusieurs mathématiciens parmi eux, qui se font

riches en pratiquant ce métier, de trouver ces maisons propres pour le repos des morts ; il n'y a pas un grand qui ne les emploie à cette recherche, et qui ne leur donne une fort grosse récompense quand ils leur ont trouvé, ou fait semblant de trouver ce qu'ils cherchent.

Le roi de la Cochinchine, qui croit que nous sommes fort savants mathématiciens, appréhende que nous ne trouvions à sa tante, Mme Marie, quelque sépulture si commode, que la couronne vienne à ses descendants, au préjudice de toute la maison royale. Cette opinion le met en jalousie, quand il sait que nous allons en son palais et que nous traitons avec elle, comme si notre dessein était de bien loger son corps en terre, quand il sera mort, et non pas à trouver à son âme un beau trône dans le paradis.

Cette dévote princesse avait des intentions bien éloignées de celles du roi ; elle m'envoya plusieurs fois prier de venir en son palais, pour lui enseigner le moyen de bien vivre, et non pas celui de faire régner sa postérité ; je m'y en allai en cachette, la nuit, pour ne pas irriter le roi. Je trouvai une dame excellente en toutes les vertus chrétiennes, qui me reçut comme si j'eusse été un ange ; elle fit recevoir les sacrements à toute sa famille, laquelle était fort nombreuse ; elle se confessa, et communia la pre-

mière ; tous les chrétiens accoururent pour prendre leur part de la dévotion ; je passai deux jours avec eux, et, parce qu'il y en avait plusieurs qui n'avaient jamais vu la bénédiction des rameaux, je les assemblai tous la nuit du dimanche, et fis cette belle cérémonie de l'Église, à laquelle ils assistèrent avec si grande consolation, qu'il me semblait voir les triomphes du peuple de Jérusalem, qui portait des rameaux au-devant de Notre-Seigneur.

Ils avaient un grand désir que je passasse avec eux la semaine sainte ; mais j'eus peur d'être découvert, et je trouvai plus à propos de m'en aller au port de Kean, où étaient les Portugais, et où j'aurais plus grand nombre de nouveaux chrétiens, qui accouraient de bien loin pour faire leurs pâques, parce que, dans toute la Cochinchine, j'étais seul prêtre.

XXVI

La dévotion des chrétiens pendant la semaine sainte, et leur grand concours de tous les endroits du royaume.

J'arrivai donc en la province de Cham le mercredi saint; j'y trouvai une grande assemblée de tous les chrétiens de la province, qui m'attendaient avec impatience. Si j'eusse eu pour lors plusieurs corps, et plutôt si j'eusse eu avec moi plusieurs prêtres, nous eussions bien eu de quoi nous occuper pendant ces saints jours. Les Portugais n'oublièrent rien pour favoriser la dévotion de tous les chrétiens, qui étaient venus passer avec nous la fête de la Passion et de la Résurrection de Notre-Seigneur.

Tout ce que je vois en Europe ne me donne point les sentiments de piété que j'avais en cette église, où de vrai il y avait de quoi louer Dieu, voyant l'assiduité, les veilles et les larmes de tous ces chrétiens: il eût fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas l'attendrir en cette occasion. Nous exposâmes le saint

Sacrement au jeudi saint; plusieurs ne quittèrent pas l'église de tout le jour. Quand ils virent, sur le tard, que je lavais les pieds à plusieurs pauvres, ils mouillaient leurs faces avec plusieurs larmes; mais le lendemain, quand je leur exposai le crucifix découvert, et que je leur fis adorer et baiser, récitant cependant des cantiques fort lamentables en leur langue sur la passion de Notre-Seigneur, ce fut bien pour lors que les larmes de dévotion, coulant de leurs yeux comme de petits torrents, servaient de bain à leurs péchés et de breuvage à tous les anges. Au jour de Pâques, et toujours depuis, les fêtes et dimanches, il fallait dire plus d'une messe, parce que l'église, bien que fort capable, ne pouvait pas recevoir ceux qui abordaient de tous côtés.

Ceux des provinces plus éloignées n'eurent pas la patience que j'allasse en leur pays : ils ne purent pas souffrir si longtemps la soif qu'ils avaient des sacrements et de la messe : ils vinrent à grandes troupes des derniers quartiers du royaume, c'est-à-dire au moins quatre-vingts lieues, seulement à ce dessein; je me retirai en notre maison de Kean, pour les contenter plus à loisir. Je demeurai quinze jours ne faisant autre chose jour et nuit que confesser ces bons néophytes, qui, après avoir contenté leurs dévotions,

s'en retournèrent en leur pays, aussi satisfaits que s'ils eussent trouvé un trésor en leur voyage.

Mais, parmi tant de gens de bien, il s'en trouva un qui, par sa malice, mérita que Dieu le punît. Un fort gros marchand, mais mauvais chrétien, natif de la province de Quinhen, demeurait dans le port de Kean, et s'enrichissait en trafiquant; il avait quitté, depuis quelque temps, sa légitime femme, pour en avoir une autre, qu'il tenait, avec grand scandale des chrétiens et des païens. Je l'avais souvent averti, et quelquefois repris aigrement du grand crime qu'il commettait, et menacé de la colère de Dieu, qui ne souffrirait pas qu'il fût impuni.

Mes avertissements et mes menaces étaient inutiles : cet obstiné ne pouvait pas se résoudre à quitter cette malheureuse femme. Dieu y mit la main, en lui envoyant une grande maladie ; mais encore fut-il assez opiniâtre pour lui résister : il me fit appeler, dans le fort de son mal, et me dit qu'il se voulait réconcilier à Dieu et à l'Église par la confession, de de laquelle il avait été privé si longtemps. Je lui fis instance qu'à moins qu'il chassât de sa maison la personne qui l'avait séparé de Dieu, il ne pourrait jamais revenir à lui, ni recevoir l'absolution de ses grands péchés.

Il me promit de le faire, tant qu'il crut de ne pouvoir pas échapper la mort; mais il délayait[1] toujours, jusqu'à ce que, se trouvant soulagé de son mal, il se moqua de Dieu, duquel il croyait n'avoir plus besoin : mais certes Dieu se moqua de lui. Une grande tempête se leva dans toute la mer et la terre de la Cochinchine : elle fit un si grand dégât que plusieurs vaisseaux furent submergés en mer, et plusieurs maisons en la terre ferme furent abattues; partout il y eut bien des personnes, partie noyées dans l'eau, partie accablées sous les ruines des maisons. Par la grâce de Dieu, aucun de nos chrétiens ne fut enveloppé dans ce malheur, à la réserve de ce misérable, qui était encore convalescent. Encore croyait-il d'avoir échappé, parce qu'il s'était fait porter dans une de ses maisons, où il pensait d'être en assurance.

Mais Dieu le sut bien trouver : cette maison, que la tempête avait ébranlée, quelques jours après fut entièrement renversée par une grande pluie; tous les autres qui étaient dedans se sauvèrent, il n'y eut que ce misérable, que la main de Dieu poursuivait, après que sa miséricorde eut été longtemps inutile, qui fut enseveli dans ces ruines, pendant que son

[1] *Délayer*, vieux mot, employé dans le sens d'*User de délai; différer*. (Note de l'Éditeur.)

âme criminelle fut ensevelie dans les enfers ; au moins était-il mort sans les sacrements, et dans la désobéissance envers Dieu et envers l'Église. Ce fut un grand exemple pour maintenir tous les autres dans le devoir, par l'appréhension d'un si manifeste jugement de Dieu.

XXVII

La belle conversion de quelques personnes remarquables.

Pendant que ce fâcheux accident arriva dans Kean, j'étais allé secrètement à la ville royale, pour assister plusieurs personnes dévotes qui m'attendaient. J'eus ma retraite dans le palais de Mme Marie, tante du roi, où pendant huit jours je confessai et communiai sans avoir aucune sorte de relâche, et encore fus-je contraint d'en renvoyer plusieurs que je ne jugeai pas être encore assez disposées.

Nous en baptisâmes même plusieurs du palais du roi, et entre les autres, un excellent orfévre que le roi aimait chèrement, se convertit si bien, qu'il devint lui-même prédicateur, et fit un grand fruit, particulièrement au bourg où il était né : il disposa plusieurs païens au baptême, il leur bâtit à ses dépens une belle église, et puis me pria d'aller achever l'ouvrage de Dieu qu'il avait si heureusement commencé. Je

m'y en allai volontiers, et trouvai là une très-belle moisson préparée : je fis de mon côté tout ce qu'il fallait pour l'instruction et pour le baptême de ces nouveaux chrétiens.

Étant passé plus avant vers le septention, je trouvai un fervent chrétien, nommé Dominique, baptisé par le P. Benoît de Mattos, il n'y avait pas encore trois ans. C'était un vrai apôtre dans son pays, il y avait déjà fait résoudre plusieurs païens à quitter leurs superstitions, il les avait fort bien instruits en tous nos mystères, et même leur avait persuadé de garder les jeûnes et les fêtes des chrétiens. J'en trouvai trente du tout bien prêts à recevoir le baptême, que je leur donnai après les avoir encore mieux instruits ; cela croissait tous les jours si heureusement, que dans peu de temps il y eut une belle chrétienté, que ce fervent chrétien Dominique cultivait avec un soin incroyable, et même il leur bâtit un belle église.

Après avoir parcouru le cœur de tout le royaume, j'arrivai enfin à la province de Quanbin, qui est sur la frontière du Tonkin, où est cette muraille si forte qui divise les deux royaumes ; les Tonkinois ont souvent fait leurs efforts pour s'en rendre les maîtres, mais ç'a été toujours inutilement. J'allai aussitôt à la ville principale de cette province, et je fis mes pré-

sents au gouverneur, qui me fit beaucoup de caresses; et il me parlait si pertinemment de nos mystères, que j'eus raison de croire qu'il avait été autrefois chrétien, ce que pourtant il ne voulut jamais avouer.

C'est là où je rencontrai un excellent chrétien, soldat de profession, qui s'appelait François, et vivait dans sa famille, avec sa femme Térèse, dans la pratique de toutes les plus belles vertus. Ce bon homme avait commencé à honorer la sainte Vierge avant même qu'il fût chrétien : il trouva une belle image de Notre-Dame-du-Rosaire entre les mains de quelques païens ; il l'acheta bien chèrement, et dès lors il la mit dans une chapelle en l'enceinte de sa maison, où il l'honorait jour et nuit. Il ne demeura pas longtemps à être payé de ses peines : cette bonne hôtesse lui impétra bientôt la grâce du baptême, et puis celle d'une sainte vie, tant à lui comme à sa femme. François était l'exemple de tous les chrétiens, et Térèse avait un don particulier de chasser les diables, auxquels elle avait autrefois servi de pythonisse, mais elle devint leur grand fléau : l'un et l'autre n'avait point d'autre emploi que de réduire les infidèles à la connaissance du vrai Dieu. J'en trouvai grand nombre déjà disposés à recevoir le baptême ; je les assemblai tous en la maison de François, laquelle était changée

en une église ; mais la chapelle où il gardait l'image de sa bonne patronne était très-bien ornée ; il avait si grand respect pour elle, que jamais il n'osait y mettre le pied qu'au préalable il n'eût purifié son âme, prenant quelque mortification du corps, comme lui-même m'avoua ; et certes la sainte Vierge lui rendait bien le change au centuple, parce que, outre les grâces extérieures, il avait un don admirable de faire toute sorte de miracles.

XXVIII

Comme mes anciens chrétiens du Tonkin m'invitèrent par une belle ambassade à les aller voir.

Les chrétiens tonkinois qui habitaient en la province de Bochinh entendirent dire que j'étais sur la frontière de la Cochinchine, et crurent qu'ils me persuaderaient fort aisément de passer un peu plus avant pour les aller consoler. Ils m'écrivirent incontinent une belle lettre, au nom de tous les chrétiens en commun et de chacun en particulier, par laquelle ils me conjuraient de ne leur refuser pas la grâce de les aller voir. La lettre était écrite avec des paroles si obligeantes, que de vrai elle m'attendrit. J'eusse désiré de tout mon cœur pouvoir satisfaire à leur désir, et je crois que j'avais bien autant de passion de leur aller donner les sacrements qu'ils en avaient de les recevoir.

Mais on me remontra pourtant que je ne pouvais passer dans le Tonkin sans traverser la grosse mu-

raille qui sépare les deux royaumes ; que ceux qui la gardent pour le roi de la Cochinchine ne manqueraient pas de lui faire le rapport de ma sortie de son royaume pour aller en celui de son ennemi ; que cela le mettrait en défiance contre moi et en colère contre les chrétiens, dont les issues pourraient être bien funestes à tous les deux. Ces raisons me semblèrent si bonnes, que je préférai la paix des chrétiens de la Cochinchine au désir de ceux du Tonkin : je me contentai de leur écrire une lettre d'excuses, et leur envoyai mon excellent catéchiste Ignace, qui les alla prêcher et confirmer en la foi chrétienne ; ce qu'il fit avec tant de bénédiction, que ces dévots chrétiens ne pouvaient souffrir qu'il les quittât, après leur avoir tant fait de bien.

Mais, pour venir mieux à bout du dessein qu'ils avaient de m'attirer à leur pays, ils crurent qu'une ambassade aurait plus de pouvoir à m'y faire résoudre, que n'avait pas pu avoir une simple lettre : ils députèrent dix des principaux chrétiens de cette province de Bochinh, qui vinrent à moi dans la Cochinchine. J'avoue que, quand je les vis, je ressentis en mon cœur toutes les passions d'amour, de joie, de désir, que peut avoir une mère pour ses chers enfants.

Le premier de tous était un excellent chrétien, nommé Simon, que j'avais baptisé dans le Tonkin il y avait seize ans. A cette première entrevue, nous nous embrassâmes avec tant de larmes de part et d'autre, que nous ne nous pouvions pas séparer. Ce bon personnage me raconta les belles choses que Dieu avait faites, par son moyen, en toute cette contrée, où il avait son habitation. Dans le bourg où il demeurait, il n'y avait plus aucun païen, tous les démons en étaient chassés; il y avait au moins mille chrétiens qui vivaient fort saintement, encore qu'ils n'eussent jamais vu aucun prêtre.

Celui qui aidait merveilleusement Simon en ce charitable exercice de piété, était un autre chrétien, nommé François, l'un des dix qui avaient pris la peine de me venir voir. Il avait un particulier don de faire des miracles; on m'en racontait un très-grand nombre.

Chacun peut penser si j'avais envie d'aller voir ce nouvau bercail de Jésus-Christ, et lui donner la nourriture spirituelle des sacrements, qu'ils n'avaient jamais reçus; mais je leur dis de bouche les mêmes raisons que je leur avais écrites. Ils demeurèrent quelques jours avec nous, se confessèrent et communièrent avec une dévotion extérieure qui faisait

voir celle qu'ils avaient au cœur; et, après mille embrassements, ils se retirèrent en leur pays, pleins de zèle de travailler mieux que jamais à établir le royaume de Jésus-Christ.

XXIX

De trois principaux magistrats qui prirent affection à la doctrine des chrétiens, qu'ils ne voulurent pas embrasser par respect humain.

Après avoir demeuré suffisamment en cette dernière province de la Cochinchine, je m'en revins à la ville royale, pour y voir seulement en passant les chrétiens, sans y séjourner longtemps. Il y avait à la cour un des principaux magistrats qui était fort avant dans les bonnes grâces du roi, et même il avait été employé à l'instruire et à lui enseigner les lettres chinoises. Depuis la première fois que je vins en la Cochinchine, il y avait bien vingt ans, j'avais eu le bien d'être connu de lui, et j'avais toujours vu qu'il favorisait les chrétiens, encore que les respects humains fussent plus puissants en son esprit que la vérité qu'il connaissait.

En cette année 1644, je me résolus de le voir, et de lui parler plus à plein de nos mystères que je n'avais pas fait autrefois, quand je n'avais pas tant de

facilité à parler la langue du pays. Il me reçut avec de fort grandes caresses, et m'entendit bien volontiers. Je lui présentai encore quelques livres écrits en lettres chinoises, que nos Pères ont composés, où ils expliquent les vérités chrétiennes. Il les reçut avec grand respect, et me promit de les lire bien à loisir; et même, après les avoir bien lus et compris, de parler sérieusement au roi de la religion chrétienne. Je le sollicitai pour lors de l'embrasser lui-même, pour la mieux persuader au roi; il n'osa pas franchir le saut, mais il le permit fort volontiers à sa femme, et à tous ceux de ses domestiques qui voulurent être chrétiens; je baptisai cette bonne dame et plusieurs autres personnes de cette famille, avec espérance que Dieu toucherait plus puissamment le cœur de leur maître.

Un autre magistrat, fort puissant à la cour, après avoir ouï parler de moi à son ami et voisin Onghebo, me fit prier de le venir voir pour lui dire quelque chose de nos mystères; je ne sais pas à quelle intention il m'appelait, mais en entrant je trouvai une salle toute pleine de païens, entre lesquels il y avait plusieurs prêtres des idoles, qu'ils appellent Says.

Je commençai mon discours par la représentation de la justice de Dieu, qui est le souverain roi du

monde; je montrai combien elle est rigoureuse envers ceux qui refusent de lui obéir, jusqu'à les punir avec des feux éternels; et d'ailleurs combien elle est douce et favorable à ceux qui vivent bien, le soin qu'il a d'eux en cette vie et en l'autre, ce que j'expliquai par l'histoire des trois enfants que Dieu conserva dans dans la fournaise de Babylone.

Plusieurs de ceux qui me ouïrent prenaient goût à mon discours, mais les plus obstinés m'interrompaient quelquefois, et jetaient en avant quelques sottises de leurs idoles et de leurs livres; alors je priai mon Ignace, qui était présent, de les réfuter, parce qu'il était fort versé en tous leurs livres, et avait une grâce particulière pour convaincre toutes les erreurs de ces idolâtres. Il le fit avec tant de force et tant de lumières, que tous ces messieurs en demeurèrent confus, mais non pas résolus à se convertir.

La confusion qu'ils reçurent dans cette occasion se changea en une rage contre ce brave prédicateur; ils jurèrent dès lors de le perdre, et, pour en venir à bout, ils s'adressèrent à une dame que le roi tenait comme sa femme, encore qu'auparavant elle eût été à son frère, ce que les lois du royaume défendent: mais l'impureté ne reconnaît point de loi.

Le seigneur qui m'avait appelé en sa maison fut

bien de meilleure humeur ; il est vrai que ce discours ne le convertit pas, mais il en demeura pourtant si satisfait, que toujours depuis il favorisa les chrétiens ; au sortir de son palais, il me présenta une bonne somme d'argent, pour la peine que j'avais prise en le venant voir, mais je l'en remerciai, lui disant que je n'avais prétendu aucun salaire temporel en lui venant enseigner le chemin de l'éternité. Il parla depuis si bien au roi en notre faveur, qu'il me permit d'aller et venir librement en sa cour, il témoigna même d'avoir de bons sentiments pour notre sainte foi, et nous en ressentîmes les effets pendant quelque temps.

XXX

Le zèle d'un dévot chrétien, nommé Jean, à convertir les infidèles.

Quand je vis que le roi m'était favorable, je tâchai de procurer prudemment que notre sainte foi reçût les avantages que nous désirions. Dans le palais de Mme Marie, l'intendant des affaires de son fils, oncle du roi, secondait merveilleusement mon dessein. Il prenait adroitement toutes les occasions qu'il pouvait rencontrer, de réduire au chemin de la vérité ceux qui étaient engagés dans l'erreur.

Entre les autres qu'il attaqua pour les convertir, il prit fort à cœur le salut d'un vieillard octogénaire, qui avait toute sa vie servi les idoles avec grand soin, et avait acquis une grande réputation à la cour et en toute cette grande province. Il lui voulut premièrement faire voir les sottes erreurs que suivaient les adorateurs des idoles, prouvant toujours son dire par leurs principaux livres ; puis lui faisait connaître

combien il lui était important de bien employer le peu de vie qui lui restait pour satisfaire à tout le passé, où il avait contracté de si grandes dettes; qu'il n'y avait point de meilleur moyen, que de porter tout son esprit et tout son cœur à la connaissance et à l'amour du vrai Dieu, et de son fils unique Jésus-Christ.

Ce bon vieillard écoutait attentivement tous ces beaux discours, qui firent une si forte impression en son esprit, que dès lors il raisonna fortement sur toutes ces belles remontrances, et enfin se rendit à tout ce que Jean lui ordonnerait pour son salut. Il ne se contenta pas de recevoir le baptême, mais voulut que toute sa famille le reçût. A la première fois, j'en baptisai trente, dont lui-même était le premier, et toujours il a procuré à plusieurs autres le même bonheur qu'il avait reçu sur la fin de sa vie.

Jean ne réussit pas si heureusement avec un autre grand seigneur, qui était capitaine, et commandait une partie des troupes du roi. Il avait déjà si bien appréhendé la vérité de notre sainte foi, et particulièrement combien elle est conforme à la raison, qu'il était entièrement résolu de l'embrasser. Il avait déjà renoncé au culte des idoles; il lisait nos livres et les

faisait lire aux autres ; il avait nos images et les honorait.

Quand il fut question d'aller à la guerre, il ne voulut faire aucune de toutes ces profanes cérémonies que les païens se persuadent follement être nécessaires pour y réussir : le bon capitaine se moqua de tout cela, et il aima bien mieux adresser ses vœux au vrai Dieu, qui avait et le pouvoir et la volonté de lui donner son secours.

Cette piété donna du scandale aux infidèles, qui s'en plaignirent au roi qui en fut fort piqué : croyant qu'il y allait de la bonne fortune de ses armes, il appela et tança aigrement ce capitaine, lui commandant de quitter toutes les superstitions chrétiennes, pour demeurer ferme dans la religion du pays. Ce pauvre homme se trouva trop faible pour résister à la colère du roi, il aima mieux lui obéir qu'à Dieu, qui lui avait fait connaître la vérité.

Un accident quasi pareil empêcha la conversion d'un des plus grands seigneurs du royaume, dont je reçus une affliction fort sensible. J'ai souvent parlé du zèle et de la dévotion de Mme Madeleine ; son mari était gouverneur de la province de Ranran, et avait tous les plus beaux emplois dans la cour. Sa femme, tant par le bon exemple de sa vie que par ses discours,

lui avait donné grande estime et grand amour pour tous les chrétiens; mais on ne lui avait jamais pu persuader de se rendre à la lumière qui lui faisait voir le chemin du paradis.

Un jour, prenant congé de lui, je dis en présence de Madame sa femme que j'avais un extrême déplaisir de voir qu'il résistait si longtemps à Dieu, qu'il était obligé à se résoudre, s'il ne voulait pas perdre son âme pour toujours; qu'il passait déjà octante ans, et que sa vie ne pouvant pas être longue, je lui conseillais de penser à ce qui ne passe jamais. Il se trouva touché de ce discours, que Madame sa femme aidait et animait de ses exhortations pleines de l'esprit de Dieu.

Il se rendit entièrement, et me dit qu'il était prêt à faire tout ce que je lui dirais; qu'il voulait être chrétien, bien marri d'avoir délayé si longtemps; à cette parole, Mme Marie et moi fûmes ravis de joie; nous en bénîmes Dieu de bon cœur; et pour ne pas différer une chose que nous avions si longtemps souhaitée, je commençai incontinent à l'instruire pour le disposer au baptême; tout était déjà préparé pour faire la cérémonie, j'avais le surplis, les chandelles étaient allumées, l'eau bénite prête.

Je lui disais tous les devoirs d'un chrétien, et entre autres, celui de ne rendre aucun culte à quelque

idole que ce soit. Lors il me dit que quant à lui, il était bien résolu de n'ajouter jamais aucune foi au culte de tous ces démons, mais que pourtant, il ne pourrait pas se dispenser de rendre quelque culte extérieur à une certaine idole que tous les capitaines qui commandent dans les armées du roi sont obligés d'honorer; que pour son cœur il en serait toujours éloigné, mais que s'il entreprenait de ne faire pas au moins cette mine, il ruinerait sa fortune, et que peut-être même il serait en danger de la vie; qu'il ne jouait pas à perdre ni l'une ni l'autre.

Je ne fus jamais plus surpris; Madame sa femme et moi fîmes toutes les instances et les remontrances qu'on se peut imaginer, pour lui faire surmonter cette petite difficulté qui serait l'obstacle de tout son salut. Il ne voulut jamais se rendre, tant l'intérêt a de pouvoir sur un cœur qui est esclave de sa passion. Il fallut quitter tout ce que nous avions commencé; il voulut pourtant que je lui donnasse, dans un papier, les sacrés noms de Jésus et de Marie écrits de ma main, et il me promit qu'il les porterait toujours sur soi. J'espère que cette dévotion et les prières continuelles de sa très-vertueuse femme, lui obtiendront de Dieu, avant la mort, quelques plus généreuses résolutions.

XXXI

D'un célèbre médecin qui demeura obstiné dans le paganisme.

Avant que je raconte cet autre accident, où je montrai bien que je n'étais pas si habile médecin des âmes, qu'un autre qui m'avait guéri, était bon médecin des corps, on ne sera peut-être pas marri que je dise quelque chose des médecins de la Cochinchine, de leur science, et de la manière qu'ils tiennent à pratiquer la médecine.

Dans tous ces pays, où l'on tient si grande rigueur, et où l'on garde tant de cérémonies pour passer des docteurs, je me suis pourtant étonné qu'on ne parle jamais des docteurs en médecine ; on se moquera de ces peuples, si je dis que se fait médecin qui veut ; et on croira qu'il ne fait pas bon se fier à des gens qui se doivent bien jouer des malades. Mais pourtant, moi qui ai été entre leurs mains, et qui suis témoin de ce qu'ils savent faire, je puis dire qu'ils ne cèdent point

à nos médecins, et que même en quelques choses ils les surpassent.

Il est vrai que parmi eux il n'y a point d'Université où l'on apprenne la médecine, mais c'est une science qui s'enseigne de père en fils ; ils ont des livres particuliers, qui ne sortent jamais des familles, où sont les secrets de l'art, qu'ils ne communiquent à personne. Ils excellent particulièrement en la connaissance du pouls, où ils doivent apprendre tous les accidents de la maladie. Aussitôt que le médecin vient voir le malade, il lui prend le pouls, et demeure plus d'un quart d'heure à le considérer ; puis il est obligé de dire au malade en quel endroit il a mal, et tous les accidents qu'il a eus depuis qu'il est malade.

C'est ainsi que l'on juge de la capacité du médecin ; le malade ne lui dit jamais son mal, mais il faut que le médecin le lui dise, avec tout ce qu'il a ressenti ; s'il ne rencontre pas bien, on le renvoie comme un ignorant ; s'il dit ce que le malade a expérimenté, on a croyance en lui. Ils divisent le pouls en trois parties, et disent que la première répond à la tête, l'autre à l'estomac, la troisième au ventre ; aussi le touchent-ils toujours avec trois doigts, et, à dire le vrai, ils le connaissent fort bien.

Tous les médecins en ce pays-là sont apothicaires ;

ils ne vont jamais voir un malade qu'ils ne soient accompagnés d'un valet, qui porte un sac tout plein de tous les simples dont ils se servent pour leurs médecines. Ils les ordonnent, et les font faire aux malades mêmes, de façon qu'il n'y peut jamais avoir de ces quiproquo d'apothicaire, desquels on se plaint si souvent en Europe. Je ne sais pas comme ils font, mais leurs médecines ne sont aucunement mauvaises à prendre comme les nôtres; et de plus, elles ne sont point chères, car la plus précieuse ne coûte pas plus de cinq sous.

Ils ne purgent jamais aux fièvres intermittentes, mais ils donnent seulement quelques médicaments qui corrigent le tempérament des humeurs sans purger; j'ai expérimenté moi-même qu'avec cela ils chassent la fièvre, pour le moins aussi souvent que l'on fait en Europe avec tant de purgations, de lavements et de saignées. Les ventouses sont fort en usage parmi eux, et comme l'air n'y est jamais froid, j'ai vu souvent qu'on les prenait au milieu des rues.

Quand un médecin commence à voir un malade, on fait prix avec lui du salaire qu'on lui donnera; mais il ne touche rien que quand le malade est guéri; s'il meurt, le pauvre médecin n'a point de paiement; ils se figurent, et peut-être assez à propos, que cette

crainte de perdre ses peines rend les médecins plus soigneux à travailler pour le malade. Un de mes compagnons tomba dans une maladie fort fâcheuse, qui était comme une espèce de chancre; j'appelai le médecin, et, à la mode du pays, je fis marché avec lui de ce que je lui donnerais s'il le guérissait. Il me dit que, si ce malade était plus jeune, il ne le guérirait pas à moins de cent écus; mais qu'il se contenterait de vingt, parce qu'il était déjà vieux, et que la vie qu'il lui donnerait ne pouvait plus être guère longue; je lui promis de bon cœur les vingt écus, et en peu de temps il guérit fort bien mon malade : voilà ce que je sais des médecins de ce pays duquel je parle.

En juin de l'an 1644, je fus attaqué d'une fièvre si violente, que je pensais qu'elle m'emporterait; j'appelai un fort célèbre médecin, qui, après m'avoir tâté le pouls fort à loisir, me dit en souriant : « Ne craignez rien, Père, votre maladie n'a aucune malignité; soit que vous preniez ma médecine, soit que vous la laissiez, vous guérirez infailliblement, mais vous guérirez bien plus tôt si vous la prenez. Je la veux prendre, lui dis-je, et la bien payer. » Il tira lors certains simples de son sac, il en fit divers paquets, puis me dit la façon de préparer et de prendre la

médecine en deux fois; je la pris les deux jours suivants, et le troisième je fus sans fièvre; peu de temps après, je fus du tout remis.

Je me sentis obligé à mon médecin de ne lui payer pas seulement l'argent que je lui avais promis, mais bien plus, de guérir son âme, en lui faisant quitter les idoles et reconnaître Jésus-Christ. Je lui parlai si souvent, et Dieu travailla si bien en son âme, qu'il me promit de se convertir. Je commençai à l'instruire sur nos mystères, et, lui expliquant les commandements de Dieu, je lui disais l'obligation que nous avons de ne conserver aucune idole ni aucun autel qui lui soit dédié; il me dit de m'arrêter là; que tous les médecins du pays avaient grand respect pour un certain ancien docteur, qui avait le premier enseigné la médecine; que chaque médecin avait en sa maison un petit autel qui lui était dédié.

Que pour lui, de là en avant, il n'avait garde de lui rendre aucun honneur en cet autel; mais que si je l'obligeais à l'abattre, il ne me pourrait pas obéir, parce que ses domestiques, qui verraient cela, le publieraient incontinent, et qu'il n'en fallait pas davantage pour discréditer tous ses remèdes, et même pour le mettre en danger d'être puni, comme déserteur d'une des plus belles coutumes du royaume:

là-dessus il me fallut arrêter. Mes prières et mes remontrances furent inutiles. Il m'avait si bien guéri, et il ne sut pas guérir sa pauvre âme. J'ai appris depuis avec un extrême déplaisir qu'il était mort dans le paganisme, pour ne s'être pas voulu servir à propos du remède que Dieu lui fournissait par mon ministère.

XXXII

Les premiers triomphes de cette nouvelle église, par la glorieuse mort d'André, catéchiste, son premier martyr.

L'église de la Cochinchine jusqu'ici avait été quasi dans la paix et dans la bonace, encore que parfois on l'eût attaquée assez rudement; mais elle n'avait encore point versé de sang pour soutenir la querelle de son Maître, et ne pouvait pas paraître devant le trône de l'Agneau vêtue de pourpre, portant la couronne en la tête et la palme en main, parce qu'elle n'avait encore aucun martyr qui eût perdu la vie pour ne perdre pas la foi. Dieu réservait cette gloire à un jeune homme, âgé de dix-neuf ans, que j'avais baptisé depuis trois ans, et que j'avais en ma compagnie pour m'aider à catéchiser depuis environ deux ans.

Je ne veux pas être long à raconter cette belle histoire, que j'ai écrite en un livre particulier, et que j'ai fait avoir en français et en italien. Je voudrais de tout mon cœur faire connaître cet admirable serviteur

de Dieu à autant de nations qu'il y en a sur la terre, afin de les inciter à la connaissance et à l'amour de celui pour lequel ce jeune homme est mort. Je dirai ici fort succinctement les circonstances de cette histoire, remettant mon lecteur au livre que j'en ai écrit.

Ce fut donc en juillet de l'an 1644 que le gouverneur de la province de Cham revint de la cour, avec ordre, non pas du roi, qui m'avait témoigné beaucoup d'amitié, mais de cette reine, qui avait de la haine contre les chrétiens, comme j'ai dit, et qui avait juré la perte principalement d'Ignace. Ce gouverneur prit volontiers cette commission, parce qu'elle était conforme à la mauvaise humeur qu'il nous avait témoignée depuis longtemps. Il commença par un bon vieillard, nommé André, qu'il fit prisonnier ; puis envoya une compagnie de ses soldats en notre maison, pour y prendre Ignace, qu'il était résolu de faire mourir.

Je me trouvai, de bonne fortune, hors du logis, avec Ignace et mes catéchistes, à la réserve d'un jeune homme, nommé André, qui me demanda de demeurer, pour servir quatre de ses compagnons malades. J'étais allé pour saluer ce gouverneur, ne sachant pas ce qu'il tramait contre nous ; je n'en fus averti qu'à la porte de son palais, où un seigneur portugais me vint dire ce qui se passait ; il me conseilla de me

retirer au plus tôt, et de mettre mes catéchistes en lieu de sûreté.

Je congédiai incontinent tous ces jeunes hommes, qui ne demandaient pas mieux que mourir ; je m'en allai vers le gouverneur, comme si je n'avais rien su de ce qu'il avait fait ; mais il me parla fort rudement, et je connus bien que j'aurais peine à le gagner ; je m'en allai à la prison voir ce bon vieillard, que je trouvai chargé d'une échelle à la mode du pays, mais néanmoins si gai, que vous eussiez dit qu'il était dans un palais. Je voulais demeurer toute la nuit en sa compagnie, mais le geôlier m'en empêcha. Je me retirai dans une barque, où tout mon petit troupeau m'attendait.

Cependant les soldats faisaient bien du dégât en notre maison. Ils y étaient entrés de vive force ; ils y avaient cherché fort soigneusement Ignace ; mais André leur ayant dit qu'il avait tous les mêmes crimes pour lesquels ils en voulaient à son compagnon, ils eurent honte de s'en retourner sans avoir rien fait de ce que portait leur commission ; ils prirent André, l'amenèrent bien lié, après avoir fouillé partout et volé toutes les saintes images, avec tous nos ornements d'église ; André les suivit fort allègrement, et pendant tout le chemin, il prêcha continuellement à

ceux qui le conduisaient en prison le moyen d'éviter l'enfer et d'aller au ciel.

Cela les irrita au lieu de les convertir ; ils passèrent auprès du bateau où nous nous tenions cachés, demanmandèrent si nous n'avions point vu Ignace ; les ténèbres de la nuit nous sauvèrent ; le jeune André fut mené vers le gouverneur, et accusé comme chrétien et comme prédicateur ; incontinent on le mena dans la prison où était déjà l'autre confesseur de Jésus-Christ, qui avait aussi nom André. Ils passèrent tous deux le reste de la nuit, qu'ils se persuadaient devoir être la dernière de leur vie, et se donnaient courage l'un l'autre, par l'espérance d'être le lendemain tous deux dans le ciel.

Le matin étant venu, le gouverneur, voulant donner couleur à son crime, assembla une forme de jugement ; on fit comparaître ces deux innocents, que l'on condamna incontinent, sans même les avoir ouïs. Puis on les ramena dans la prison, prétendant que l'exécution de l'arrêt serait le même jour. J'accourus le plus vite qu'il me fut possible, mais l'arrêt était déjà fait et prononcé. Tous les Portugais m'accompagnèrent vers le gouverneur et vers tous ceux qui avaient quelque crédit sur son esprit ; nous le priâmes plusieurs fois, jusqu'à l'importuner et le

menacer; il demeura ferme dans sa mauvaise résolution : il me dit que pour le vieillard, il lui donnait la vie, parce qu'il avait pitié de ses enfants; mais que pour ce jeune suffisant, qui avait dit qu'il était chrétien, et que la mort même ne lui ferait pas quitter ce nom, il mourrait comme il avait dit, pour apprendre à tous l'obéissance qu'ils devaient au roi.

Quand je vis qu'il était hors de mon pouvoir de sauver la vie à mon bon André, je me résolus de le disposer à la perdre en vrai chrétien et en vrai martyr. Je ne dirai rien de ce que je fis avec lui dans la prison, cela serait trop long à dire. Quand il me vit, après qu'on lui eut prononcé son arrêt de mort, il entra dans de merveilleux transports de joie ; il disait à tous les chrétiens, qui le vinrent visiter à foule, tout ce que leur eût pu dire un saint Laurent quand il était prêt à être grillé. Il se confessa, se mit en prière, dit adieu à tous, suivit allègrement une compagnie de de quarante soldats, qui le conduisirent en un champ à demi-lieue de la ville.

Je fus toujours à ses côtés, et à peine le pouvais-je suivre, tant il allait vite, encore qu'il fût chargé d'une échelle fort pesante. Quand il fut arrivé au lieu destiné à son triomphe, il se mit incontinent à genoux,

pour combattre avec plus de courage. Les soldats l'environnèrent; ils m'avaient mis hors de leur cercle, mais le capitaine me permit d'entrer et de me tenir auprès de lui. Il était ainsi à genoux en terre, les yeux élevés au ciel, la bouche toujours ouverte, et prononçant le nom de Jésus.

Un soldat venant par derrière le perça de sa lance, laquelle sortait par-devant au moins de deux palmes; lors le bon André me regarde fort amiablement, comme me disant adieu; je lui dis de regarder le ciel, où il allait entrer, et où notre Seigneur Jésus-Christ l'attendait. Il leva les yeux en haut, et ne les détourna plus. Le même soldat, ayant retiré sa lance, l'enfonça une seconde fois, et donna un coup redoublé, comme lui cherchant le cœur.

Cela ne fit pas seulement branler ce pauvre innocent, ce qui me sembla du tout admirable. Enfin, un autre soldat voyant que trois coups de lance ne l'avaient point abattu en terre, lui donna de son cimeterre contre le cou, mais n'ayant rien fait, il asséna un autre coup qui lui coupa tellement le gosier, que la tête tomba sur le côté droit, ne tenant plus qu'à un peu de peau. Mais j'entendis fort distinctement qu'en même temps que la tête fut séparée du cou, le sacré nom de Jésus qui ne pouvait plus sortir par sa bouche,

sortit par sa plaie, et à même temps que l'âme vola au ciel le corps tomba en terre.

Les soldats se retirant, nous laissèrent cette précieuse relique, nous la reçûmes entre nos bras, la fermâmes dans une belle caisse, ramassâmes tout son sang, fîmes des funérailles, non pas magnifiques, mais certes dévotes, à ce saint Martyr. Je portai ce précieux dépôt dans ma barque, où tous mes compagnons m'attendaient. Quand ils me virent avec les restes de leur cher compagnon qui était allé au ciel, vous eussiez dit qu'ils étaient hors d'eux-mêmes, tant ils avaient de joie et de douleur en un même temps. J'envoyai ce saint corps à Macao, où il fut reçu avec grande magnificence dans notre collége; depuis, j'ai fait faire le procès-verbal de vingt-trois témoins qui avaient été spectateurs de cette grande constance, mais je gardai la tête pour moi, et Dieu m'a fait la grâce de la porter à Rome.

Je ne veux pas raconter ici par le menu les grandes merveilles que Dieu a faites depuis cette mort si sainte : j'ai dit, dans le livre que j'en ai écrit, comme le feu, la mer et la terre ont donné témoignage à la gloire de ce fidèle ami de Dieu. Aux trois jours qui suivirent cette mort, le feu reprit en cette ville où André avait été condamné; il brûla la prison où il

avait été enfermé, toute la rue par où il avait passé, et plusieurs temples d'idoles. Je dirai ci-après ce qui m'est arrivé sur la mer. Et depuis que je suis à Paris, quatre diverses personnes fort malades s'étant recommandées aux prières de ce glorieux Martyr, ont recouvré la santé d'une façon que chacun a cru être du tout miraculeuse, comme l'on pourra voir dans ce livre.

XXXIII

La grande constance d'un autre chrétien, nommé André, et de plusieurs autres.

Encore que le jeune André ait emporté la couronne de martyr par-dessus le plus ancien, si est que celui-ci a mérité celle de glorieux confesseur de Jésus-Christ. Il était le plus ancien chrétien non-seulement de la ville de Cachan, où il était né, mais encore de la Cochinchine. Il a eu l'honneur d'avoir été le premier tourmenté pour l'honneur de Jésus-Christ, non pas une, mais quatre fois, et toujours il a soutenu si courageusement le parti de son Maître, qu'il en est toujours sorti avec l'avantage contre tous les ennemis de la foi.

Il a le premier été fait prisonnier pour la querelle de la religion, et a porté le premier le beau collier d'honneur que nous appelons la croix de la Cochinchine, en qualité de soldat et de chevalier chrétien. Il a échappé de tous ses combats, et certainement le

martyre lui a manqué, mais il n'a point manqué au martyre. Il avait une femme, nommée Ignace, et deux enfants, Emmanuel et Louis, les vraies copies de sa vertu ; sa maison était le grand refuge de tous les chrétiens dans le calme et dans la tempête. Il y avait bâti une église fort capable, où plusieurs païens étaient baptisés, instruits et fortifiés par les sacrements. C'est la raison pourquoi on l'a si souvent affligé en sa personne, en ses enfants et en ses biens; mais rien de tout cela ne lui a pu arracher Jésus-Christ du cœur. Il était le plus honorable magistrat de toute la ville de Cachan, mais il a toujours préféré l'opprobre de la croix à tous les honneurs d'Égypte. Enfin, Onghebo se lassa plus tôt de le tourmenter, que lui ne se lassa de souffrir ; il a vécu depuis paisible dans sa maison. J'ai appris, par les dernières lettres que j'ai reçues depuis peu de ce pays-là, datées de l'an 1648, qu'il est mort saintement dans sa maison, toujours constant en la foi, et glorieux pour tant d'opprobres qu'il a soufferts à son occasion.

Après la glorieuse mort d'André, l'on me fit un commandement fort exprès de sortir de la Cochinchine, quand les navires des Portugais partiraient; néanmoins, je jugeai que ce serait une extrême lâcheté d'abandonner le troupeau de Jésus-Christ lorsque

les loups l'attaquaient, et de le laisser alors sans aucun pasteur : je crus qu'il valait bien mieux exposer ma vie que le salut de tant d'âmes, que le fils de Dieu aime tant; je me résolus de demeurer caché dans une barque, pour aller la nuit visiter les chrétiens et leur donner les sacrements.

Pour mieux dissimuler mon dessein, j'entrai dans le navire portugais en vue de toute la ville de Cham, lorsqu'ils partirent pour la Chine; mais j'avais donné le mot à mes catéchistes, qui étaient cachés dans une barque, de m'aller attendre à trois lieues du port; là je sortis du navire portugais, où je mis le corps de mon Martyr, pour être porté à Macao, et j'entrai dans ma barque, plus content que si j'eusse été dans une maison dorée : nous y passions le jour dans tous les exercices de piété que nous pouvions, et, à dire le vrai, ces neuf jeunes hommes y vivaient comme des anges; quand la nuit venait, ce n'était pas pour nous le temps du repos, mais le commencement de notre travail, car il nous fallait être toujours en campagne.

Cependant la persécution allait toujours croissant, et le zèle de nos bons chrétiens, croissant aussi, bravait la fureur de tous les tyrans. Onghebo faisait une recherche bien sévère de toutes les saintes images, et envoyait ses soldats dans les maisons de tous les

chrétiens pour les emporter. Une bonne matrone, nommée Madeleine, encore que fort âgée, témoigna une force d'esprit admirable dans cette rencontre. Les païens surent qu'elle gardait en sa maison une belle image du Sauveur, qui était auparavant en l'église; ils se résolurent de l'avoir, mais elle dit qu'elle mourrait plutôt que de la donner.

On la tourmenta toute la nuit, lui mettant les pieds à la torture; mais elle se moqua d'eux et de leurs tourments, leur assurant qu'ils perdaient leur peine; que, bien qu'on lui coupât les pieds, sa langue ne trahirait jamais son cœur, qui était tout à Jésus-Christ. En effet, les persécuteurs n'ayant rien gagné, furent contraints de se retirer, sans rien emporter que la confusion.

Plusieurs autres chrétiens témoignèrent une semblable constance dans des supplices horribles qu'on leur fit souffrir pour rendre les images, mais enfin Dieu prit sa cause en main: un de ces soldats, qui avait été des plus insolents à la recherche des saintes images, fut saisi tout à coup d'une douleur si violente dans le cou, que dans deux jours il en mourut comme enragé. Le gouverneur ne fut pas puni en sa personne, mais en son bien. L'on estime fort en ce pays-là les bœufs, parce qu'ils servent à labourer la

terre ; ce gouverneur en perdit cinquante en peu de jours : ces deux accidents, arrivés en un même temps, adoucirent un peu les persécuteurs.

Je ne saurais taire la générosité d'un chrétien, nommé Antoine Té, qui était le plus riche et le plus autorisé dans un grand bourg où il demeurait avec sa famille. Il avait si bien travaillé, que, dans tout ce bourg, il ne restait plus aucun païen. Quand il vit cette horrible persécution, il eut peur que plusieurs de ces nouveaux chrétiens n'en fussent ébranlés. Il les assembla tous, et, après les avoir bien exhortés à la constance, il leur demanda toutes les images et les choses saintes qu'ils avaient en leurs maisons, afin qu'il les mît toutes en lieu d'assurance, et que, si l'on imposait quelque amende, ils n'en fussent point en peine, parce qu'il les voulait toutes payer. Ce qu'il fit avec tant de gaieté de cœur, que, par cette libéralité d'Antoine, toute cette belle église en devint riche en mérite, et demeura constante en la foi.

XXXIV

La belle confession de foi que firent trente-cinq chrétiens dans une grande persécution.

Quand les chrétiens de la province de Quinhin eurent ouï le glorieux martyre d'André, bien loin de vouloir lâcher le pied, quand ils seraient attaqués, plutôt ils prirent un nouveau courage, pour résister à tous les tyrans. J'avais donné l'intendance de cette église à un très-vertueux chrétien, nommé Antoine Ngu, qui, embrasé du désir d'avoir une couronne semblable à celle d'André, se mit incontinent en chemin, pour venir demander avis de ce qu'il avait à faire en cette rencontre; je le renvoyai aussitôt, avec ordre de bien encourager tous les chrétiens pour les combats où ils se pourraient trouver dans cette persécution qui les menaçait.

Il y alla fort à propos, et il s'acquitta si bien de ce que je lui avais dit, que tous les chrétiens se trouvèrent merveilleusement bien prêts à recevoir leurs

ennemis, quand ils les vinrent attaquer. Peu de jours après, un juge criminel envoyé par le gouverneur vint en cette province, et, entrant dans la première ville, fit incontinent commandement à tous les chrétiens de se venir déclarer, à peine d'être bien punis quand ils seraient découverts.

Il croyait que cela épouvanterait les soldats de Jésus-Christ, et qu'aucun n'oserait se déclarer, crainte d'être puni; mais il se trouva bien étonné, quand il vit que les chrétiens venaient à foule, pour faire inscrire leurs noms : dans moins d'un jour, il y en eut sept cents, et à tous les moments il en paraissait de nouveaux. Le juge ne voulut pas passer outre, voyant bien que toute cette recherche ne servirait à rien qu'à augmenter sa confusion.

Il eût voulu avoir retiré sa parole, mais se voyant engagé d'honneur, de ce grand nombre il en choisit trente-six, qu'il fit bien lier, et les conduisit en la province de Cham, où notre grand ennemi Onghebo l'attendait. Mais il ne fut pas moins étonné que son fiscal, quand il vit cet escadron de trente-six chrétiens qui se présentaient à lui en résolution de ne céder ni à ses menaces ni à ses attaques.

Il n'eut pas même le courage de les interroger; mais il en donna charge à un autre, qui leur demanda

d'abord s'ils avaient envie de vivre, ou bien s'ils étaient résolus de mourir. Nous voulons vivre, dirent-ils tous, mais de la vie éternelle, que Jésus-Christ a promise à tous ceux qui croiraient en lui, et que, pour avoir cette vie, ils tenaient à faveur de pouvoir mourir. Il ajouta divers interrogats, mais on lui fit toujours des répliques si courageuses, qu'elles ne lui donnaient que du désespoir de leur faire changer de dessein.

Néanmoins, parmi ces trois fois douze disciples du Fils de Dieu, il se trouva un Judas, qui l'abandonna lâchement. Ce fut un vieillard, qui était fort riche et puissant en sa maison. Il se trouva bien moins courageux que ses trente-cinq compagnons, qui reçurent un déplaisir bien sensible, quand ils virent leur frère et leur cher ami quitter ainsi leur maître et leur capitaine, parce qu'il craignait la mort et la perte de ses biens, qu'il aimait avec excès. Ce pauvre misérable renia la foi ; je tâchai depuis de le voir pour le ramener dans son devoir, mais je n'eus jamais moyen de le rencontrer, tant les païens prenaient garde à lui, crainte qu'il ne leur échappât encore une fois.

Cette lâcheté de ce fugitif augmenta le courage de tous les autres, qui demeurèrent fermes dans la belle

confession de foi qu'ils avaient si bien commencée, et pour laquelle ils espéraient de pouvoir obtenir la mort, qui les ferait martyrs de Jésus-Christ. Mais le gouverneur, qui savait fort bien que la violence dont il usait surpassait le pouvoir qu'il avait du roi, qui trouverait mauvais s'il faisait mourir ces chrétiens, se contenta de les épouvanter tous par ses menaces; il en choisit six, dans ce nombre de trente-cinq, pour les faire fustiger publiquement en la grande place de Cachan, croyant que ce serait assez pour intimider tous les autres. Mais, en attendant de faire ce choix au lendemain, il les fit enfermer dans la prison, pour y passer toute la nuit.

Quand je fus informé de ce qui se passait, je trouvai moyen de gagner les gardes, qui me laissèrent entrer dans cette prison, qui me sembla un paradis; d'abord que mes trente-cinq confesseurs de Jésus-Christ me virent entrer, nous fléchîmes tous les genoux en terre, pour remercier le Père des lumières qui nous donnait de si belles clartés dans les ténèbres de la nuit et de la prison. Puis, après mille embrassements, je commençai à les instruire de tout ce qu'ils avaient à faire dans cette occasion, où ils pouvaient ou tout perdre ou tout gagner.

Ils se confessèrent tous à moi, ouïrent la messe

que je leur dis, puis se communièrent de ma main; les joies que l'on ressent en ces occasions sont ineffables, parce qu'elles tiennent de la nature des joies du ciel, aussi en sont-elles les avant-goûts. Après que je les eus ainsi consolés, je me retirai, sur le commencement du jour.

Quelques heures après, le juge député par le gouverneur vint en la prison, pour en choisir six dans les trente-cinq, qui seraient chargés de ces fâcheuses échelles que nous appelons croix de la Cochinchine, et puis cruellement fustigés aux yeux de toute la ville. Ce fut pour lors qu'on vit le plus beau combat que la Cochinchine eût jamais vu: trente-cinq chrétiens, qui s'aimaient tous comme frères, et qui n'avaient qu'un même cœur, commencèrent à se saintement quereller, comme si rien n'eût été capable de mettre la dissension parmi eux, que l'amour de Jésus qui les unissait si étroitement.

Ils désiraient tous être des six que l'on choisissait, et pas un ne voulait être au-dessus de ce nombre, parce qu'il n'aurait pas la gloire de souffrir : c'était le seul sujet de leur charitable dissension, parce que personne ne voulait être délivré du supplice. L'un alléguait pour sa raison qu'il était plus ancien chrétien, l'autre qu'il avait plus de force pour souffrir,

l'autre qu'il était moins nécessaire à l'Église ; enfin, chacun donnait à son compagnon l'avantage du mérite, pour emporter au-dessus de lui la gloire de la souffrance.

Le juge, dans cette rencontre, ne savait s'il devait se mettre en colère ou s'il devait rire ; s'il devait les contenter tous, en les faisant tous souffrir, ou bien s'il les devait tous punir, en les congédiant tous, sans en tourmenter aucun. Mais, quand il vit un père et un fils qui étaient dans cet agréable combat, ce fut pour lors qu'il connut que la sagesse des chrétiens a des lois qu'il n'avait jamais ouïes. Le père disait amoureusement à son fils qu'il s'étonnait qu'il voulût disputer la préséance à son père, qui avait bien moins de forces, mais non pas moins de courage que lui. Le fils repartait avec respect qu'il était bien moins nécessaire au monde que son père, qui avait une grande famille à nourrir ; qu'en cela seul il pouvait le disputer à son père, et lui être désobéissant sans crime ; ils voulaient tous deux qu'on leur mît cette échelle au cou, et ils se présentaient tous deux à la recevoir ; mais le juge, ravi d'une telle guerre, les mit tous deux d'accord, en ne satisfaisant pas au désir de l'un ni de l'autre : il les renvoya tous deux, étonné de la générosité que la foi chrétienne donne.

Il en choisit six autres, dont le premier fut cet Antoine Ngu, duquel je parlais au commencement de ce chapitre : on leur mit à tous l'échelle au cou ; puis, ayant renvoyé les autres vingt-neuf, on conduisit les six à la place pour être tourmentés. Vous eussiez vu parmi eux une contenance bien différente : les vingt-neuf, qui s'en allaient sans recevoir aucun mal, avaient un visage mélancolique et marchaient fort doucement ; les autres, qui étaient chargés d'un fardeau bien lourd sur leurs épaules, allaient gaiement, comme s'ils eussent eu des ailes. Quand ils furent arrivés devant les juges, ils attendaient qu'on les condamnerait à la mort, et c'était la grande grâce qu'ils attendaient.

Ils furent bien étonnés quand on les condamna seulement à être bien bâtonnés et fustigés en la grande place de Cachan, et encore furent-ils bien moins contents quand ils virent que les soldats qui devaient exécuter cet arrêt eurent compassion d'eux, et ne s'en voulurent acquitter que fort doucement : ils se contentèrent de donner à chacun quatre ou cinq coups de bâton, puis ils les renvoyèrent tous.

Ils me vinrent trouver tous six ensemble, se plaignant bien fort de la trop grande douceur de ces juges et de leurs ministres ; je les consolai en leur

disant que la bonne volonté devant Dieu est réputée pour l'effet ; que peut-être ce premier combat avait été un petit essai de quelque grande attaque, où ils pourraient faire voir toute leur fidélité.

XXXV

Les dernières courses que je fis, étant caché dans une barque, vers les provinces du midi.

La fureur de notre ennemi juré Onghebo ne s'arrêta pas après avoir ainsi tourmenté les chrétiens; elle passa jusqu'aux églises où ils faisaient leurs prières. Il en fit abattre trois fort belles en la province de Quinhin; mais la dévotion des fidèles ne s'attiédissait pas pour cela, elle s'échauffait plutôt davantage dans les outrages de ses ennemis. Je me tins caché quelques jours en cette ville, qui avait été le théâtre de la constance de ces trente-cinq généreux soldats, et j'étais ravi que, dans ce même temps, plusieurs païens voulurent recevoir le baptême, sous l'espérance de pouvoir souffrir la mort pour la défense de la religion qu'ils embrassaient.

Cela dura jusqu'au quinzième de septembre de la même année 1634. J'envoyai pour lors mon excellent catéchiste Ignace du côté du nord, et je m'écartai

dans les provinces du midi, pour consoler les chrétiens dans la perte qu'ils avaient faite de leurs églises. Un brave chrétien, nommé Pierre Lao, l'un des six derniers Confesseurs de Jésus-Christ dans la ville de Cachan, se présenta courageusement à m'accompagner partout, et à me servir pour conduire ma barque quelque part où je voudrais aller, m'offrant même sa maison pour m'y reposer, et y faire les assemblées des chrétiens, quand il me plairait.

Quelques jours avant que nous parussions en cette côte, il y avait eu des voleurs qui avaient fait un grand larcin en la ville de Quinhin : quand on découvrit notre bateau, qui se tenait éloigné dans les lieux fort écartés, on crut que nous avions fait le coup; incontinent nous fûmes investis de tous côtés, dans le temps que je m'habillais pour dire la messe. L'on entra d'abord dans la barque; tous mes compagnons furent liés et bien battus, sous la créance que c'étaient les galants qui avaient fait le vol.

Nous pensions tous qu'on nous maltraitait ainsi en qualité de chrétiens, et non pas comme brigands. Je me présentai à ces soldats pour être lié aussi bien que mes compagnons, mais personne ne m'osa toucher pour me faire mal. L'on nous conduisit au juge, qui, nous ayant vus, se prit aussitôt à rire, et nous renvoya,

après nous avoir fait excuses, commandant à ses soldats de nous rendre tout ce qu'ils auraient de nos petits meubles. Nous connûmes alors l'occasion de cette tourmente, et louâmes Dieu qui nous l'avait envoyée.

Après cet accident, il n'y eut plus moyen de cacher mon arrivée : tous les chrétiens qui en furent avertis accoururent de toutes parts. Ce fervent chrétien, nommé Antoine, qui était le catéchiste de ce quartier, avait baptisé depuis peu cent quarante païens, enfants ou autres, qui s'étaient trouvés en état de ne pouvoir pas différer ce remède de salut. Il m'en amena une grande troupe, qui avait eu loisir d'attendre ; nous eûmes la consolation d'en trouver encore d'autres, que nous baptisâmes tous.

Après quelques jours, les chrétiens jugèrent que, si je demeurais ainsi exposé aux yeux de tous les ennemis de notre sainte foi, je me mettais en danger de leur faire faire bien du mal et d'en recevoir ; ils firent courir le bruit que je m'en allais, et trouvèrent la maison d'une ancienne chrétienne, nommée Paule, veuve d'un excellent serviteur de Dieu, qui s'appelait Basile ; je me tins caché dans cette retraite, où j'avais grande commodité de satisfaire à la dévotion de tous les chrétiens, qui venaient sans crainte ouïr la messe,

et recevoir toute la consolation que je leur pouvais donner.

Il faut que je raconte ici en passant un accident qui arriva dans la fille de cette veuve qui me logeait. Elle avait une famille, nommée Seconde, laquelle demandait à Dieu depuis longtemps d'avoir un enfant qui pût être dédié à Dieu dans le service de l'Église; Dieu lui donna bientôt un enfant, mais ce fut pour le loger incontinent après dans le paradis; la bonne mère ne fut pas laissée en terre longtemps après son enfant, mais elle n'entra pas au ciel avec tant de facilité que le petit innocent, qui n'avait rien eu à payer dans le chemin. Une personne bien digne d'être crue me dit qu'étant au champ, elle avait vu sur une montagne voisine un grand globe de feu, au milieu duquel était Seconde, gémissant et accusant tous ses parents d'une extrême cruauté, parce qu'ils ne prenaient aucun soin de la secourir dans son malheur. Cette personne fut fort alarmée de cette vision; me l'étant venue dire, je dis aussitôt la messe pour la trépassée, et jamais depuis elle ne fut vue dans cet état déplorable où elle avait apparu.

Après avoir demeuré un mois dans la maison de Paule, les chrétiens trouvèrent bon que j'allasse en un autre lieu écarté, à six lieues de là, où plusieurs

chrétiens travaillaient à faire du sel. Je m'y en allai de nuit, et je trouvai une maison fort commode pour mon dessein de convertir les païens et maintenir les chrétiens dans la dévotion. Celui qui me logea était un ancien chrétien, nommé Jérôme Giap, qui passait toute sa vie dans les bonnes œuvres, avec sa femme Luce, aussi vertueuse que son mari.

Ils avaient un fils unique, nommé Eugène, qui, depuis plus de trois ans, me pressait continuellement pour être reçu au nombre des catéchistes qui demeuraient en ma compagnie. Mais il n'avait rien gagné en me priant, parce qu'il n'avait pas encore pu fléchir ses parents, qui avaient eu peine à vouloir quitter ce qui était le sujet de toute leur petite consolation. Mais, après que j'eus demeuré quelques jours en leur maison, ils se résolurent enfin de faire ce beau sacrifice à Dieu; ils le firent de fort bonne grâce : un dimanche matin, publiquement en l'église, ils donnèrent leur cher enfant à Dieu, l'arrosant de beaucoup de larmes, qui servaient à rendre plus ardente la flamme de la charité avec laquelle ils brûlaient la victime qu'ils offraient à Dieu.

Deux autres jeunes hommes, aussi vertueux qu'Eugène, voulurent en même temps suivre son exemple et se consacrer à Dieu pour toute leur vie;

ils eurent beaucoup de peine à obtenir la permission de leurs parents, sans laquelle je ne recevais jamais personne à servir l'Église; mais enfin l'amour surnaturel surmonta l'inclination naturelle des parents: ils consentirent que leurs enfants les quittassent, pour être plus entièrement à Dieu; je les pris en ma compagnie, quand ils eurent fait leur dédicace solennelle, par le jurement ordinaire, et par ainsi je me trouvai avec douze catéchistes, que je puis dire avec vérité avoir eu l'esprit des Apôtres.

XXXVI

La grande peine où nous fûmes pendant les fêtes de Noël.

Tous les chrétiens attendaient avec impatience cette belle fête, et se préparaient à la passer avec dévotion ; mais leurs ennemis, étant avertis que c'était le vrai temps de les surprendre dans leurs assemblées, étaient aux aguets, pour ne perdre pas cette occasion de les attraper.

L'on avait choisi ce bourg, où étaient les salines, pour nous assembler pendant ces grands jours, que tous les chrétiens du monde célèbrent si dévotement. La maison d'un des plus anciens chrétiens de la Cochinchine, nommé Nicolas Hao, fut préparée à cet effet, parce qu'elle était fort belle et fort capable. Je ne sais comme les païens en eurent avis, ils y vinrent à main armée l'avant-veille de la fête, croyant de m'y surprendre sur le fait.

Mais, par hasard, j'étais alors en une maison

voisine, où je disais la messe; quand nous entendîmes le bruit, je m'arrêtai, sans vouloir passer outre, parce que je n'étais pas encore arrivé à la consécration, et j'eus crainte que les païens survenant ne profanassent le sacré corps de Notre-Seigneur; les chrétiens qui étaient présents me dirent qu'il n'y avait rien à craindre; j'achevai le plus promptement qu'il me fut possible; puis nous nous disposâmes tous à souffrir la fureur de cette troupe insolente, qui faisait grand bruit dans la maison voisine.

Ils n'y avaient rencontré personne de nos chrétiens, qu'un aveugle, nommé Joseph, avec deux de ses cousins, qu'il était venu présenter au baptême; on se rua aussitôt sur lui pour savoir le lieu où j'étais caché. Mais il se moqua toujours d'eux, leur disant qu'il n'avait eu garde de me voir, puisqu'il était aveugle; cette raillerie les irrita; ils le mirent à la torture, pour lui faire dire où j'étais, mais encore ne purent-ils rien gagner. Nous étions si proches de ceux qui me cherchaient, que nous entendions tous leurs discours, et les cris de cet innocent, qui souffrait à mon occasion, me fendaient le cœur; je voulais sortir et m'aller déclarer moi-même, pour le délivrer; les chrétiens m'en empêchèrent, parce que je les eusse tous mis

dans un grand péril ; Dieu voulut que cette nuée se dissipât bientôt ; ces soldats, n'ayant rien découvert de ce qu'ils voulaient, furent contraints de se retirer.

Je demeurai tout le lendemain, qui était la veille de Noël, jusqu'au soir, dans cette même maison, où je baptisai vingt-deux catéchumènes, et confessai sans cesse ceux qui n'avaient pas eu moyen de le faire les jours précédents. Sur l'entrée de la nuit, j'allai en cette maison de Nicolas Hao, que je trouvai fort bien préparée ; il y avait sept à huit cents chrétiens assemblés, que je trouvai tous à genoux, les visages baissés, et la plupart les larmes aux yeux.

C'est là véritablement où l'on apprend à passer avec dévotion la nuit de Noël : dans ce silence de la nuit, il me semblait de voir toutes les lumières du paradis. Je ne dirai jamais toutes les consolations que j'y reçus, mais je dirai bien que dans les belles églises, et dans ces ravissantes musiques d'Europe, je n'ai jamais rien vu ni expérimenté qui en approche ; personne ne le sait, sinon celui qui l'a goûté. Sur l'aube du jour, je donnai ordre que chacun se retirât, me doutant bien de ce qui arriva aussitôt après que nous fûmes sortis.

Cette même compagnie de soldats, qui étaient venus deux jours auparavant, ne manqua pas de revenir,

croyant que la prise serait infaillible. Ils ne furent pas du tout trompés : cinq de nos chrétiens, après avoir veillé toute la nuit, s'étaient endormis sur le matin ; on les lia incontinent, et particulièrement Ignace, qui, après avoir catéchisé une grande partie de la nuit, avait demeuré assoupi ; on le garrotta si rudement, qu'il était pour en mourir, si on ne l'eût un peu soulagé.

Mais tous ces biens ne furent pas capables de lui ôter la liberté de publier la gloire de son maître Jésus-Christ : il prêcha si bien ses persécuteurs, qu'il leur changea le cœur : ils furent contraints de céder à la force invincible du Saint-Esprit, qui parlait par sa bouche. Ils se retirèrent tout étonnés, et laissèrent leur captif dans les liens.

Ignace, qui n'avait pas employé son éloquence à dessein d'être délié, mais avec intention de rompre les chaînes qui tenaient captifs ces infidèles, quand ils furent sortis, ne voulait pas permettre aux chrétiens de détacher ses liens ; mais je l'envoyai avertir de se réserver à une meilleure occasion. Il permit qu'on lui ôtat les cordes, qu'il chérissait plus que des chaînes de diamants, et aussitôt après il me vint trouver.

XXXVII

Ignace et moi fûmes faits prisonniers, et puis renvoyés par ordre du roi.

Nous passâmes le reste du jour de Noël dans nos exercices accoutumés, sans craindre la rage de nos ennemis; mais, la nuit étant venue, nous entrâmes dans notre barque, pour nous retirer en un lieu plus assuré. Le lendemain, jour de saint Étienne, nous pensions d'être cachés à quatre lieues de notre gîte; les chrétiens y accoururent pour se confesser; mais, peu de temps après, vint un sergent, de la part du juge du lieu, qui me fit commandement de le suivre, avec Ignace, jusqu'au lieu où le juge m'attendait.

Cette nouvelle ne nous fut point désagréable, au jour du premier Martyr de l'Église; nous obéîmes au commandement qui nous avait été fait; nous allâmes en compagnie de ce soldat vers le juge qui nous appelait : il était dans la maison de ce Nicolas Hao, où nous avions passé la nuit de Noël; bien loin de nous

traiter mal, il usa de si grande civilité, qu'il ne voulut pas même être assis en me parlant.

Mais, néanmoins, il appela les principaux païens du lieu, et leur commanda de me garder soigneusement jusqu'au lendemain matin. Je trouvai que Dieu me présentait une très-belle occasion de découvrir à tous ces infidèles les belles lumières de la foi pendant cette nuit. Nous la passâmes entière en cet exercice, qui m'était mille fois plus agréable que le repos. Je leur faisais voir combien la foi des chrétiens est plus raisonnable que les superstitions des païens, et ils entendaient si bien mes raisons, qu'il n'y en eut pas un qui ne confessât que je disais vrai.

Mais, encore qu'ils eussent l'esprit convaincu, leur cœur pourtant ne suivait pas les lumières qu'ils avaient: les uns me dirent que cette religion que je leur prêchais paraissait bien bonne, mais qu'ils avaient peine de bien croire ce que je disais, parce que le roi ne la suivait pas.

Je leur répondis que c'avait été toujours le train que Dieu avait tenu pour publier la gloire de son Église: qu'il avait toujours commencé par les plus petits, et puis enfin, qu'il était venu à bout des plus grands monarques; que son dessein était de ne donner la gloire à ses amis qu'après avoir éprouvé leur fidélité

dans les travaux des persécutions ; qu'il commençait toujours par là, faisant gloire de vaincre les princes, en faisant que toute leur rage fût incapable de le surmonter ; que la même chose arriverait à la Cochinchine, où les chrétiens, après avoir été l'objet de la colère du roi, le verraient enfin compagnon de leur croyance.

Un autre disait que rien ne l'étonnait tant, dans notre religion, comme la grande facilité que nous apportions à pardonner les péchés, de quelque nature qui pussent être ; mais particulièrement qu'il ne voyait aucune apparence de raison en ce que nous les pardonnions, non pas trois ou quatre fois, mais aussi souvent que le criminel voulait.

Je leur répondais que cette facilité à pardonner ainsi les offenses était propre à Dieu tout seul, qui tire sa principale gloire de la bonté en laquelle il surpasse autant tous les princes de la terre qu'il les surpasse tous en la puissance de se venger ; mais que pourtant sa miséricorde ne faisait jamais tort à sa justice ; que la première, pendant cette vie, semblait passer dans l'excès pour ne pas imposer une peine éternelle, mais que la justice paraîtrait toute pure dans l'autre vie, où il n'y aurait jamais aucune relâche pour les supplices, ni aucun pardon pour les offenses.

Ils avouèrent tous que j'avais raison, et ils me témoignèrent tant de courtoisie, que je pris la liberté de leur demander permission de dire la messe; ils me le permirent fort volontiers. Je fis préparer un bel autel, et puis je célébrai la sainte messe en leur présence, dont ils demeurèrent fort satisfaits. Plusieurs soupiraient après notre sainte religion, mais aucun d'eux n'eut assez de courage pour faire ce qu'il désirait.

Cependant, le jour étant déjà bien avancé, le juge ne paraissait point; ceux qui nous gardaient trouvèrent à propos de me conduire à sa maison, à six lieues de là. Nous y allâmes fort allègrement, Ignace et moi, sous l'espérance que nous n'échapperions pas sans y mériter quelque belle couronne. Quand nous fûmes arrivés, le juge n'osa pas vider cette cause, il aima mieux la renvoyer à un autre tribunal qui avait un plus grand pouvoir et une juridiction plus absolue. L'on m'y conduisit incontinent.

Je trouvai six magistrats, qui m'interrogèrent sur la nouvelle doctrine que je prêchais, et pourquoi je faisais tant de chrétiens, nonobstant la défense que le roi m'avait faite; je répondis que j'obéissais à Dieu, en faisant cela, qui était au-dessus du roi; que nous étions tous également obligés à ne rien craindre

pour lui obéir. Ensuite l'on me demanda qui étaient mes compagnons, et pourquoi je les avais pris. Ignace prit incontinent la parole, et parla si à propos, que tous ces Messieurs, n'ayant rien à repartir, dirent qu'ils ne me voulaient point juger, ni mes compagnons, parce que nous n'étions pas de leur ressort; que le roi en ordonnerait ce qu'il voudroit, mais que les trois chrétiens qui m'avaient retiré en leur maison pour dire la messe, iraient en prison.

Je dis aussitôt que ce serait une injustice de punir les innocents et de renvoyer les coupables; que c'était moi qui avais fait tout le mal, s'il y en avait, en cette désobéissance; que j'irais très-volontiers en prison, mais que je demandais la liberté pour ces trois chrétiens. Nous demeurâmes longtemps dans cette contestation; mais enfin nous fîmes si bien, que l'on se contenta d'une bonne amende, que je fis payer par les chrétiens qui avaient plus de moyens que les autres : ainsi mes trois hôtes furent délivrés, et Ignace même fut mis en liberté.

Il n'y avait plus que moi de captif, en attendant les ordres du roi. Un des principaux magistrats du pays, mais encore plus dévot chrétien, nommé Ignace, demanda qu'on me logeât en sa maison, en attendant que le roi eût déclaré sa volonté, et qu'il

se chargerait de me faire comparaître quand on voudrait. On lui octroya ce qu'il désirait; je demeurai chez lui douze jours, pendant lesquels je fus incessamment occupé à donner les sacrements à plusieurs païens qui voulurent le baptême, et aux chrétiens qui se confessèrent.

Le premier juge de la province, ayant su ce qui se passait, ordonna que je sortisse de la maison d'Ignace, pour me tenir en ma barque et y attendre ce que le roi commanderait. Il me fallut obéir sans réplique, encore que mon hôte eût bien de la peine à me voir sortir. J'allai en ma retraite ordinaire de ma petite barque, où les magistrats me faisaient souvent visiter par leurs gardes, ce qui m'obligeait à m'y tenir tout le jour; la nuit, je faisais à mon ordinaire, ayant la liberté d'aller çà et là. Ce train-là dura deux mois, pendant lesquels le bruit courut plusieurs fois que tous mes catéchistes seraient mis en prison, et que je serais chassé dans ma barque pour aller, hors du royaume, où il me plairait. Cela m'obligea de renvoyer mes catéchistes en des maisons secrètes des chrétiens qui les retirèrent. Je demeurai seul sur la rivière, avec un petit garçon qui m'allait chercher à vivre, afin que, s'il y avait du danger, je portasse tout seul le mal que nous pouvions craindre.

Néanmoins, toutes ces appréhensions se trouvèrent fausses; le roi me fut plus favorable que nous n'avions pas espéré. Il commanda qu'on me mit en liberté; nos ennemis furent surpris de cette nouvelle, et le gouverneur, qui avait entendu que je serais bien plus maltraité, me fit commandement de sortir de sa province. Je dis que je lui obéirais, mais que je lui demandais un peu de délai pour pouvoir refaire ma barque, laquelle n'était pas en état de me pouvoir conduire en haute mer sans un évident danger de ma vie.

Il m'accorda ma requête, au grand contentement des chrétiens, qui furent ravis de me retenir. Je me retirai en la maison de ce magistrat, nommé Ignace, qui m'avait logé auparavant. J'y passai quelques semaines, où nous eûmes bien de l'occupation, surtout au commencement du Carême, où nos nouveaux chrétiens furent ravis de voir la belle cérémonie des Cendres, à laquelle ils assistèrent tous; et, pendant tout ce temps-là, ils me donnaient d'admirables preuves de leur foi.

XXXVIII

Comme Ignace fut mis en prison, avec quelques autres chrétiens, et la constance qu'ils y témoignèrent.

A ce commencement de Carême, les chrétiens venaient tous les jours en la maison où j'étais logé, et n'en bougeaient que fort peu souvent. Il arriva, par hasard, qu'un certain juge fiscal fut envoyé par Onghebo pour une affaire importante, de laquelle Ignace devait avoir la commission, parce qu'il était le premier magistrat du lieu. Ce notaire était logé dans notre maison, mais il était en l'étage d'en bas, et nous en celui d'en haut. Trente chrétiens avaient passé la nuit avec nous pour recevoir les sacrements, et sur le matin, ils faisaient leurs prières tous ensemble à leur ordinaire. Le bruit qu'ils faisaient en psalmodiant éveilla le valet du notaire, qui, se doutant de ce que c'était, avertit son maître, qui monta incontinent; et, surprenant sur le fait cette troupe de chrétiens, fit grand bruit dans tout le logis. Ignace,

qui nous logeait, fut bien étonné, quand il vit que le juge avait ordre du gouverneur de se saisir de tous les chrétiens qu'il rencontrerait dans l'exercice de leur religion.

J'étais en une chambre voisine, où je priais Dieu en particulier; j'accourus incontinent pour prendre toutes les images, crainte que nos ennemis ne les profanassent; pendant que je les cachais, trois de mes compagnons, Ignace, Joseph et Maur, furent menés en prison, et chargés de ces pesantes échelles qu'on fait à la mode du pays. Ils s'y en allèrent tous comme à un festin, et particulièrement Ignace, qui allait en tête, non pas comme un prisonnier, mais comme un apôtre, prêchant à tous la gloire de son maître Jésus-Christ.

A l'entrée de la prison, une fort belle chose leur arriva, qui les consola merveilleusement. Plusieurs païens qui étaient prisonniers virent, pendant les ténèbres de la nuit, un bel homme plein de majesté entrer dans le cachot où étaient Ignace et ses compagnons. Ils furent ravis de voir la beauté de cette face, et commencèrent à dire que c'était assurément le Seigneur du ciel, duquel ils avaient ouï parler, qui venait consoler les chrétiens, parce qu'ils étaient ses vrais serviteurs. Et, pour montrer que la vision n'était

pas un songe, ils en restèrent si touchés, qu'ils résolurent tous d'embrasser la foi pour laquelle les chrétiens étaient si heureux dans leurs prisons, que de recevoir des visites si honorables. Et, peu de temps après, ils exécutèrent leur bon dessein en recevant le baptême.

Ces trois généreux prisonniers ne virent pas des yeux du corps la présence de leur capitaine, mais ils en ressentirent bien les effets en leur cœur, par la consolation qu'ils recevaient dans cette affliction. Ils avaient toujours plus de zèle à prêcher Jésus-Christ dans cette prison : et, quand on leur permettait d'en sortir pendant le jour, comme l'on fait ordinairement dans ce pays, ils allaient aux places publiques, portant leurs échelles, qui étaient les glorieuses marques de leur courage; et en cet état, ils prêchaient et par exemple et de bouche la vérité de leur religion, avec tant de succès, que plusieurs en étaient convaincus et demandaient le baptême.

Je ne fus pas exempt des orages que cette tempête avait excités. Le magistrat me fit appeler, et me commanda que je lui misse en main les images desquelles je m'étais saisi; que si je refusais de lui obéir, il avait bien moyen de me faire repentir de mon opiniâtreté. Je lui répondis qu'il commençât hardiment

à expérimenter sur moi toutes les rigueurs de ses supplices; que j'espérais de lui faire voir que le cœur des chrétiens était plus fort que la colère de tous leurs persécuteurs; que Jésus-Christ était mon bon Maître, qui m'avait toujours fait tant de bien, que je ne serais jamais si lâche que de lui faire un outrage qu'il n'avait jamais mérité. Comme il me vit ainsi résolu, il ne passa pas plus outre, voyant bien qu'il n'y gagnerait que de la honte.

Je connus bien en même temps que les chrétiens du bourg où l'on m'avait attrapé seraient tourmentés; je les avertis de fuir l'orage, se retirant dans les bois avec toute leur famille. Quand ces barbares ne trouvèrent personne dans les maisons, où ils pensaient rencontrer prise, ils entrèrent en une si grande rage, qu'ils détachèrent plusieurs gros chiens, et les envoyèrent dans ces forêts où ils surent que les serviteurs de Dieu s'étaient retirés, croyant qu'ils déchireraient particulièrement les enfants qu'ils rencontreraient.

Mais Dieu voulut que ces chiens, courant par ces bois, ne firent mal à aucun chrétien; les enfants mêmes me disaient après, avec une sainte naïveté, comme bien souvent ils avaient couru pour les dévorer, sans les avoir néanmoins jamais touchés.

Cette compagnie de soldats, n'ayant trouvé aucun chrétien dans ce bourg, passa dans toutes les bourgades voisines, pour y chercher tout ce qu'ils y en pourraient rencontrer. Ils allèrent d'abord trouver ce tant renommé chrétien Antoine, qu'ils savaient être comme l'âme et l'esprit de toute cette belle église. Il était dans sa maison, avec un de ses parents qu'il avait converti à la foi depuis peu de jours. Ils se laissèrent prendre tous deux, et aussitôt on les chargea de bastonnades.

Antoine les souffrit avec un visage gai, et avec un courage si généreux, que les soldats en avaient de l'étonnement. Son compagnon, nommé Matthieu, témoignait par sa mine que ce mauvais traitement lui était fâcheux. Antoine, remarquant cela, lui dit des paroles si pleines de la sainte ardeur qu'il avait au cœur, que Matthieu eut honte de la lâcheté qu'il avait témoignée, et imita la constance de son compagnon Antoine. Ils furent tous deux, après ces premières caresses, chargés des croix ordinaires, comme l'on fait à tous les voleurs; puis traînés en prison, où ils entrèrent avec plus de joie que si c'eût été une salle d'un festin.

Aussitôt que j'en fus averti, je m'y en allai, non pas pour les consoler, mais bien pour me réjouir avec

eux de l'honneur que Dieu leur faisait. Quand ils me virent entrer, ils se jetèrent tous deux sur mon cou : ce fut une consolation incroyable à eux et à moi de nous pouvoir ainsi embrasser. Après que nous nous fûmes réciproquement consolés, Antoine voulut aller ainsi chargé de son échelle par toutes les places de la ville, prêchant à tous ceux qui le connaissaient que Jésus-Christ, son bon Maître, était la cause de sa souffrance, disant partout que le roi n'avait rien dans tout son trésor qui lui semblât plus précieux que cette échelle, qui lui servirait pour aller au ciel.

Les Cochinchinois ont cette coutume, qu'ils permettent aux prisonniers de s'en aller aux places de la ville demander à vivre, pourvu qu'ils aient cette échelle au cou, et un soldat qui les accompagne et qui les ramène dans la prison. Mais aux chrétiens ils ne donnent aucun soldat pour les conduire, parce qu'ils sont fort assurés qu'ils ne manqueront pas de revenir à la prison, laquelle ils aiment trop pour la fuir.

Deux autres vertueux chrétiens, Philippe et Sylvain, reçurent les mêmes marques d'honneur en cette bourgade : ils furent enfermés dans le même cachot et chargés de semblables croix, demeurant tous quatre dans ces ténèbres de la prison avec plus de consolation que s'ils eussent été en leurs maisons.

XXXIX

La généreuse constance de quatre dames chrétiennes.

La fureur de nos ennemis n'épargna pas même le sexe duquel ordinairement la faiblesse fait compassion aux plus enragés. Il y eut quatre dames chrétiennes, qui montrèrent bien que la foi animée de l'amour de Dieu et de l'espérance du paradis donne aux plus faibles un courage victorieux de tous les tourments. La première était une noble matrone, nommée Paule, laquelle étant prise et mise à la torture, souffrit avec une fermeté inébranlable cette douleur et cette infamie, ne témoignant jamais ni crainte ni mécontentement, jusqu'à ce point que les persécuteurs la renvoyèrent avec des éloges de sa constance, laquelle ne pouvant pas vaincre, ils furent contraints de l'admirer.

Cette vertueuse dame n'avait jamais eu d'enfants, mais elle avait adopté deux jeunes demoiselles, qu'elle tenait en sa maison; et, après les avoir faites chré-

tiennes, elle leur donnait toutes les instructions et les bons exemples qui les pouvaient porter à la pratique des plus excellentes vertus. Leurs noms étaient Luce et Ruffine ; elles furent prises toutes deux avec leur bonne mère et maîtresse, et ne témoignèrent pas moins de courage qu'elle.

On leur attacha au cou une grosse barre fort pesante, avec une corde qui liait ces jeunes dames, comme si c'eussent été des chiens d'attache. Les Cochinchinois en usent ainsi pour punir les femmes les plus criminelles, qui ont grande horreur de cette sorte de supplice ; mais Luce et Ruffine n'en faisaient que rire. On les conduisit avec ces beaux ornements au tribunal d'un juge, nommé Oudelin, qui n'oublia ni menaces ni caresses pour faire plier les volontés de ces deux filles, mais elles eurent plus de courage que le juge n'eut de cruauté ni de finesse. On leur donna la torture, on les exposa au soleil en plein midi, lorsque les ardeurs de la zone torride semblent les rendre insupportables. Les païens, voyant ces visages angéliques sous les rayons de ce soleil qui les brûlait, ne pouvaient pas s'empêcher de témoigner la compassion qu'ils en avaient par leurs larmes, et parfois même ils les couvraient avec des chapeaux fort larges.

Le juge même, qui était présent, en était touché. Il commanda que, si elles voulaient être couvertes de ces chapeaux, elles renonçassent à Jésus-Christ; aussitôt qu'elles entendirent ce discours, elles jetèrent tous ces chapeaux par terre, dirent au juge que, s'il n'avait point d'autre moyen pour leur faire quitter leur foi que les chaleurs du soleil, il ne pouvait pas espérer de les pouvoir vaincre, et qui si même le feu lui semblait plus chaud, il expérimentât hardiment sur elles si les flammes de Jésus-Christ ne sont pas plus fortes que celles de toutes les fournaises des tyrans. Le juge demeura honteux, et toute l'assemblée ravie de la force que la foi chrétienne donne aux personnes les plus faibles.

Il y eut pourtant dans ce même lieu une dame chrétienne, laquelle, dans le commencement, ne fut pas si généreuse que les trois premières : elle eut si grande horreur de cette sorte de lien qu'on voulait lui attacher au cou, avec un bois fort pesant, qu'elle aima mieux quitter la foi que le porter; mais quand elle eut appris ce que Luce et Ruffine avaient fait, elle eut si grande honte de sa lâcheté, qu'elle m'envoya demander s'il n'y avait pas moyen de réparer sa faute et de faire amende honorable à Jésus-Christ, auquel elle avait fait un si grand outrage; je lui fis dire, et

puis je lui dis à elle-même que nous avions un si bon Maître, que nous pouvions toujours rentrer en ses bonnes grâces, pourvu que nous le voulussions bien ; que véritablement sa faute avait été grande, mais qu'elle avait moyen d'en faire une belle réparation, si elle avait le courage d'aller trouver le même juge duquel elle avait eu peur, et confesser en sa présence qu'elle était prête à souffrir tout ce qu'il voudrait, pour l'amour de celui auquel elle avait été infidèle.

Elle ne se fit pas dire cela deux fois : elle s'y en alla incontinent, et parla à Onghebo avec tant de résolution, qu'elle lui fit perdre contenance : il la menaça, il lui parla doucement, et puis enfin, ne pouvant rien gagner, et n'espérant pas de lui faire changer de résolution, la chassa de sa maison, avec autant de gloire pour elle que la première fois elle avait mérité de blâme.

XL

Le merveilleux courage de neuf généreux chrétiens.

Les juges, se voyant ainsi vaincus par des femmes, ne les osèrent plus attaquer; mais ils ne laissèrent pas en paix nos pauvres chrétiens, qu'ils persécutèrent à outrance. J'étais cependant toujours parmi eux, et je ne perdais point d'occasion de les assister, avec les remèdes des sacrements et des instructions chrétiennes. Le roi avait permis que j'allasse où il me plairait; néanmoins, le gouverneur de Quinhin ne voulait point me souffrir en sa province. Les chrétiens furent d'avis que j'en sortisse, pour aller travailler en quelque autre avec plus d'assurance et avec plus de fruit.

Quand je fus dans le dessein d'en partir, je vis arriver neuf de mes chrétiens, venus des dernières provinces du septentrion, c'est-à-dire, qui avaient fait cent bonnes lieues, en une saison fort incommode

à cause des grandes boues. Ils avaient ouï dire que j'étais prisonnier et en danger de ma vie : tout leur dessein avait été de me venir offrir leur service, et de m'assister en la nécessité en laquelle ils croyaient que j'étais réduit.

Je laisse à penser si cette bonté m'attendrit le cœur : je les remerciai autant que je pus, et ne voulus recevoir aucun des présents qu'ils me voulurent faire, leur disant toujours que, par la grâce de Dieu, je n'avais besoin de rien. Quand ils virent que je refusais tous leurs services, ils voulurent employer leurs biens et même leur vie, pour assister les autres chrétiens qui étaient maltraités pour la foi.

Ils n'oublièrent rien de tout ce qu'ils purent faire pour les soulager ; et leur zèle passa même si avant, qu'ils allèrent hardiment trouver le gouverneur, lui dirent le tort qu'il avait de persécuter les innocents, et le conjurèrent de ne pratiquer plus cette cruauté. Le gouverneur fut surpris de cette liberté chrétienne ; il enrageait de colère, mais il n'osa pas décharger son cœur en les punissant, parce qu'ils n'étaient pas de son ressort ; il les chassa de sa province, laquelle ils furent contraints de vider peu de jours après.

Le principal dessein qui avait amené Barthélemy, l'un des neuf, était d'accomplir le grand désir qu'il

avait d'entrer en ma compagnie, pour y servir les catéchistes, et sa vue principale était d'avoir une fortune pareille à celle d'André. C'était un homme de quarante ans, fort, robuste, et bien riche en son pays. J'eusse fort volontiers fait ce qu'il souhaitait, mais il était marié, et même il avait une petite fille qu'il était obligé d'élever.

Il me repartit que sa femme était païenne, et si obstinée dans son erreur, que jamais il n'avait pu la gagner pour être chrétienne; que, puisqu'elle ne voulait point reconnaître le vrai Dieu, il ne la voulait point tenir pour sa femme. Que pour sa fille, il donnerait ordre qu'un bon chrétien de ses amis lui donnerait toute l'instruction qu'on pouvait donner à une chrétienne.

Je dis pourtant qu'il retournât en sa maison; qu'il fît encore une fois son possible pour gagner à Dieu l'âme de sa femme, pour laquelle Jésus-Christ est mort; que si, après cela, elle demeurait obstinée en son erreur, je lui permettrais de la quitter, et lui ouvrirais les portes de notre maison, pour y servir Dieu plus parfaitement. Il exécuta tout cela ponctuellement, comme je raconterai ci-après.

XLI

Comme quelques dames religieuses espagnoles, allant aux Philippines, passèrent en la Cochinchine.

Ce fut au 15 février de l'année 1645, que je sortis de la province de Quinhin, laissant les chrétiens fort bien préparés contre toutes les attaques de leurs ennemis. Je me mis sur la mer, à dessein d'aller en la province de Cham passer la semaine sainte. Mais nous eûmes le vent si contraire, que nous fûmes contraints de prendre terre en un rivage désert, pour y faire la bénédiction des rameaux, que nous devions après distribuer aux chrétiens; cela étant, nous continuâmes notre voyage, avec un évident danger de naufrage, parce que notre gouvernail fut brisé par un coup de mer; Dieu, néanmoins, nous assista miraculeusement, nous faisant arriver en une île où nous réparâmes notre perte; et, après y avoir passé la nuit et dit la messe le matin du jeudi saint, nous arrivâmes sur le minuit à un port fort renommé qu'on appelle Faïso, duquel j'ai parlé ci-devant.

Je m'y trouvai tout à propos pour prêcher la passion, et faire l'office le matin du vendredi saint. J'y reçus une grande consolation de voir deux vaisseaux portugais arrivés de nouveau de Macao, qui me portèrent diverses lettres de nos Pères; mais je fus bien étonné quand je n'en vis aucun pour m'accompagner, comme je m'étais promis. Il y avait un an entier que je n'avais vu aucun prêtre, et par conséquent je n'avais pas eu moyen de me confesser.

J'appris fort à propos que deux Pères de Saint-François étaient arrivés au port de Cham, fort près de Faïso, dans un navire espagnol, qui, allant de Macao aux Philippines, avait été contraint par la tempête de venir relâcher à la Cochinchine, et y avait été arrêté depuis quelques semaines. Je m'y en allai par mer, et y arrivai sur l'entrée de la nuit. Ces bons Pères me firent des caresses extraordinaires, et me témoignèrent tant de charité que j'en fus honteux. J'étais venu tout à point, parce que le vaisseau devant faire voile le lendemain matin, la première chose que je voulais faire fut de me confesser. Après avoir demeuré un an entier sans recevoir le sacrement que j'avais donné à tant de milliers de personnes, je passai après le reste de la nuit en la compagnie de ces bons Pères et de messieurs les Espagnols, qui me

racontèrent tout ce qu'ils avaient fait en la cour du roi de la Cochinchine, sur un sujet que je dirai.

Quand les Espagnols des Philippines apprirent que les Portugais de Macao secouaient le joug d'Espagne, pour suivre le parti du roi de Portugal, ils envoyèrent un gros vaisseau, fort bien équipé, avec un capitaine et des soldats, pour fortifier dans Macao ceux qui voudraient se soumettre à la domination du roi d'Espagne. Mais les Portugais, après les avoir battus, les firent prisonniers, puis les renvoyèrent dans leur même vaisseau, sans leur faire aucun tort; et, parce qu'il y avait dans Macao quatre religieuses espagnoles, venues quelque temps auparavant des Philippines pour fonder un monastère de Sainte-Claire, les Portugais, pour n'avoir plus rien à démêler avec cette nation, qu'ils n'ont jamais guère aimée, furent d'avis de mettre ces quatre filles dans ce vaisseau de leur nation, sous la conduite de deux Pères fort autorisés dans leur ordre.

Ils partirent de Macao sur le commencement de février de l'an 1645; mais une tempête fort violente, les poussant hors du droit chemin des Philippines, les porta au port de Cham, en la Cochinchine; ces deux Pères, ayant appris que j'étais prisonnier en la province de Quinhin, et que les chrétiens y étaient

fort persécutés, m'écrivirent trois fort belles lettres, que je garde encore, où, avec une fort grande bonté, ils témoignent avoir compassion de mes souffrances, me font offre de leurs services, et m'informent de tout ce qui leur est arrivé en la cour du roi de la Cochinchine.

Car, ces quatre religieuses étant arrivées, le bruit en fut incontinent répandu dans tout le royaume, et particulièrement à la cour, où le roi et la reine, ayant appris la manière de vivre que tenaient ces filles, voulurent les voir; elles s'en défendirent bien longtemps, disant qu'elles étaient indisposées; mais enfin il fallut obéir au roi, qui voulut absolument que le capitaine espagnol, avec une compagnie de ses soldats, fit escorte aux religieuses jusqu'à la cour.

Avant qu'elles y allassent, elles furent logées fort commodément dans une petite maison que nous avons en ce port de Cham, qu'elles trouvèrent fort commode pour leur retraite. Toutes les dames du voisinage venaient voir ces filles, que l'on leur disait être fort saintes, qui demeurent toujours enfermées et voilées; mais on ne pouvait pas croire quand on leur disait qu'elles coupaient leurs cheveux, ce qui est fort extraordinaire parmi ces peuples, où particulièrement les femmes font une extrême diligence pour bien

conserver leur chevelure, pour laquelle elles ont quasi autant d'amour que pour leur tête.

Mme Marie-Madeleine, femme du gouverneur, sur toutes les autres dames du pays, témoignait des bontés extraordinaires pour ces saintes filles, c'était ainsi qu'on les appelait; elle leur envoyait tous les jours quelque nouveau présent, les voyait fort souvent, et même leur donna sa fille unique, pour être avec elles pendant quelques jours. Cette demoiselle, âgée d'environ treize ans, prit tant d'amour pour ces religieuses, et tant d'estime de leur vertu, qu'elle était résolue de les suivre, et l'on eut bien de la peine de lui faire changer le dessein qu'elle avait d'aller aux Philippines, en leur compagnie.

XLII

Les honneurs que le roi de la Cochinchine fit à ces dames religieuses.

Cependant le commandement du roi pressa les dames d'aller à la cour. Il leur envoya une belle galère, qui les porta fort commodément; elles trouvèrent, à leur arrivée, la maison d'un des principaux magistrats, où elles furent magnifiquement traitées par sa femme et sa fille, en attendant que le roi les appelât en son palais.

Ce fut environ les deux heures après midi qu'elles y allèrent, toujours bien voilées, en compagnie de deux Pères religieux, du capitaine espagnol et d'environ cinquante soldats de sa garde, qui étaient tous fort bien couverts, et ne manquaient pas d'avoir cette belle gravité ordinaire à la nation. Le roi les attendait, appuyé sur une fenêtre qui regardait sur la grande basse-cour du palais; la reine était sur un autre proche du roi. L'on avait préparé dans cette belle

salle un réduit, environné de tapisseries et fort bien orné, où les religieuses pouvaient demeurer à couvert, sans être exposées aux yeux de toute cette grande cour.

Le roi et la reine étaient magnifiquement vêtus; les principaux du royaume s'y trouvèrent pour faire leur cour. La garde était alors de quatre mille hommes, divisés en quatre compagnies de mille hommes chacune, si bien rangés en divers quartiers, qu'ils ne couvraient aucunement les places du roi, de la reine, et l'endroit où les religieuses avaient leurs places. Les deux compagnies qui étaient plus proches du roi étaient vêtues de grandes robes de damas violet, avec des lames d'or sur l'estomac; les deux autres portaient de longues casaques, tirant sur le noir, et chaque soldat avait un grand cimeterre, tout garni d'argent; ils étaient tous en leur rang, et pas un d'eux ne bougeait et ne disait mot.

Quand les religieuses entrèrent en la salle, on les conduisit en ce lieu couvert, à la main gauche du roi; le capitaine espagnol, les deux principaux seigneurs de sa suite et les deux religieux s'approchèrent du roi, et lui firent toutes les révérences à l'espagnole, la tête découverte, et n'oubliant rien de leurs graves cérémonies. Le roi ne manqua pas de leur rendre

libéralement pour le moins autant, avec plusieurs belles paroles d'estime et de courtoisie; puis les fit tous asseoir en des siéges élevés, qu'on avait préparés pour eux, et commanda à tous les soldats de s'asseoir à terre, les pieds croisés, ce qu'ils firent en un instant et sans bruit.

La cérémonie commença par une belle collation, que l'on apporta sur plusieurs tables rondes, vernissées et dorées; chacun avait la sienne; elles étaient pleines de fort bonnes viandes, avec une magnificence royale; le roi les invitait à manger, et priait de loin les dames religieuses de faire bonne chère; pendant la collation, les damoiselles de la cour dansèrent un beau ballet, et messieurs les Espagnols avouaient qu'en leur pays on ne faisait pas mieux, ni même peut-être si bien.

La collation finie, le roi voulut que les religieuses sortissent hors de leur enclos et passassent vers la fenêtre où était la reine; elles sortirent, toujours bien voilées, passèrent devant le roi, et le saluèrent; puis elles allèrent auprès de la reine, où elles s'assirent. La première chose que cette princesse leur demanda, fut qu'elles posassent leur voile, parce qu'elle voulait voir s'il était bien vrai qu'elles rasassent leurs cheveux, ce que personne ne voulait croire en cette cour.

Les religieuses dirent qu'elles ne pouvaient pas mettre bas leur voile, particulièrement à la vue de tant d'hommes; mais elles le levèrent devant la reine, et lui firent voir leur visage. Le roi en fut un peu offensé, et dit que, puisqu'il leur montrait son visage, il ne savait pas pourquoi elles refusaient de se découvrir.

La reine, qui aime fort les idoles, leur demanda quelle était leur loi, et quelles sortes de prières elles chantaient; ces bonnes religieuses répondirent constamment ce qu'elles devaient, mais la femme qui leur servait d'interprète ne rapporta pas fidèlement leur réponse. Lors la reine commanda à l'une de ses dames de mettre la main sur la tête des religieuses, et de voir si elles étaient rasées comme l'on disait; cette dame toucha la tête de la plus âgée, et n'y ayant point trouvé de cheveux, s'écria tout haut qu'il était bien vrai : cela fut tenu comme une très-grande merveille.

Cet entretien dura plusieurs heures, pendant lesquelles on fit plusieurs jeux à la mode du pays, avec une magnificence véritablement royale. Quand la nuit commença, le roi fit allumer par tout le palais grande quantité de flambeaux; et, après que tout fut achevé, il donna bonne escorte de ses gens aux religieuses et

aux Espagnols, qui, après avoir remercié le roi de ses faveurs, allèrent passer la nuit dans leurs galères, où ils croyaient d'être plus en repos.

Le lendemain matin, le roi envoya plusieurs présents à toute cette compagnie, particulièrement toute sorte de confitures fort délicates; puis il permit aux Espagnols de choisir un logis dans la ville comme il leur plairait. L'un des principaux magistrats logea dans son palais le capitaine espagnol et ses deux premiers officiers, et donna au reste des soldats une maison bien capable, où ils furent logés fort commodément. Les dames religieuses avec les deux Pères allèrent chez un magistrat qui était bon chrétien ; j'en ai parlé ci-dessus : il s'appelait Joachim, et sa femme Anne. Ils reçurent tous deux avec une extrême joie ces servantes de Dieu en leur maison, où il y avait une église fort commode pour les exercices de ces bonnes filles.

La maison était jour et nuit pleine de monde qui venait à la dévotion. Les dames de la cour y venaient ordinairement, et tout ce qu'il y avait de beau monde en cette grande ville. Chacun était ravi de voir la modestie et la sainte vie de ces filles, quand elles chantaient l'office ; tous ces bons chrétiens, qui n'avaient jamais vu cela, fondaient en larmes. Ces

bons Pères étaient occupés jour et nuit à ouïr les confessions des chrétiens, et en dix jours ils baptisèrent cinquante-quatre païens, entre lesquels il y en avait quelques-uns de fort grande condition.

Le fruit eût été encore plus grand, si leur séjour eût été plus long; tous les ennemis de la foi n'osaient dire mot; la messe se disait publiquement, et on prêchait nos mystères sans crainte des édits du roi, qui souffrait cela sans s'en offenser.

XLIII

Les beaux exercices que le roi fit voir aux Espagnols, et leur retour en leur navire.

Pendant que la présence de ces bonnes religieuses était fort utile aux chrétiens, le roi voulut faire voir à ces étrangers, qui ont tant d'estime pour leur nation, que la Cochinchine n'est pas un pays de barbares.

La première chose qu'il leur montra, fut un beau combat de vingt galères toutes dorées, qui firent mille passades sur la grande rivière de cette ville. Le roi même était dans une galère très-magnifique, où il faisait les exercices avec plusieurs seigneurs de la cour. Et en même temps son fils et son frère étaient en une large campagne voisine, montés sur de beaux chevaux richement parés, où ils faisaient un magnifique carrousel, de façon que les Espagnols voyaient en même temps deux combats, l'un sur terre, l'autre sur l'eau, et ils avouèrent franchement qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus beau.

Le lendemain, le roi leur fit voir un autre exercice de quinze galères qui parurent sur la rivière : les unes étaient dorées, les autres peintes en couleur de feu ; le roi était assis en un trône sur le bord, et avait deux mille hommes à ses côtés, tous vêtus de mêmes livrées, et avec leurs armes. Les galères allaient trois à trois, avec si grande mesure, qu'une ne passait pas l'autre d'un travers de doigt ; leur mouvement était égal, et, dans les divers tours qu'elles faisaient, elles gardaient un parfait accord.

Le troisième jour, le roi voulut que les Espagnols vissent une cérémonie qu'il faisait à l'honneur de ses ancêtres trépassés. Elle se faisait dans une grande cour devant le palais. Tous les soldats entrèrent en bel ordre, au nombre d'environ six mille : ils étaient tous vêtus de rouge cramoisi, avec des casques dorés et des mousquets fort reluisants. Les capitaines étaient à la tête de leur compagnie ; chacun gardait son rang, comme s'il eût fallu aller contre l'ennemi.

Quand tout fut rangé, et le roi présent, vint un des prêtres du pays, qui fit certaines cérémonies auprès de quelques tables préparées à cet effet ; et, après qu'il eut dit des paroles que personne ne pouvait entendre, il mit le feu à quelques chevaux de papier, puis à quelques pièces de canon ; en même temps

tous les soldats tirèrent leur mousquet, et alors ils commencèrent à tirer au blanc. Le roi donnait de fort beaux présents à ceux qui donnaient à propos dans le centre; mais ceux qui tiraient hors du but perdaient leur montre[1] d'un mois.

Cela se fit le matin : le roi voulut faire voir aux Espagnols un combat naval de dix-huit belles galères, plus grandes que celles qu'ils avaient vues les jours précédents. On passa toute l'après-dînée en cet exercice, après lequel ces Messieurs prirent congé du roi, avec mille remerciements de ses bontés, et une incroyable estime de la magnificence de sa cour.

Après les dix jours ainsi agréablement passés en cette cour, les dames religieuses et leur compagnie s'embarquèrent pour aller au port de Cham retrouver leur navire. On ne saurait dire le regret qu'eurent tous les chrétiens de les voir partir : les dames de grande condition et toutes les autres venaient leur dire adieu avec plusieurs larmes; quelques-uns les voulurent accompagner bien loin, les autres les suivaient sur le rivage, et toutes les suivaient des yeux et du cœur.

Mais surtout Mme Marie, tante du roi, les vint attendre dans une galère, bien loin du port, où elle

[1] *Montre*, terme militaire, se disait autrefois d'Un mois, ou d'un quartier de solde. (Note de l'Éditeur.)

leur fit mille caresses et plusieurs présents; elle témoigna tant de dévotion pour leur saint habit, qu'elles lui donnèrent une de leurs ceintures de corde, et promirent de lui envoyer après une de leurs robes, ce qu'elles firent fort fidèlement quand elles furent arrivées aux Philippines.

Voilà ce que je sus, partie par des lettres, partie par le récit de ces religieux qui, après nous avoir consolés pendant une nuit, partirent sur le matin du samedi saint, et me laissèrent encore une fois tout seul prêtre dans un grand royaume.

XLIV

Comme je fus fait prisonnier avec huit de mes compagnons.

Après le départ de ce vaisseau espagnol, je passai les fêtes de Pâques en la ville de Cham, où nous eûmes une foule extraordinaire de nos chrétiens, qui venaient à ces saints jours faire leur devoir; de là je retournai en cette ville de Japonais, nommée Faïso, où Ignace travailla fort heureusement à la conversion de plusieurs femmes païennes, mariées à des chrétiens japonais, qui jusque alors n'avaient rien pu gagner pour leur faire quitter leur superstition. Ignace en vint à bout en peu de jours, et de vrai, il avait un don de Dieu si extraordinaire pour la prédication, qu'il lui arrivait fort souvent de faire des sermons qui duraient toute la nuit, sans que personne les trouvât trop longs : il n'y avait aucun de ses auditeurs qui n'eût voulu qu'il durât encore plus longtemps. Je m'assure que ceux qui liront ceci auront peine de

croire ce que je dis, mais certes j'assure ce que j'ai vu.

De Faïso, je trouvai à propos d'aller consoler les chrétiens qui étaient en la ville royale, où ils avaient reçu depuis peu une grande affliction; particulièrement cette grande servante de Dieu, Mme Marie, tante du roi, parce que son fils, à cause d'une petite raillerie que le roi lui fit contre les chrétiens, fit abattre une grande église que sa mère avait bâtie dans l'enceinte de son palais. Cette bonne dame fut tellement outrée de douleur pour le crime de son fils, que pendant huit jours elle courait çà et là, ne sachant quasi ce qu'elle faisait.

Je m'en allai donc pour la consoler; mais, n'osant pas me faire voir dans le jour, de cette grande ville, je me tins caché en une petite ville voisine. Aussitôt que cette dame le sut, elle se déroba de son palais pour me venir voir; un très-grand nombre de chrétiens la suivit, de façon que Dieu bénissait nos travaux.

Mais il arriva un accident qui nous mit en une bien grande peine. Le roi s'était venu divertir dans cette même ville où j'étais caché, et logeait en une maison proche de la nôtre; le feu s'étant pris à notre voisinage, tout était en désordre; je n'osais pas sortir,

parce que le roi ne pouvait manquer de me voir, si je me fusse voulu sauver ; d'ailleurs le feu s'approchait de nous, et le vent portait les flammes sur le toit de notre logis.

C'était fait de nous, si Dieu ne nous eût assistés visiblement : nous recourûmes à la prière, et par un effet admirable de la bonté de Notre-Seigneur, le vent se tourna, et porta la flamme de l'autre côté si à propos, que nous n'eûmes plus rien à craindre : et puis qu'on doute si Dieu aide ses serviteurs.

Je demeurai encore enfermé pendant quelques jours dans cette même maison, et j'y trouvais toujours plus à faire. Néanmoins, je me résolus de quitter ce poste pour aller en l'autre extrémité du royaume, du côté du septentrion, où depuis quelque temps je n'avais point visité mon troupeau. J'entrai dans ma barque avec huit catéchistes, justement trois jours avant les fêtes de Pentecôte; mais, comme nous avions un fort bon vent qui nous portait heureusement sur cette grande rivière, nous fûmes découverts par trois galères du roi, qui allaient faire le tour de toutes les rivières et de la mer, craignant que le nouveau roi du Tonkin n'eût quelque dessein sur la Cochinchine.

On se hâta incontinent pour nous prendre, croyant que nous étions envoyés par le roi du Tonkin ; la nou-

velle en fut portée à la cour de la Cochinchine. Mais néanmoins, quand nous eûmes fait connaître à tous ces soldats, qui nous traitaient fort mal, que nous n'avions aucunes armes, ils commencèrent à s'adoucir; et le capitaine même, qui s'était chargé de nous garder en attendant les ordres du roi, fut si honnête homme, qu'il nous logea dans sa maison et nous y dressa une fort belle chapelle, où il donnait entrée, et invitait lui-même les chrétiens; il préparait l'autel pour la messe; j'avais chez lui toute la même liberté que j'eusse pu avoir en notre propre maison. En neuf jours j'y baptisai septante païens, qui se faisaient chrétiens, à ce qu'ils me dirent, sous l'espérance de m'accompagner à la prison et au martyre.

Je ne vis jamais tel concours : les chrétiens qui surent que nous étions prisonniers accoururent de toutes parts pour nous suivre et nous assister. En un jour je vis arriver cinq grands bateaux, que ces généreux serviteurs de Dieu avaient remplis pour nous venir trouver. Je les satisfis le mieux qu'il fut possible, en leur donnant tous les Sacrements et toutes les instructions que je leur pouvais donner. Il faut avouer que la bonté de ces personnes n'a point d'exemple dans ces pays d'Europe, hors desquels l'on se persuade que tout est barbare.

XLV

Comme nous fumes conduits au roi, et mis en prison.

Cependant, l'ordre du roi porta qu'on nous conduisît à la cour. Ce bon capitaine, qui nous avait traités dans sa maison avec tant de courtoisie, nous dit adieu avec beaucoup de larmes. Nous avions fait notre possible pour lui faire recevoir le baptême, mais nous n'avions pas pu obtenir de lui cette grâce, après en avoir reçu tant d'autres. Il se recommandait aux prières de tous les chrétiens, il nous embrassait et nous faisait tous les biens qu'il pouvait, mais il ne voulut jamais nous contenter en ce que nous désirions le plus.

Nous allâmes donc dans notre barque : il n'y avait qu'un seul homme qui avait charge de nous mener au roi. Nous étions neuf, et lui était seul. Je vous laisse à penser si ces gens-là n'avaient pas bien peur que nous nous sauvassions. Ce soldat était si bon, qu'il

nous laissait aller dans toutes les maisons des chrétiens qui étaient sur le chemin. Nous les voyions venir à grandes troupes pour nous conduire chez eux, où ils recevaient les Sacrements, et nous regardaient comme si nous eussions déjà été martyrs.

Ce fervent chrétien, nommé Barthélemy, duquel j'ai parlé ci-dessus, nous vint au-devant, et me somma incontinent de la promesse que je lui avais faite, que je le recevrais en ma compagnie, si sa femme lui refusait de se convertir; qu'il avait fait tous ses efforts pour vaincre son obstination, et qu'il n'avait rien pu obtenir; que, puisqu'il avait accompli ce que je lui avais commandé, il était juste que je fisse ce que je lui avais promis.

Comment entendez-vous cela? lui dis-je : ne voyez-vous pas, mon cher ami, que je suis prisonnier? Ce serait maintenant le temps de sortir de ma compagnie, non pas d'y entrer. Que dites-vous, mon Père? reprend ce brave chrétien : c'est pour cette raison-là que je désire plus que jamais d'y entrer: c'est parce que vous allez à la prison et au martyre, que je vous veux suivre. Faites ce qu'il vous plaira, vous ne sauriez rompre votre parole, je ne bouge d'auprès de vous; et en disant cela, il se jette dans notre bateau, se mêle parmi mes autres compagnons,

et quoi que je susse dire, il vint avec nous jusqu'à la cour et à la prison.

Nous arrivâmes au port sur l'entrée de la nuit, et notre soldat nous permit facilement de la passer tout entière avec nos chrétiens. Le lendemain matin, jour de la sainte Trinité, je dis la messe, croyant que ce serait la dernière; je donnai courage à mes bons chrétiens, qui remplissaient la maison, et pleuraient comme s'ils eussent perdu leur père. Je leur dis adieu, et puis nous allâmes allègrement au lieu où nous pensions pouvoir rencontrer une mort que nous estimions mille fois plus aimable que la vie.

Nous fûmes incontinent conduits au lieu d'honneur, c'est-à-dire, en une prison fort sombre; nous y entrâmes fort allègrement, encore que nous eûmes bien grand déplaisir que le magistrat qui nous constitua prisonniers de la part du roi prît toutes nos hardes, et nos ornements d'église qui me servaient à dire la messe, ne nous laissant pas un denier pour nous assister; il envoya le tout au roi, qui ne nous renvoya rien autre chose que les ornements de la messe, parce qu'on lui dit que c'était ce qui nous servait pour sacrifier au grand Roi du ciel et de la terre.

Dans cette grande pauvreté, dans cette prison

obscure et infecte, mes neuf catéchistes et moi ne laissions pas d'avoir rencontré un vrai paradis; on nous préparait cependant des échelles, que nous attendions avec impatience, comme des arrhes assurées au martyre, qui faisait le plus grand de tous nos souhaits.

XLVI

Comme je fus condamné à mort, et puis délivré.

Quelques jours après notre prise, l'on parla de moi au conseil ; le roi, de sa propre bouche, me condamna à avoir la tête tranchée, et ordonna que cela se fît sans délai, et le même jour. Hélas ! voilà bien ce que j'avais si longtemps désiré de toute l'étendue de mon cœur, mais un si grand pécheur comme moi ne mérite pas cette grâce, que Dieu ordinairement ne donne qu'à ses favoris.

L'on se disposait déjà à exécuter le commandement du roi, en me tranchant la tête, lorsque, par un malheur extrême, un de mes bons amis, me voulant servir, me rendit le plus mauvais office que je pouvais craindre du plus grand de mes ennemis.

Un certain magistrat, fort estimé du roi, et de grand crédit dans son conseil, comme ayant autrefois enseigné au roi les lettres chinoises et les plus belles

sciences du pays, se leva debout, et parla si bien en ma faveur, qu'il adoucit le roi, lui disant que ce lui serait un opprobre d'avoir souillé son glaive dans le sang d'un innocent; que ce n'était point un crime digne de mort d'avoir prêché la foi chrétienne, laquelle n'enseigne rien de mauvais; que, si j'étais condamné pour quelque autre crime, il ne demandait pas que l'arrêt de ma mort fût révoqué, mais que, s'il n'y avait rien autre chose qui me rendît coupable, ce n'était pas un acte de justice, mais une cruauté, de m'ôter la vie.

Ce bon personnage n'était pas chrétien; mais néanmoins, comme j'ai dit ci-devant, j'avais demeuré quelque temps en sa maison, et je lui avais souvent parlé de notre sainte foi. Il avait balancé longtemps pour la recevoir, mais enfin, les respects humains l'avaient emporté, au préjudice de sa conscience; j'avais pourtant baptisé sa femme et plusieurs de ses domestiques, et lui, avait conservé dans le cœur quelque amour pour moi.

Mais il l'employa bien mal en cette occasion : le roi, entendant ce discours, se repentit de m'avoir condamné. « Bien, dit-il, puisque l'on me parle en faveur de ce prêtre portugais, je suis content de retirer ma parole, et de lui donner la vie, mais à

condition qu'il sortira au plus tôt de tout mon royaume, pour n'y jamais plus rentrer : c'est sur peine de la vie que je lui commande de s'en éloigner. »

Quand on me vint dire dans la prison ces deux nouvelles, j'en fus affligé jusqu'à mourir, et je n'y pense jamais que je n'accuse, non point tant ce magistrat, qui me voulait faire du bien, mais ma vie criminelle, pour laquelle Dieu me jugea indigne de mourir dans une si belle occasion.

XLVII

Comme mes neuf catéchistes furent chargés de la croix, et ce que nous souffrîmes en la prison.

En même temps que l'on me signifia cet arrêt, l'on porta des échelles pour les mettre au cou de mes compagnons. Mais, hélas ! quand je vis qu'il n'y en avait que neuf, je reçus un double regret, voyant ainsi maltraiter ces innocents, et qu'il n'y avait que moi qui n'avais aucune part à leur gloire.

De ces neuf serviteurs de Dieu, il n'y en eut pas un qui ne reçût cette échelle avec autant de joie que s'il eût reçu la chose du monde la plus souhaitable. On m'avait donné, depuis quelque temps, un jeune enfant de quinze ans, que je tenais avec mes autres compagnons, pour apprendre à vivre chrétiennement. Il entra dans la prison aussi bien que nous, et quand on porta ces échelles, il présenta des premiers son petit cou, pour être chargé de ce joug. Le juge, qui vit que ce joug pesait quatre fois plus que celui qui

le portait, en eut compassion, et commanda qu'on le changeât en un autre plus léger.

Ignace (c'est ainsi que ce petit innocent s'appelait), s'opposa incontinent à ce soulagement qu'on lui voulait donner, et dit qu'il avait assez de courage et assez de force pour porter le joug de Notre-Seigneur, qui était toujours léger, parce que celui pour qui on le porte nous aide toujours à le soutenir. Il plaida si bien en faveur de sa croix, qu'il gagna sa cause, et parut avec cette belle livrée des enfants de Dieu, avec ses autres huit compagnons, qui portaient tous avec joie cette échelle, avec laquelle ils espéraient de monter au ciel.

Il n'y avait que moi misérable qui étais honteux de n'avoir pas ces marques d'honneur; nous étions dans cette prison avec les seules consolations que le Ciel nous pouvait donner : car hors de là nous étions sans aucun secours. Nous couchions sur la plate terre; nous avions si peu à manger, que nous avions peine à nous soutenir, parce que l'on nous avait ôté tout ce que nous avions d'argent; et les soldats, qui voulaient que nous leur en donnassions, traitaient très-cruellement mes compagnons, les fouettant quasi tous les jours, et, quoi que je leur pusse dire, rien n'était capable de les contenter.

Enfin, je trouvai moyen d'avoir une bonne aumône des chrétiens, qui fut suffisante pour apaiser ces avares, et pour nous tirer de la nécessité où nous étions : Dieu voulut même qu'un jeune chrétien, fort savant aux lettres chinoises, se vînt joindre à nous, pour servir ces captifs de Jésus-Christ. Il voulut être même notre cuisinier, et dans cette prison, il nous fit tous les actes de charité que nous eussions pu désirer d'un très-bon valet, tant la grâce de Dieu est ingénieuse à secourir ceux qui souffrent pour son amour.

XLVIII

Comme je fus banni de la Cochinchine par commandement du roi.

Après avoir ainsi demeuré quelques jours, je me persuadai bien que l'on ne me laisserait pas longtemps jouir du bien que j'avais en cette bonne compagnie. Quand je crus que l'on me devait faire sortir, je laissai dormir mes compagnons une couple d'heures, puis je les éveillai tous pour me disposer à leur dire adieu, et à leur donner les instructions de tout ce qu'ils avaient à faire dans cette prison; ils se confessèrent[1], et se communièrent tous à la messe que je leur dis devant le jour. Dieu sait avec quelles larmes et avec quelles tendresses je leur parlais et les embrassais tous. Le seul souvenir m'attendrit le cœur.

Le jour suivant, le même magistrat qui avait condamné André à la mort, me vint trouver de la part du roi, et me fit commandement de le suivre en la ville de Faïso, pour m'embarquer avec les Portugais,

quand ils retourneraient à Macao, avec défense de revenir en la Cochinchine, sous peine de la vie. Le roi avait donné cette charge à ce gouverneur, parce qu'il savait qu'il était ennemi déclaré contre les chrétiens; et, en effet, il me traita si cruellement, qu'il ne me donna pas même le loisir d'embrasser mes chers compagnons.

Il commanda à ses soldats de me tirer hors de la prison, et de me conduire, sans me donner le loisir de parler à personne, jusqu'au navire qui me devait mener vers les Portugais; ils me traînèrent par toutes les rues de cette ville, avec une extrême douleur des chrétiens, qui me suivirent jusqu'au navire; et même, quand je fus dedans, les uns me suivaient au long de la rade, les autres allaient dans des barques pour me rencontrer à quelques lieues loin du port, où ils eurent moyen de m'arrêter et de m'entendre parler encore une fois. Je leur dis le dernier adieu, mêlant leurs larmes avec les miennes; je leur donnai quelques livres de prières en leur langue, avec quelques médailles bénites qui me restaient; puis, leur ayant bien recommandé les neuf prisonniers, nous tirâmes droit à Faïso, et ces bons chrétiens retournèrent en leurs maisons.

A peine avions-nous fait quelque quatre lieues sur

la rivière, après la retraite des chrétiens de Sinoa, quand deux autres chrétiens arrivèrent sur le bord de l'eau, et demandèrent avec grande instance la permission de me pouvoir dire un mot à l'oreille. Nos gardes, voyant que ces deux personnes avaient fort couru pour me voir, eurent pitié d'eux : ils les firent entrer dans la barque, et leur permirent de me parler.

Ils me tirèrent à part, et me dirent en sanglotant qu'ils savaient de bonne part que le roi, n'ayant pas osé me faire mourir en vue de toute la ville, où il appréhendait du bruit, il avait donné ordre à ces soldats qui me conduisaient de me jeter dans l'eau, quand je serais éloigné de la vue de tous mes amis, et que cet ordre assurément devait être exécuté cette nuit prochaine. Ils jetaient tant de larmes en disant cela, qu'à peine pouvaient-ils parler. Je les remerciai de leur bon avis ; je les embrassai comme ne les devant plus revoir, et les renvoyai, les assurant qu'ils ne me pouvaient point donner de plus agréable nouvelle.

Après qu'ils furent sortis, je commençai à me récolliger, et à penser sérieusement à l'éternité, croyant d'en être quasi à la porte. Je crus que la chose qu'on m'avait dit était fort probable, parce que ces soldats

me semblaient être capables d'exécuter un mauvais dessein. Je ne doutai plus que je ne dusse cette nuit donner ma vie pour Dieu, et paraître au tribunal de son jugement.

Pour me bien disposer à recevoir cette agréable mort, je me mis tout seul en un quartier du bateau, me tenant à genoux, et ayant toujours en main mon crucifix, que le R. P. Mutius Vitelleschi m'avait donné en partant de Rome ; je lui demandais pardon de mes ingratitudes, je le baisais amoureusement, n'ayant point de confiance qu'en la douceur infinie de ses miséricordes. Je pris pour mon souper quelques morceaux de riz, et bus un verre d'eau, attendant d'en boire bientôt tout mon soûl; puis je recommençai ma prière, mon crucifix en main, sans vouloir aucunement dormir, crainte d'être surpris dans le sommeil, et sachant bien comme s'était comporté le B. P. Gonzalès Sylveira, en une semblable occasion. Le moindre bruit qu'on faisait, je croyais qu'on me venait jeter dans l'eau; je regardais toujours quand viendrait cette heure bienheureuse. Jamais le temps ne me sembla si long, parce que je désirais qu'on vînt bientôt me conduire en l'éternité.

Je voyais dormir tous mes soldats en grand repos, cela me fit douter de l'avis qu'on m'avait donné;

mais, quand le jour fut venu, je connus entièrement qu'il avait été faux, pour mon très-grand malheur, qui, hélas! avais été trop téméraire, en croyant que j'aurais cette belle couronne, après l'avoir si peu méritée.

XLIX

Mon séjour à la ville de Faïso, où je fus prisonnier vingt-deux jours.

J'arrivai en deux jours à cette ville de Faïso, où je devais m'embarquer, et sortir de la Cochinchine. Les Portugais, qui avaient appris ma prison et en étaient fort en peine, me virent avec grande joie; mais le capitaine qui m'avait conduit, avait ordre de ne me laisser pas en liberté, crainte que je n'échappasse : il me remit sous la garde d'un Japonais, fort bon chrétien, jusqu'au temps que les Portugais partiraient pour Macao.

J'allai fort volontiers en cette maison, sachant bien que j'y aurais une entière liberté de vaquer à tous mes exercices ordinaires. Je ne fus point trompé en mon espérance : cet honnête homme, nommé François, avec sa femme que j'avais baptisée depuis peu, me reçut si courtoisement, qu'au lieu de trouver une prison en leur maison, j'y rencontrai un lieu très-commode pour les chrétiens.

Il est vrai que le roi avait expressément commandé qu'on m'empêchât de traiter avec eux : j'avais à la porte de mon logis un soldat qui n'en bougeait ni le jour ni la nuit, tant pour prendre garde que je ne sortisse point, que pour renvoyer tous ceux qui voudraient entrer pour me voir.

Mais j'eus pourtant un hôte si bon et si favorable, qu'il me donna moyen de tromper le soldat, et de contenter la dévotion de nos bons chrétiens. Ce vertueux Japonais qui me logeait dans sa maison trouva un expédient pour me délivrer de l'importunité de ce garde : il avait une autre maison sur le bord de la rivière, assez proche de celle où j'étais, il la fit fort bien préparer, puis donna le mot à tous les chrétiens de s'y assembler toutes les nuits, avec assurance que je ne manquerais jamais de m'y trouver, tout prisonnier que j'étais.

Quand notre garde était bien endormi, François mettait une échelle sous la fenêtre de ma chambre ; je descendais fort doucement, et m'en allais en la maison que je trouvais toujours fort pleine de chrétiens. J'y passais toute la nuit, confessant, prêchant, catéchisant, donnant le baptême à plusieurs nouveaux convertis. Sur les deux heures après minuit, je disais la messe, où il y avait toujours plusieurs communiants.

Je leur disais adieu avant que le jour fût venu, et, remontant par mon échelle, je demeurais fermé tout le jour, sans que jamais le soldat ou personne autre y prît garde.

Ce train-là dura vingt-deux jours, pendant lesquels quatre-vingt-douze païens quittèrent les idoles, et reçurent le baptême de mes mains. Nous eûmes moyen, pendant ce temps-là, de bien consoler et fortifier les chrétiens. Mais, parce que mes neuf prisonniers que j'avais laissés à Sinoa étaient le principal sujet de mes soins, je les fis visiter plusieurs fois de ma part, et leur envoyai un bonne somme d'argent que les Portugais me prêtèrent.

Ignace, qui avait porté dans la prison ce zèle qui le faisait toujours vivre comme un apôtre, prêchait continuellement Jésus-Christ, et, dans l'horreur des ténèbres où il était enfermé, faisait voir les plus belles lumières du paradis, donnant la liberté à plusieurs qui brisaient les chaînes de leurs péchés. Il m'envoya dire qu'il ne demandait que des chapelets, images et médailles, pour en donner à ceux qui profitaient de ses sermons; que de tout le reste il me tenait quitte. Je lui envoyai tout ce que je pus trouver de ces armes spirituelles, que ce généreux soldat de Jésus-Christ maniait si adroitement,

Cet admirable serviteur de Dieu avait un frère, nommé Pierre, qui était aussi fort zélé, mais il n'avait pas pu être catéchiste comme Ignace, parce qu'il était marié avant qu'il se fît chrétien. Quand il apprit que son frère était prisonnier, il vint incontinent le trouver pour lui rendre tout le service qu'il pourrait.

Le roi de la Cochinchine avait depuis peu fait un édit, par lequel il était défendu à qui que ce fût de passer la nuit hors du quartier où il avait sa demeure. Ce règlement se gardait fort exactement; mais le frère d'Ignace, de qui je viens de parler, et un autre chrétien, qui avait nom Étienne, ne sachant rien de cette défense, s'arrêtèrent une nuit dans la maison d'un autre chrétien à qui j'avais fort recommandé les prisonniers.

Pierre et Étienne, ne craignant rien en cette maison, voulurent, avant de se coucher, faire leurs prières ensemble, selon la louable coutume des chrétiens, et ils parlèrent si haut qu'un païen voisin, se doutant de ce que c'était, les alla déférer au juge voisin, qui les vint aussitôt prendre, et le lendemain matin les présenta au roi, lui faisant entendre qu'ils étaient chrétiens. Le roi leur demanda si c'était vrai; ils répondirent que oui, et qu'ils le voulaient être jusqu'à la mort.

Le roi commanda qu'on leur donnât sur-le-champ cent coups de fouet : on exécuta sans aucun délai ce commandement avec tant de rigueur, que l'on croyait que ces deux généreux chrétiens en mourraient infailliblement, tant ils étaient déchirés en tout leur corps ; mais, par une merveille très-grande, un jour après ils se trouvèrent si bien guéris, qu'il ne leur resta pas même une seule marque de toutes leurs plaies, ce qui leur donnait un désir de souffrir des choses encore plus grandes.

L

Mon bannissement de la Cochinchine, et comme Dieu nous préserva miraculeusement, en chemin, par les prières de notre glorieux André.

Outre mes neuf compagnons que j'avais laissés dans la prison, il m'en restait autres cinq, que j'avais envoyés aux provinces du midi prêcher l'Évangile, pendant que j'allais avec les autres du côté du septentrion. Ceux-ci, sachant ce qui nous était arrivé, ne manquèrent pas de venir à moi, et quand ils me virent sur le point de partir, ils me voulaient suivre, mais je n'eus garde de leur octroyer leur demande. Je leur montrai le besoin que toute l'église de la Cochinchine avait en ce temps-là de leurs travaux, et particulièrement leurs frères, qui étaient en état de ne sortir de la prison que pour aller à la mort. Je leur donnai par écrit l'ordre de tout ce qu'ils devaient faire, nommant l'un d'eux pour supérieur des autres; puis les embrassant pour ne les plus revoir, je leur donnai ma bénédiction, et leur promis que si bien je

ne pouvais pas revenir, je procurerais de toutes mes forces qu'ils auraient au plus tôt d'autres Pères, qui feraient beaucoup mieux que moi.

Je ne saurais dire quels furent les cris et les larmes de tous les chrétiens, qui s'assemblèrent au port quand il me fallut partir avec les Portugais. Les uns se jetaient par terre comme à demi-morts, les autres hurlaient d'une façon si lugubre, que mon cœur mourait de douleur; voyant la bonté de ces bonnes gens, je ne leur disais rien que par le mouvement de ma tête, de mes bras, et encore plus par mes yeux.

Quand j'entrai au vaisseau, les magistrats de la ville voulurent être présents, et m'accompagnèrent jusqu'à ce que je fusse sorti du port. Ils firent lire à haute voix, tous les Portugais présents, l'édit de mon bannissement, par lequel le roi me défendait, sous peine de la vie, de revenir plus en son pays, et que le capitaine portugais qui me ramènerait aurait assurément la tête tranchée.

Ce fut au troisième de juillet de l'an 1645 que je quittai de corps la Cochinchine, mais certes non pas de cœur, aussi peu que le Tonkin : à la vérité, il est entier en tous les deux, et je ne crois pas qu'il en puisse jamais sortir. Aussitôt que nous fûmes sur cette

grande mer de la Chine, nous eûmes une tempête si violente, que notre navire fut quasi brisé. Dans cet évident danger, ou plutôt général, de tous ceux qui étaient dedans, je pris la tête de mon bon André, la mis en un beau lieu, sur le milieu du tillac; je fis venir tout ce qu'il y avait de personnes dans le vaisseau, puis je commençai à dire les litanies de la sainte Vierge à haute voix, implorant l'assistance de mon protecteur. Avant que je les eusse finies, la tempête cessa si promptement, que tout le monde s'écria : « Miracle! miracle! » Le vent fut si bon, qu'il nous porta fort heureusement au port de Macao, justement vingt jours après notre sortie de la Cochinchine.

Dieu sait quelles actions de grâces chacun rendait à ce grand Martyr; mais notre étonnement fut encore bien plus grand, quand nous apprîmes, quelques jours après notre arrivée, que deux autres grands vaisseaux, l'un venant des Indes, l'autre parti à même temps que nous de la Cochinchine, s'étaient misérablement perdus dans la même côte où nous avions si heureusement échappé. Quelques-uns de ceux qui s'étaient sauvés, en très-petit nombre, nous en firent le rapport, et nous sûmes qu'ils avaient fait naufrage dans le même temps auquel nous

avions été en si grand danger. Mais nous avions en notre vaisseau un avantage que les autres deux n'avaient pas, une tête qui, ayant été coupée pour Jésus-Christ, méritait de commander aux vents et d'avoir l'empire sur les tempêtes.

Le vaisseau qui avait porté, l'année précédente, le corps de ce saint Martyr à Macao, avait reçu par son intercession une faveur quasi pareille. Le maître qui gouvernait le timon, faisait son possible pour prendre une route qui lui semblait fort bonne pour arriver bientôt au port ; mais, quoiqu'il employât tous ses efforts pour faire tourner le navire de ce côté-là, il sentait toujours qu'une force contraire le faisait aller en un autre endroit. Cela dura tant, qu'il fut contraint de se laisser porter là où il ne voulait pas aller, et le dit hardiment à tous ceux qui étaient dedans.

Mais, quand il fut arrivé au port, quatre jours après, il connut bien que cette force secrète qui lui avait résisté, était la main amoureuse du Martyr qu'il portait : car ils surent que sur cette route qu'il voulait tenir, il y avait des pirates hollandais qui, dans le même temps, avaient pris et mené quelques navires qui venaient à Macao ; ce qui fut si public en toute la ville, que l'on en parlait partout, avec admiration

de la gloire de ce grand serviteur de Dieu. Ce qui obligea tout le monde à rendre les honneurs extraordinaires à ce sacré corps, comme j'ai raconté ailleurs.

LI

La glorieuse confession de foi de mes neuf compagnons prisonniers, après mon départ pour Macao.

A peine fus-je sorti de la Cochinchine, que mes neuf glorieux soldats de Jésus-Christ, que j'avais laissés dans le champ clos pour combattre contre les ennemis de leur Maître, furent bientôt attaqués, et ils se comportèrent avec tant de résolution, qu'ils emportèrent tous une glorieuse couronne.

Ce fut au vingt-sixième de juillet de l'année 1645, justement à l'an révolu de la glorieuse mort de leur compagnon André, et trois jours après mon arrivée à Macao. Le roi les fit appeler, pour leur faire changer de résolution. Ils allèrent tous neuf, portant ces pesantes échelles autour de leur cou, et une modestie angélique sur le visage. Ils parurent en cette grande cour, et en la présence du roi, avec une mine si assurée, que chacun était étonné, et avait compassion de voir qu'ils étaient ainsi maltraités, sans avoir

commis aucun crime, ou bien, s'ils en avaient commis quelqu'un, on ne leur demandait autre chose, sinon qu'ils le niassent.

Le roi les interrogea lui-même, croyant de les étonner; et leur demanda s'il était vrai qu'ils fussent chrétiens, et que, s'ils l'avaient été jusque alors, il leur commandait de ne l'être plus. Ignace prit la parole pour tous, et dit qu'ils l'étaient tous, et que, moyennant la grâce de Dieu, ils le seraient jusqu'à la mort; qu'il expérimentât au plus tôt s'il ne disait pas la vérité.

Cette parole ainsi libre mit le roi en colère: il repart que, s'ils étaient si mal conseillés que de s'opposer à sa volonté, on verrait s'ils auraient plus de force à souffrir que lui à les tourmenter. Ignace répondit qu'ils étaient bien faibles, mais que la grâce de Jésus-Christ serait plus forte que tous les rois de la terre: que ce n'était pas la première fois qu'elle avait triomphé, par des instruments fort faibles, de toutes les plus grandes puissances du monde.

Ce combat de paroles dura quelque temps; Ignace parlait quasi toujours; Vincent ne pouvait pas se tenir de prendre à son tour la parole; tous les autres approuvaient, par des mouvements de tête et des souris, ce que disaient leurs deux capitaines. Plusieurs

seigneurs de la cour se mêlaient de leur conseiller d'obéir au roi, s'ils ne voulaient être misérables. Misérables! répondit Ignace; jamais un vrai chrétien ne fut malheureux. Celui qui voit le ciel ouvert n'a garde de fuir la mort, et celui qui méprise la mort n'a plus rien à craindre.

Le roi, ne pouvant plus souffrir cette liberté, commanda qu'Ignace et Vincent, qui avaient parlé pour les autres, eussent le même jour la tête tranchée, et que les autres sept eussent chacun un doigt coupé. A cet arrêt, Ignace et Vincent, transportés de joie, commencèrent à s'embrasser devant cette compagnie. Les autres sept témoignèrent d'être fort mécontents, qu'au lieu de leur trancher la tête, l'on se contentait d'un seul de leurs doigts.

On les saisit sans aucun délai; une compagnie de deux cents soldats les conduisait en une campagne hors la ville; ils allaient joyeusement tous neuf avec leurs échelles, et marchaient aussi vite que s'ils eussent eu des ailes à leurs épaules. Un nombre infini de chrétiens les suivit, non pas pour leur donner du courage, mais pour en prendre de leur exemple.

Cette campagne où se devait faire l'exécution se trouva fort pleine de peuple. Ces neuf glorieuses victimes y arrivèrent enfin, et arrêtèrent la vue de ce

grand monde qui admirait leur courage. Mais on remarqua fort bien que le visage d'Ignace et de Vincent, qui étaient destinés à mourir, était bien autrement joyeux que celui des autres sept, qui devaient seulement avoir un doigt coupé.

Cependant, la mère d'Ignace voulut faire voir le courage de ces braves mères des anciens Martyrs, qui avaient vu sans douleur mourir leurs enfants, et imiter en quelque façon le courage de la glorieuse Mère du Roi des Martyrs. Quand elle eut appris que son fils était condamné à mort, parce qu'il était chrétien, elle voulut l'aller voir mourir, et lui donner courage, en mêlant ses larmes avec son sang.

Elle fendit la presse, s'avança généreusement vers son fils ; elle l'embrassa, et ne lui dit point de paroles de tendresse, mais elle lui parlait comme une mère des Machabées. Ignace lui demanda ses prières, et ne put jamais tenir ses larmes en lui disant adieu ; mais après, il lui parla si bien, qu'il faisait bien voir que ces larmes étaient sorties par un devoir de la nature, non pas par un effet de la crainte. Ils se dirent adieu plusieurs fois, en présence de tout ce peuple, qui ne savaient tous que dire ; mais il y en avait fort peu qui ne pleurassent bien chaudement.

Je me persuade que son brave frère, duquel j'ai

parlé ci-dessus, n'avait garde d'y manquer, pour achever toute la ressemblance avec notre bon Sauveur, qui eut, en mourant, la présence de sa Mère et de saint Jean. Néanmoins, je ne le puis pas assurer, parce que l'on ne l'a pas marqué dans les circonstances de cette mort, mais je le crois fort vraisemblable.

Quoi que c'en soit, Ignace, toujours courageux, pria Dieu, levant les mains et les yeux au ciel, dit adieu à tous les assistants, puis on lui trancha la tête d'un seul coup. Ceux qui étaient proches ont témoigné avec jurement, et nous ont assuré avec toutes les protestations qu'on peut dire, que cette sainte tête, tombant à terre, prononça trois fois le sacré nom de Jésus. Quand j'ai dit de mon très-cher Martyr André, que, sa tête étant coupée, il prononça le nom de Jésus par la plaie de son cou, j'ai dit ce que j'avais ouï fort distinctement; mais ce que je viens dire d'Ignace, je ne le dis pas comme l'ayant ouï, parce que j'étais à Macao depuis trois jours; mais les personnes qui disent l'avoir ouï sont en grand nombre et bien dignes de foi; et outre cela, la vertu admirable, le zèle et la charité de cet infatigable prédicateur me rend cette merveille fort croyable; car je puis dire, après avoir vu et gouverné Ignace plus

de quatre ans, que je n'ai guère vu en ma vie de plus fidèle serviteur de Dieu, de prédicateur plus plein de son esprit, que nous pouvons appeler avec vérité un vrai Apôtre de cette nouvelle église.

Après Ignace, on traita Vincent de la même façon, et il témoigna un courage du tout semblable à celui de son compagnon. Tout cela se faisait aux yeux des sept autres glorieux prisonniers, qui mouraient d'envie de mourir, en voyant la constance de leurs compagnons. On leur coupa un doigt à chacun ; et il n'y en eut pas un d'eux qui ne dît qu'il eût bien moins senti de douleur si on lui eût coupé le cou.

Voilà la glorieuse fin de mes compagnons : trois ont souffert le martyre dans la Cochinchine, sans compter ceux des autres royaumes ; plusieurs y ont confessé généreusement leur foi devant les tyrans, et n'ayant pas pu perdre la vie, ils ont voulu perdre les membres. Je suis resté seul sans avoir reçu sur mon corps aucune marque de Jésus-Christ. Je le prie de tout mon cœur qu'il me rende digne de réparer cette perte, et de suivre bientôt ceux qui se disaient être mes enfants, et sont maintenant mes bons maîtres et protecteurs.

LE RETOUR DE LA CHINE A ROME.

Quand nos supérieurs virent que j'étais ainsi banni de la Cochinchine, ils jugèrent fort sagement que ce serait une témérité de m'y renvoyer si tôt, puisque cela ne servirait qu'à aigrir ce prince et à l'irriter contre les chrétiens : sur cette pensée d'attendre que sa colère fût un peu passée, ils prirent résolution de m'envoyer en Europe pour leur aller chercher du secours spirituel et temporel : ils crurent que j'étais assez instruit de toutes les grandes nécessités de ce pays où j'ai passé tant d'années, et que je représenterais au Saint-Père l'extrême besoin que ces chrétientés ont d'avoir des évêques ; aux princes chrétiens, la grande pauvreté de tous nos Pères qui travaillent en ces belles missions ; et à notre R. P. général, les grandes espérances qu'il y a de convertir tous ces royaumes, si nous avons des prédicateurs qui leur

annoncent l'Évangile. Ils me donnèrent ces trois commissions, desquelles je me chargeai très-volontiers, et me préparai depuis le 23 juillet, que j'arrivai à Macao, jusqu'au 20 décembre de la même année 1645, pendant lequel temps je m'occupai principalement à bien enseigner la langue de la Cochinchine à deux Pères de notre compagnie : le premier était le P. Metellus Sacano, sicilien, le second le P. Charles de Roca, turinois, qui allèrent prendre ma place en ce beau royaume, en même temps que je m'embarquai pour venir en Europe.

I

Le départ de Macao jusqu'à Malaque.

Quand on sut à Macao que je devais partir pour Rome, plusieurs de mes amis se présentaient, et les autres m'offraient leurs enfants pour me tenir compagnie en ce grand et dangereux voyage. J'avais arrêté un Chinois, un Tonkinois et un Cochinchinois, pour les mener avec moi, et faire voir à l'Europe la montre de ces trois nouvelles chrétientés; mais nos supérieurs crurent que ce serait bien assez de mener un Chinois, que je pris avec moi, et sortis, comme j'ai dit, au 20 décembre de l'an 1645, dans une belle flotte de huit grands navires portugais, qui partirent pour les Indes, et puis pour Lisbonne.

Nous eûmes, au commencement de notre voyage, de grandes tempêtes; mais, étant passés un peu plus en deçà vers le midi, la mer fut fort calme. Un accident assez fâcheux nous donna de l'affliction :

un seigneur Portugais, des principaux de toute notre flotte, allait avec madame sa femme à Goa, seulement à dessein de favoriser le désir de son fils unique, âgé de 15 à 16 ans, qui voulait se consacrer à Dieu dans la sainte religion des Révérends Pères Augustins.

Le jeune homme, sur l'entrée de la nuit, voulut essayer de monter par une échelle de cordes, où les matelots allaient ordinairement; mais, comme il n'était pas assez fort, il tomba dans la mer, aux yeux de ses parents, qui eussent voulu se jeter après pour le délivrer; ils promirent grande récompense à ceux qui voudraient se jeter en la mer pour le sauver, mais personne n'eut le courage de le faire, parce que, comme le vent était bon, le navire allait extrêmement vite; ainsi ce jeune enfant fut enseveli dans l'eau, laissant à ses parents un regret de cette perte qui les suivit jusqu'au tombeau. Après avoir été vingt-cinq jours sur la mer, nous arrivâmes heureusement à Malaque, le 14 janvier de l'an 1646. Il faut avouer que, quand j'entrai en cette ville, les larmes me vinrent aux yeux : c'était le jour auquel les Hollandais faisaient grande fête pour l'anniversaire de la prise de cette ville, il y avait justement six ans. L'on nous disait que, quand les Hollandais la vinrent attaquer, il n'y avait dedans que vingt-cinq Portugais, qui résistèrent

longtemps ; mais comme ils virent qu'on ne leur envoyait aucun secours de Goa, étant à demi-morts de faim, ils furent contraints d'abandonner cette belle place aux assiégeants, qui l'attaquèrent vivement, et firent grand carnage parmi tant de bons catholiques, qui moururent glorieusement pour la défense de leur patrie.

Certes, cette fête fut bien lugubre pour nous, quand j'allais par toutes ces rues, où je voyais toutes les marques de la vraie religion entièrement abolies. J'avoue que j'avais le cœur sensiblement affligé, me représentant l'extrême changement de ce que je voyais pour lors, et de ce que j'avais vu vingt-trois ans auparavant en cette si belle ville, pendant neuf mois que j'y avais séjourné en notre collége, qui était bâti sur une colline fort agréable. Hélas ! notre église, consacrée à la glorieuse Mère de Dieu, où le grand saint Xavier avait prêché si souvent, et où il avait fait de si grands miracles, servait alors pour le prêche des hérétiques, et pour vomir mille blasphèmes contre la Vierge et les Saints.

J'y avais laissé grande quantité d'autres églises magnifiquement bâties et fort bien dotées ; je les voyais pour lors, ou abattues, ou misérablement profanées : rien ne me toucha tant, que quand j'entendis

l'ancienne cloche de notre collége sonner pour les détestables usages des hérétiques ; et même je remarquai une chose du tout indigne des personnes qui se disent être chrétiennes : on ne permettait pas aux catholiques du pays la moindre petite chapelle, et l'on permettait aux idolâtres d'avoir un temple à l'entrée de la ville, où ils faisaient leurs infâmes sacrifices ; et puis dites que Messieurs les hérétiques ont Jésus-Christ en leur cœur.

Toute la consolation que je reçus en cette ville, fut d'y rencontrer deux de nos Pères, qui demeuraient hors la ville, et s'employaient vigoureusement aux secours des pauvres catholiques qui restaient en ce pays : le premier était le P. Nicolas Torrente, italien, qui était destiné pour notre province de la Chine ; et le P. Diego de Olivera, portugais ; tous deux fort grands personnages, qui travaillaient fort bien en cette vigne désolée : je me joignis à eux, pour avoir part à leurs bonnes œuvres, en attendant la commodité de me pouvoir embarquer pour l'Europe, et continuer mon voyage.

II

Mon séjour de quarante jours dans Malaque, et les courtoisies que me fit le gouverneur.

Nos supérieurs m'avaient commandé de venir en Europe, plutôt par la voie des Hollandais que par celle des Portugais, qui s'arrêtent longtemps à Goa avant que de s'embarquer pour le Portugal. Et, certes, j'expérimentai en cela une providence de Dieu en mon endroit très-particulière, parce que, si je m'en fusse allé avec les Portugais, je me devais mettre dans le navire de dom Sébastien Lobo de Sylveira, notre bon ami, qui périt misérablement en chemin.

Son navire donna contre un grand écueil, où il fut entièrement brisé ; plusieurs se sauvèrent bien en terre, et lui le premier ; mais comme toute cette côte où ils abordèrent était déserte, il se trouva bientôt si las, qu'il n'en pouvait plus ; car il était fort gros et peu accoutumé à cheminer ; comme étant fort riche,

il pria ses gens de le porter, et leur promettait une bien grosse récompense.

Mais, en un si long chemin, la charge leur sembla trop pesante : après qu'ils l'eurent porté quelque temps, ils s'en lassèrent ; il fut contraint de s'aller jeter sous un arbre avec un valet chinois, qui fut si fidèle à son maître, qu'il ne le voulut jamais quitter, et se résolut d'aller perdre la vie avec lui. Certes, cette fidélité me semble être remarquable.

Pendant les quarante jours donc que je m'arrêtai à Malaque, je ne fus pas sans occupation, tant avec les catholiques du pays qu'avec les Hollandais hérétiques : je rencontrai particulièrement plusieurs soldats français, qui furent ravis quand ils surent qu'ils se pouvaient confesser à un prêtre qui savait parler français ; je les confessai et les communiai tous, dont ils furent consolés, parce qu'il y avait longtemps qu'ils n'avaient pas eu la commodité de le faire, et n'espéraient pas de la rencontrer peut-être jamais, tant qu'ils serviraient des maîtres qui n'étaient pas serviteurs de Dieu.

Si est-ce pourtant que le gouverneur qui était lors à Malaque était un très-honnête seigneur, et à qui j'avouerai toute ma vie que je suis extrêmement obligé. Il avait la bonté de m'appeler fort souvent à sa

table, et ne perdait point d'occasion de me faire toutes les faveurs qu'il pouvait ; j'avais un désir extrême de correspondre à son amitié, en le servant au point de son salut, qui était la chose qui lui importait le plus. Je ne perdais point d'occasion de lui faire reconnaître l'erreur de sa mauvaise religion, et, certes, il me témoigna trois ou quatre fois qu'il était entièrement ébranlé.

Je me promenais un jour en une grande galerie de sa maison, où il y avait plusieurs belles peintures, et, entre autres, celles de saint Ignace et de saint François Xavier : il me pria de lui dire quelque chose de leur vie ; quand je l'eus fait, il me prit par la main, et me dit, comme tout ravi de consolation : Je vous assure, mon Père, que, si j'étais catholique, je me ferais de votre ordre, parce que j'ai vu de mes yeux dans le Japon le grand courage que vos Pères témoignent dans les horribles tourments qu'on leur fait souffrir pour la religion.

Une autre fois, étant à table avec lui, je lui fis voir le danger infaillible où il était de son salut, s'il demeurait en cette secte, et l'assurance de se sauver qu'ont les catholiques, même au jugement de leurs ennemis. Je tâchai de lui faire appréhender cela, et il en fut tellement touché, qu'un honnête catholique

qui le servait m'assura qu'il n'en dormit pas de toute la nuit, se promenant toujours par la chambre, et répétant cent fois ces paroles : Est-il bien vrai que je ne me puis pas sauver en ma religion? ce Père-là me l'assure, est-il bien vrai? je ne l'eusse jamais cru, je ne l'eusse jamais cru.

Ainsi, depuis il me fut si favorable, qu'il ne me refusait rien de tout ce que je lui demandais : il nous permit de dire publiquement la messe à nos catholiques, de leur prêcher nos mystères, et même de faire des processions en une chapelle à deux lieues de la ville, où était cette image de la Vierge qui, comme l'on dit, jeta des larmes avant la prise de Malaque par les Hollandais.

Il me promit encore de travailler à nous faire recouvrer les calices et les autres vases sacrés qui avaient été pris aux églises lors du sac de la ville, et qui servaient lors aux hérétiques dans leurs banquets et dans tous leurs usages profanes, nous promettant qu'il ferait en sorte que nous les pourrions racheter par argent, comme nous désirions.

Enfin, il nous favorisa tant que le ministre l'accusa d'avoir trop d'inclination pour les catholiques, ce qui fut cause que peu de temps après, on lui ôta le gou-

vernement de cette ville pour lui donner celui des Moluques, où l'on crut qu'il ne verrait pas si souvent des prêtres. En mon départ, il me fit mille caresses, et me promit qu'il se retirerait bientôt en Hollande, pour y penser sérieusement aux affaires de son âme.

III

Mon voyage de Malaque à la Jave-Majeure, où est la ville de Jacquetra, bâtie par les Hollandais.

Après avoir séjourné quarante jours à Malaque, je ne voyais point d'espérance de pouvoir trouver en ce port aucun vaisseau qui allât en Hollande : je me résolus de m'en aller à la Jave-Majeure, où les Hollandais ont leur principal commerce, et un port rempli de vaisseaux qui tiennent en subjection toutes ces grandes mers : nous partîmes donc le vingt-deuxième de février, dans un grand navire hollandais, qui nous porta fort heureusement au port, après onze jours de navigation.

Mais ce fut au troisième jour de notre voyage, que m'arriva cette belle merveille que j'ai racontée au livre du martyre de mon cher André, premier Martyr de la Cochinchine. Au vingt-cinquième de février, sur les deux heures après midi, le vent nous étant fort favorable, nos matelots furent si peu avisés, qu'ils ne pri-

rent pas garde à un gros rocher quasi à fleur d'eau, contre lequel notre navire heurta si rudement qu'il fit un bruit comme un tonnerre : le coup fut si violent, que le navire coula et s'arrêta sur l'écueil.

Nous jugeâmes aussitôt que nous étions perdus sans ressource; je montai au tillac, et voyant une grande planche de notre navire qui flottait en l'eau, j'avertis tous nos gens qu'il fallait se disposer à mourir, et puis avoir recours à l'assistance de Notre-Seigneur. Nous nous confessâmes tous, car j'avais avec moi les deux Pères que j'avais trouvés à Malaque, puis nous fléchîmes tous les genoux pour prier notre bon André; j'avais sa précieuse tête avec moi, et je lui disais amoureusement : Mon bon André, si je suis enseveli en cette mer, je ne porterai pas votre tête à Rome. A même temps que nous étions en notre prière, le navire quitta cet écueil, et nous commençâmes à nous avancer.

Mais nous pensions infailliblement que nous irions aussitôt à fond, parce que nous étions assurés que notre vaisseau était troué, puisque nous avions vu les planches dans l'eau. Comme nous étions dans cette attente, quelques matelots nous dirent que le vaisseau ne se remplissait pas d'eau plus que devant le choc, et que ce n'était pas merveille, parce que, comme il

était vieux, on l'avait doublé en plusieurs endroits, et que les planches que nous avions vues n'étaient qu'en dehors, le reste étant demeuré entier.

Sur cette croyance, nous poursuivîmes allègrement notre chemin, remerciant Dieu qui nous avait si favorablement délivrés ; nous allâmes encore sept jours sur la mer, fort heureusement ; mais quand nous fûmes au port, nous trouvâmes que Dieu nous avait fait beaucoup plus de bien que nous n'avions pas pensé. L'on voulut incontinent radouber ce vaisseau ; et, quand on l'eut mis en terre, l'on vit un trait admirable de la providence de Dieu. Il y avait un grand trou sur le bas du vaisseau, mais le rocher en le brisant s'était rompu lui-même, et avait rempli d'une grande pierre l'ouverture qu'il avait faite. L'on accourut de toute la ville pour voir cette merveille ; mais nous, en faveur de qui elle avait été faite, avions plus de sujet que tous de l'admirer, et de remercier Dieu et son serviteur André, qui avait si amoureusement interposé son crédit pour nous délivrer.

Nous arrivâmes donc au port de Jacquetra, au cinquième de mars ; les Hollandais firent difficulté de nous y recevoir avec les Portugais, parce que, depuis peu de jours, ils avaient reçu la nouvelle du mauvais traitement qu'on leur avait fait au Brésil : ils com-

mandèrent aux Pères de se retirer, mais ils me permirent d'entrer, parce que j'étais français.

Les Hollandais ont depuis peu fait cette ville, qu'ils ont appelée la Nouvelle-Hollande : elle est bien bâtie, et fortifiée à la moderne, fort régulièrement; les rues y sont longues et très-bien disposées; il y a une grande rivière, qui se distribue par toute la ville, et donne une commodité incroyable; il y a une grande quantité de ponts, et il n'y a quasi point de rue qui ne soit bordée de grandes palmes, qui donnent tout le jour de l'ombre : c'est une chose très-commode et fort belle à voir; il est vrai que les maisons n'y sont pas hautes, parce qu'ils craignent les tremblements, qui sont ordinaires en cette île; il y a une bonne citadelle et un port grand et commode, parce que l'on y peut entrer en toutes les saisons de l'année, ce qui est extraordinaire en ces ports des Indes, comme j'ai remarqué ci-dessus.

C'est la principale place d'armes, et le plus riche trafic des Hollandais dans toutes les Indes : elle est à quatre degrés de la ligne, du côté du tropique du Capricorne, quasi à même situation que Malaque, qui est vers l'autre côté de la ligne; on y a les mêmes fruits, les mêmes chaleurs, et les mêmes merveilles de la Providence pour les soulager.

La Jave-Majeure, où cette ville est bâtie, est une grande île dans la zone torride, sujette à deux rois, de Mataran et de Bantan, qui se font continuellement la guerre, pour avoir le domaine de toute l'île. Jacquetra est au quartier tenu par le roi Mataran; je parlerai ci-après des Anglais qui sont sous le roi de Bantan; tout ce que je puis ajouter ici, c'est que ni les uns ni les autres ne se mettent nullement en peine pour convertir les païens, tant ils ont peu d'amour pour faire connaître Jésus-Christ : aussi, à vrai dire, eux-mêmes ne le connaissent-ils qu'à demi.

IV

Comme les Hollandais me firent prisonnier à Jacquetra.

Étant donc en cette ville pour attendre la commodité de m'embarquer, mes premiers soins furent de secourir plusieurs Français catholiques qui servaient les Hollandais, et recevaient d'eux un si mauvais traitement, que j'avais compassion de l'extrême misère tant spirituelle que temporelle qu'ils souffraient; mais ils étaient obligés à faire bonne mine, parce qu'ils étaient trop loin de leur pays pour penser échapper.

J'avais encore la consolation de traiter souvent avec plusieurs hérétiques, qui peu à peu reconnurent leur erreur, et par la grâce de Dieu, je pouvais facilement dire la messe tous les jours, dans la maison d'un seigneur portugais nommé Innocent Viera de Campos, qui me nourrissait avec grande charité, et voulait me conduire jusqu'en Europe : nous le fai-

sions pourtant à petit bruit, et toujours les portes fermées, pour ne donner pas sujet de plaintes.

Le concours néanmoins, principalement aux jours de fête, y était fort grand : tous les catholiques du pays, qui étaient en assez bon nombre, y venaient recevoir les sacrements ; le fruit y était si grand qu'un seigneur portugais, Antoine de Almeida Borges, me disait qu'il ne croyait pas que, quand j'eusse été au Japon, où il avait demeuré quelque temps, j'eusse pu espérer un plus grand succès de mes travaux, tant il y avait de personnes qui changeaient de vie, renonçant au vice ou à l'hérésie.

Mais tous les bons succès de la piété sont toujours combattus par son capital ennemi, qui est le démon. J'avais demeuré cinq mois entiers dans ces belles occupations, où je me réjouissais de voir des succès que je n'eusse jamais attendus ; je savais encore moins la grâce que Dieu me voulait faire, de me donner l'occasion de confesser son saint nom, dans une prison d'environ trois mois.

Un jour de dimanche, le vingt-neuvième de juillet, les catholiques étaient venus en notre maison en fort grand nombre, pour y faire leurs dévotions ; je leur disais la messe à l'ordinaire ; un peu après la consécration, nous entendons un grand bruit, et l'on dit

que c'était le juge criminel qui venait avec des archers, surprendre les catholiques dans l'exercice de leur religion.

Je me trouvai fort surpris, par la crainte que j'eus de voir profaner le sacré corps et le précieux sang de Notre-Seigneur. Je me souciais fort peu de tout ce que l'on me pouvait faire souffrir d'outrages, pourvu que mon très-aimable Seigneur ne tombât point entre les mains de ses ennemis : je me communiai aussitôt, prenant tout ce que j'avais consacré pour communier plusieurs de ceux qui assistaient à la messe, puis n'entendant plus de bruit, je me résolus de dire les oraisons que l'on dit après la communion.

Comme je me voulus tourner selon la coutume, je vis le juge devant moi, qui commanda à trois archers de me prendre, et me traîner en prison : ils se jetèrent incontinent sur moi, et me voulaient mener ainsi revêtu de tous les habits sacerdotaux, par toute la ville jusqu'à la prison ; ils l'eussent fait sans doute, si sept gentilshommes portugais qui mirent la main à l'épée, ne s'y fussent opposés ; j'eus crainte qu'il n'arrivât quelque plus grand désordre, et je priai ces Messieurs de me laisser aller en prison, que c'était le plus grand honneur qu'on me pouvait faire, de me faire souffrir pour Jésus-Christ.

Le juge commanda pour lors qu'on me laissât quitter tous ces habits, et à même temps il se saisit de tous les meubles sacrés et des images, et fit fouiller en toute la maison pour avoir ce qui m'appartenait; il emporta jusqu'à mon bréviaire et mon diurnal, ne me laissant ni livres, ni écrits, ni quoi que ce soit qui me servît à dire l'office divin, ou à me donner quelque sorte de consolation.

Il me conduisit lui-même dans la prison; les Portugais qui me suivaient, le prièrent de me mener droit au gouverneur, mais il n'en voulut rien faire, et ne permit à aucun de ces Messieurs d'entrer avec moi, défendant expressément que je n'eusse aucune sorte de communication avec eux, ce qui fut gardé fort rigoureusement. L'on écrivait les noms de tous ceux qui avaient assisté à la messe, pour leur imposer une amende; on se contenta de mettre en prison deux soldats catholiques, l'un français, l'autre portugais, parce qu'ils les avaient surpris en ce grand crime.

Quand je fus enfermé dans cette prison, je me prosternai à genoux, remerciant Dieu de l'honneur qu'il me faisait de me rendre digne de souffrir pour lui, et à même temps, je pris garde qu'il y avait un grand trou par où les autres prisonniers pouvaient me

voir et me parler. En effet, je vis tout incontinent un Hollandais catholique qui se vint mettre à genoux auprès de ce trou, et me demanda de l'ouïr en confession : je le fis de très-bon cœur ; mais ces Messieurs ayant remarqué cette ouverture, résolurent de m'ôter encore cette petite consolation.

Ils me firent aller deux jours après, c'est-à-dire, le propre jour de la fête du glorieux saint Ignace, en une autre prison fort obscure, où ils enferment ordinairement les criminels qui ne peuvent pas éviter la mort. Ceux qui m'y virent aller disaient tout haut que c'était fait de moi, qu'il fallait bien que j'eusse commis quelque grand crime, puisque l'on me condamnait à cette prison, d'où personne ne sortait que pour aller à la mort.

Quand je me vis tout seul dans ces ténèbres, qui m'eussent ôté entièrement le moyen de lire si j'eusse eu des livres, je me résolus de traiter entièrement avec le Père des lumières, et lui demander la clarté spirituelle pour me mettre en un parfait état de le bien glorifier : je fis mes exercices spirituels avec une parfaite solitude, car je ne voyais personne que celui qui me portait mes vivres une fois le jour ; et incontinent après il me laissait ; mais certes, j'expérimentai bien que Dieu ne se communique jamais plus libérale-

ment à nous, que quand toutes les créatures nous abandonnent.

Je demeurai dix jours dans cette retraite, où de vrai je ne fus jamais plus consolé. Je fus bien marri quand on m'en tira, le jour de saint Laurent, pour aller en cette première prison, où l'on avait bouché l'ouverture par laquelle je pouvais avoir communication avec les autres prisonniers. Je priai bien le geôlier de me laisser seul en ce cachot, où personne ne m'interrompait; il s'étonna de ce que ce triste séjour me plaisait, mais il ne savait pas les biens que Dieu m'y communiquait.

V

Comme je fus interrogé deux fois devant mes juges.

L'on me mena donc dans cette autre prison, où il n'y avait qu'un seul Hollandais, fort mauvais hérétique, qui avait dépensé en débauches douze mille écus destinés pour la nourriture des pauvres. Je tâchai de lui gagner premièrement le cœur, en lui faisant plusieurs bons offices, puis je lui parlai à loisir de sa mauvaise religion; il me témoigna toute l'amitié que je pouvais souhaiter, mais il ne voulut jamais suivre mon conseil en l'affaire de son salut.

Les deux soldats catholiques que j'ai dits furent bientôt mis hors de prison, avec une petite amende, par laquelle ils furent condamnés à perdre leur solde de deux mois; ce qui leur fut bien fâcheux, parce que c'était tout ce qu'ils avaient pour vivre. Pour moi qui étais bien plus criminel, je n'en fus pas quitte à si bon marché : l'on me laissa quinze jours entiers

en prison sans que personne me dît mot, après lesquels enfin l'on m'appela pour répondre devant le juge criminel, et deux autres assesseurs, avec un notaire qui écrivait tout.

Ils étaient tous assis, et je demeurai debout devant eux comme un criminel. On me demanda premièrement pourquoi j'avais dit la messe dans leur ville, où cela était si expressément défendu ; je répondis que je l'avais dite parce que j'étais prêtre ; que cette défense m'était inconnue, puisque jamais on ne me l'avait intimée ; que, voyant la permission qu'on m'avait donnée d'entrer dans leur ville, et d'y demeurer en habit de prêtre, j'avais cru qu'on me permettait d'y vivre aussi en prêtre, et d'y faire les fonctions propres de ma charge.

Cette réponse les embarrassa, et il ne savaient dire autre chose sinon que la messe était défendue en leurs terres ; j'ajoutai de plus qu'étant Français, je devais avoir au moins autant de liberté en Hollande que les Hollandais en ont en France, où jamais on ne les punit pour l'exercice de leur religion.

Ils me demandèrent en second lieu s'il n'était pas vrai que j'eusse jeté au feu plusieurs livres de leur secte, qui m'avaient été apportés par ceux qui avaient fait profession entre mes mains de la foi romaine ; je

répondis que je n'en avais brûlé aucun, parce que je n'en avais point eu, ce qui était très-véritable, encore que je ne crusse pas que ce fût un crime de mettre au feu des livres qui empêchent les chrétiens d'aller au ciel.

Ils firent instance principalement s'il n'était pas vrai que le gouverneur de Malaque se fût converti au papisme, et confessé à moi; je leur répondis que j'avais véritablement reçu de lui beaucoup de témoignages de sa courtoisie, mais que je n'avais pas été assez heureux pour lui pouvoir rendre la pareille, et l'obliger à se convertir.

Après avoir demeuré deux heures entières en ces réponses, je fus ramené à la prison, d'où quinze jours après, je fus tiré une autre fois pour comparaître en un parquet de sept juges, devant lesquels il me fallut demeurer longtemps debout et tête nue, ce que je souffrais volontiers, me souvenant des outrages que souffrit notre bon Maître Jésus-Christ; enfin, le juge criminel tira un grand papier contenant dix-neuf chefs d'accusation contre moi, qui se réduisaient aux trois que je viens de dire, de la messe que j'avais dite contre les défenses, des livres brûlés, du gouverneur de Malaque converti; le reste n'était que de petites brouilleries; mais il ajoutait, au bout, qu'il me

condamnait à quatre choses : à une peine corporelle, telle qu'il plairait à Messieurs les juges ; à un bannissement perpétuel de toutes les terres sujettes à la Seigneurie de Hollande, sous peine de la vie ; à la confiscation générale de tous mes biens. La quatrième était la plus insupportable de toutes, d'assister sous un gibet quand on brûlerait par main du bourreau toutes les saintes images. Le président me mit ce papier en main, avec commandement de répondre à tous ces points dans trois jours.

Je ne mettrai pas ici mes réponses, que je fis si claires, qu'elles n'avaient aucune repartie ; mais au quatrième point de la peine qu'on m'imposait, je disais que la peine corporelle serait la plus grande faveur qu'on me pouvait faire ; que ce me serait un honneur extrême de porter en mon corps les marques de Jésus-Christ ; que j'étais allé chercher pendant trente ans la gloire du martyre parmi les Chinois, Tonkinois, Cochinchinois ; que je n'avais jamais été digne d'y souffrir aucun outrage en ma personne ; que si Messieurs les Hollandais me voulaient faire cette grâce, que ces idolâtres ne m'avaient pas faite, je la tiendrais pour la plus grande que j'aie reçue de toute ma vie ; que, pour l'autre point, du bannissement de toutes leurs terres, je l'acceptais de bon cœur,

puisque je n'étais venu en celle-là que par la très-civile invitation que m'en avait faite le gouverneur général, le sieur Corneille Vandeclin, qui, ayant su comme j'avais délivré de la mort par mes soins six Hollandais dans la Cochinchine, m'en avait remercié fort civilement, et m'avait invité à passer par Jacquetra, dont j'avais encore les lettres; que la confiscation de mes biens ne pourrait pas faire riche celui à qui elle serait donnée; que depuis trente-cinq ans je les avais mis à couvert, en donnant aux pauvres tout ce que j'avais, pour suivre Jésus-Christ nu en la croix.

Mais pour le dernier point, qui était l'outrage de mon Seigneur Jésus-Christ, duquel on voulait brûler les images, que je priais ces Messieurs de me mettre plutôt en mille pièces, et de me réduire en cendres, pauvre et misérable pécheur que je suis; que je ne pouvais croire que des personnes qui se font appeler chrétiennes, voulussent commettre un si horrible sacrilége, qui leur attirerait toute la colère de Dieu, et une infamie éternelle devant tous les hommes, qui sauraient que des serviteurs de Jésus-Christ ont brûlé honteusement par main de bourreau les images de leur Maître.

C'est à peu près ce que je répondis par écrit à ces Messieurs, qui, ayant reçu ma réponse, la voulurent

considérer à loisir, pendant que je demeurais en prison, sans pouvoir dire ni messe ni bréviaire, et sans pouvoir jouir de la consolation d'aucun de mes amis. Ce Seigneur portugais avait la bonté de m'envoyer une fois tous les jours à manger, et voulait même envoyer deux fois, si je ne l'eusse empêché; au reste, le geôlier visitait le tout fort exactement, et Messieurs les Hollandais, de leur grâce, ne me présentèrent jamais un verre d'eau.

VI

De la sentence que l'on prononça contre moi, et comme l'on brûla les saintes images.

Pendant toutes ces traverses, Dieu me consola d'une façon que je n'eusse jamais attendue : un de ceux qui gouvernaient la prison avait un esclave aveugle, mais fort bon catholique, Indien de nation, converti autrefois par les Pères de Saint-François, qui fut pris par les Hollandais, et fait esclave lors de la prise de Malaque ; il avait conservé fort chèrement l'amour de la vraie foi, et il consolait tant qu'il pouvait tous les catholiques, particulièrement quand il savait qu'ils étaient en prison.

Il vint à moi une nuit, quand il vit que mon compagnon hérétique était profondément endormi, et m'appela par un treillis de fer ; je fus fort étonné qu'on me vînt parler à ces heures ; je m'approchai de lui ; il me raconta toute sa fortune, me demanda de se confesser, puis me prêta pour cette nuit une image de Notre-

Dame fort bien travaillée en ivoire. Ce bon homme assemblait tous les samedis quelques catholiques de sa connaissance, pour honorer la sainte Vierge devant cette image, qu'il me confia, à condition que je la lui rendrais le lendemain matin. Cela me réjouit extraordinairement : c'était la nuit devant la fête de la glorieuse Assomption de la sainte Vierge, ce que le bon aveugle ne savait pas : je tins cela comme une caresse particulière que m'avait voulu faire cette très-bonne mère d'amour, à la solennité de sa fête. Bonaventure (c'était ainsi qu'avait nom l'aveugle), depuis, me venait voir presque toutes les nuits avec sa chère image ; je tâchai de correspondre à sa charité, en lui rendant toutes les assistances spirituelles qu'il me fut possible dans les misères de ma prison.

L'on vida bientôt le procès de tous ceux qui avaient assisté à ma messe, qui furent tous condamnés à une amende ; ce gentilhomme portugais, qui m'avait prêté sa maison pour la dire, fut, outre une grosse amende, comdamné à ne rentrer jamais dans les terres des Hollandais, aux Indes ; mais il montra tant de générosité, qu'il voulut encore payer, lui tout seul, l'amende imposée à tous les autres, ce qui lui coûta gros ; mais il voulut témoigner combien il estimait honorable ce crime d'avoir fait dire la messe en sa maison, si bien

qu'il voulut porter tout seul la peine de tous ceux qui l'avaient ouïe.

J'attendais toujours qu'on prononçât mon arrêt, ayant déjà demeuré deux mois dans cette captivité si rigoureuse, qu'aucun étranger ne pouvait ni me voir ni m'écrire; mais, par la grâce de Dieu, je n'étais pas seul dans une si rude solitude; enfin, au vingt-deuxième de septembre, j'appris que la sentence était faite; mais on différa trois jours de la prononcer, parce que Messieurs les juges voulaient opiniâtrément que je fusse sous le gibet quand on brûlerait les images, ce que le gouverneur ne voulut jamais permettre, crainte, disait-il, que les catholiques, me voyant ainsi maltraité, ne se soulevassent.

Ce fut donc au vingt-cinquième de septembre de l'année 1646, que je fus conduit au parquet où Messieurs mes juges m'attendaient, avec leur habit de parade, assis avec une belle gravité. Pendant que j'étais debout et tête nue, au bas de la salle, un officier me fit approcher pour ouïr plus commodément ma condamnation; le secrétaire s'avança sur le milieu, et fit lecture de tout l'arrêt, pendant une bonne heure, toujours en langue hollandaise.

Je répondis que cette langue m'étant inconnue, je n'avais du tout rien compris de tout ce que l'on avait

dit ; lors un des juges, qui parlait fort bien français, dit que j'étais condamné à trois choses : à vider le pays, à payer quatre cents écus d'or d'amende, et que les images seraient brûlées à la place publique, sous un gibet, où un criminel serait pendu à même temps.

Je répondis que je prenais cet exil pour une faveur ; que d'argent, j'étais bien assuré qu'on n'en aurait point du tout de moi, parce que je n'avais aucun bien ; mais pour l'horrible sacrilége qu'ils voulaient commettre contre la sacrée image de Jésus-Christ, je commençai à élever ma voix, et jetant de grosses larmes des yeux, je leur dis que j'appelais de leur injuste jugement, et que s'il n'y avait personne en terre qui ouît mon appel, je les citais au tribunal de Jésus-Christ, qui serait leur juge, et vengerait avec toute sa colère le sacrilége qu'ils commettaient contre son honneur, et les traiterait comme coupables du plus grand crime qui se puisse faire.

On m'empêcha de parler plus longtemps, et on me ramena en prison, criant et priant toujours qu'on me mît en pièces et qu'on me brûlât, mais qu'on ne s'en prît pas à Jésus-Christ. Je ne gagnai rien par mes prières ni par mes larmes : ces infâmes scélérats avaient dressé deux gibets, où deux voleurs devaient être exécutés, et un grand bûcher où l'on brûlerait le

crucifix, ce qui fut aussitôt exécuté avec une impiété qui n'a point d'exemple. Tous les catholiques frémissaient de rage, et les hérétiques mêmes disaient qu'il leur semblait de voir toute la sanglante tragédie du crime des Juifs, au crucifiement du Sauveur entre deux larrons.

Et de vrai, c'en était la vraie image, si ce n'est que ce crime était beaucoup plus atroce, puisqu'il était commis par des chrétiens. L'on pendait, hélas! deux voleurs, et à même temps, ne pouvant pas crucifier Jésus-Christ en sa personne, l'on le faisait mourir autant qu'on pouvait, en consumant son image dans le feu qu'ils allumaient tous, disant mille brocards contre le saint crucifix.

Il n'y eut qu'un pauvre esclave catholique qui ne voulut jamais obéir au président son maître, refusant absolument de porter ces images et d'allumer le feu profane qui les brûla; mais il ne fit que pleurer, à la vue de tout ce grand peuple qui était présent, et approuvait la juste douleur de ce pauvre misérable, qui condamnera un jour tous ces impies.

Il est vrai que Dieu ne tarda pas longtemps de donner quelques signes de sa colère : un homme d'honneur, fort bon catholique, m'assura qu'il avait vu en même temps trois globes de feu en l'air, qui

menaçaient sans doute ces misérables des feux éternels qui devaient punir leur sacrilége. Le président et le juge fiscal, qui avaient tramé tout ce crime, dans moins d'un mois perdirent leur charge, par un ordre venu de Hollande : tout le monde jugea que c'était une première marque de la vengeance que Dieu préparait à ces deux juges, qui avaient commis une si horrible injustice.

VII

Ma sortie de prison et de la ville de Jacquetra.

Après ma condamnation, chacun avait liberté de me venir voir dans ma prison, où je demeurai encore un mois, et on me pressait de payer vitement la somme, pour être délivré de cet esclavage; je protestai toujours constamment que je ne donnerais jamais un denier, dussé-je demeurer en prison toute ma vie; que je ne trouvais point de mort plus douce que celle qui m'arriverait en une prison, où je serais retenu seulement pour avoir dit la messe.

Sur la mi-octobre, des navires venus de Hollande portèrent ordre que le sieur Corneille Vandeclin serait gouverneur général de toutes les Indes pour la seigneurie de Hollande; jusque alors il l'avait été seulement par commission, depuis la mort de cet autre général, Antoine Vendima, qui avait eu la charge

neuf ans, et s'était rendu redoutable dans toutes les Indes, particulièrement depuis qu'il eut pris et saccagé Malaque sur les Portugais.

À l'entrée de ce nouveau gouverneur, l'on fit plusieurs réjouissances publiques : entre ses autres libéralités, il délivra tous les prisonniers, quelque crime qu'ils eussent commis. Mon juge fiscal, qui attendait d'avoir quatre cents écus de moi, fut bien étonné quand il vit que le gouverneur me délivra de cette peine, et me fit sortir de prison malgré lui.

Mais il eut encore bien plus grand dépit, quand il lui fallut rendre un petit coffret, où j'avais quelques papiers et quelque peu d'argent que les Portugais m'avaient prêté ; ce bon personnage avait déjà jeté l'œil sur l'argent, et pensait en faire sa proie ; je m'en allai plaindre au gouverneur, qui me fit rendre le tout avec beaucoup de bonté. L'on me dit qu'il l'avait fort maltraité de paroles, et même donné quelques bastonnades à ce juge, pour ce qu'il avait usé de trop de rigueur envers moi et envers le Portugais qui m'avait prêté sa maison.

Le juge était trop glorieux pour se vanter de cela ; il ne me vit plus, mais il me donna un archer qui ne me quitta jamais ; je m'en allai remercier le gouver-

neur des courtoisies qu'il m'avait faites en mon entrée dans Jacquetra; et, en me délivrant de la prison, il me fit de grandes caresses, et me demanda pardon pour sa nation; je m'en allai dans un esquif trouver ces Portugais, qui m'attendaient dans leur navire pour aller au royaume de Macassar.

Ils me reçurent avec des bontés inimaginables, surtout mon insigne bienfaiteur, le seigneur Antoine d'Almeida Borges, que j'embrassai avec plusieurs larmes: c'est lui qui m'avait nourri si charitablement pendant trois mois de prison; je lui conseillai d'expédier bientôt ses affaires, et de sortir de ce mauvais pays, où Dieu était si mal servi.

Nous entrâmes dans le navire le jour de sainte Ursule, le vingt et unième jour d'octobre, après avoir séjourné huit mois dans Jacquetra, desquels j'avais passé trois mois dans la prison; les Portugais voulaient prendre leur route droit à Macassar; je les priai de me donner le temps d'aller à Bantan, à dix lieues de Jacquetra, dans la même Jave-Majeure, parce que c'est là où les Anglais ont leur grand magasin des Indes: j'étais bien aise de voir si je me pourrais embarquer, pour venir en Europe, dans leur vaisseau.

J'arrivai en cette ville le même jour, et j'y trouvai

un traitement bien différent de celui que les Hollandais m'avaient fait : le sieur Aaron Becka, gouverneur général pour les Anglais dans les Indes, me reçut avec toute la bonté que j'eusse pu attendre d'un catholique fort zélé : il me voulut avoir à sa table, où il me traita si civilement, que j'eus opinion qu'il était catholique, jusqu'à ce qu'un jour, à table, il me fit assez connaître par ses discours qu'il était engagé dans le malheur commun de cette pauvre nation, qui, ayant été autrefois les délices de la vraie piété, a perdu depuis quelque temps ce qui la rendait vénérable à toutes les autres nations depuis tant de siècles.

Ce seigneur donc m'offrit toute sorte de protection et de courtoisies; mais il me dit que, sachant les troubles qui étaient lors en Angleterre pour la religion, il ne pouvait me permettre d'y aller sur les vaisseaux qui devaient bientôt partir; que, si je voulais attendre un an, il me promettait de m'y mener, avec assurance qu'il défendrait ma vie, au péril de tout ce qu'il avait de plus cher au monde.

Je le remerciai, lui disant qu'ayant perdu déjà huit mois parmi les Hollandais, j'étais fort pressé de mon voyage. Il me donna des patentes fort amples, pour entrer dans tous les lieux où il y aurait

commerce des Anglais; je m'en suis servi depuis fort souvent, avec tout le bon succès que je pouvais souhaiter; je pris alors congé de lui, et me rendant au navire portugais, nous tirâmes vers le Macassar.

VIII

Comme nous allâmes au royaume de Macassar, et le séjour que nous y fîmes.

Nous commençâmes notre voyage le vingt-cinquième d'octobre, et demeurâmes sur la mer deux mois cinq jours, contre l'ordinaire, parce que, quand les vents sont bons, le voyage est beaucoup plus court; il y avait plus de trois mois que j'avais dit la sainte messe, et j'eusse bien demeuré plus longtemps, si les Portugais ne se fussent mis en peine de me trouver des ornements sacrés pour la dire, parce que les Hollandais m'avaient ôté tous ceux que j'avais.

Je commençai à dire la messe dans le lieu le plus commode du navire, le vingt-huitième d'octobre, jour de dimanche, et la fête des apôtres saint Simon et saint Jude; et, par la grâce de Dieu, je ne passai pas un seul jour de tout le voyage sans avoir cette consolation: c'est ainsi que Dieu me voulut faire réparer la perte que j'avais faite parmi les Hollandais;

et comme je n'avais point de bréviaire, par bonheur, un Père de Saint-Dominique se trouva dans le vaisseau, qui me prêtait tous les jours celui qu'il avait apporté pour son usage.

A la vérité, je ne saurais ici omettre l'excellente piété du capitaine portugais qui commandait le vaisseau : c'était un seigneur fort noble et fort riche ; mais il était plein de vertu et de charité ; il assistait toujours, non-seulement à la messe que je disais, mais au catéchisme que je faisais tous les jours sur l'après-dîner ; il y appelait tous ceux du vaisseau ; il communiait souvent, et faisait communier ses valets ; et, en un mot, il n'oubliait rien de tout ce que peut faire un seigneur chrétien.

Dieu lui fit ressentir des effets de sa protection, car le voyage se trouvant plus long que nous n'avions pas pensé, il ne nous restait plus rien à boire ni à manger ; Dieu nous pourvut tout seul de l'un et de l'autre : il envoya une grosse pluie qui nous donna de l'eau en abondance ; et, jetant les filets en mer, nous eûmes du poisson pour beaucoup de jours.

Avec cette provision, nous arrivâmes heureusement au port de Macassar, le jour de saint Thomas, vingt et unième de décembre ; nos Pères, qui ont une fort belle maison dans la ville, étant avertis de mon

arrivée, accoururent incontinent pour me prendre et m'y mener : je m'en allai comme si je fusse allé en paradis, tant j'avais de satisfaction de voir mes bons Pères, justement un an après mon départ de Macao.

Le Macassar est une île fort grande et fort renommée, que nos cartes appellent Célèbes : le principal port est à quatre degrés de la ligne, du côté du sud. Elle est extrêmement fertile en riz, et tous les fruits des Indes y viennent fort bien, particulièrement ces belles palmes qui portent les cocos ; il y a grande quantité de bœufs, de poules et de pigeons ; mais de pourceaux point du tout, parce que les habitants, qui sont mahométans, les ont entièrement exterminés du pays.

La température de l'air y est fort bonne et fort saine : les chaleurs n'y sont point fâcheuses, pour la raison que j'ai dite parlant de Malaque, parce que le soleil se fait un beau parasol lorsqu'il devrait tout brûler, et attire tant de vapeurs et d'exhalaisons, dans la grande force qu'il a, que le gros hiver est le temps que nous appelons ici le plus grand été. La principale nourriture de tous ces peuples est le poisson, qui est à très-bon marché, à cause de la grande abondance qu'il y en a ; et il est si bon, que l'Europe, à mon avis, n'a rien qui en approche.

Comme l'air y est si tempéré, que jamais il n'y fait bien froid, les hommes vont nus depuis l'estomac en haut; mais les femmes sont entièrement couvertes depuis la tête jusqu'aux pieds, de façon qu'on ne voit du tout point même leur visage.

Je ne saurais penser à leur religion sans un extrême regret : il y a fort peu d'années qu'ils étaient entièrement idolâtres ; mais ils reconnurent si bien la vanité des idoles qu'on adorait en leur pays, qu'ils résolurent, par un consentement général de tous, tant grands que petits, de changer de religion ; mais, ne sachant pas s'ils se devaient attacher à la religion des chrétiens ou à la secte de Mahomet, au lieu de bien examiner la vérité de l'une et la fausseté de l'autre, ils prirent un moyen de les reconnaître fort peu raisonnable.

Ils envoyèrent des ambassadeurs à Malaque, priant les chrétiens de leur envoyer des prêtres capables de les instruire dans leur religion ; et à même temps, ils envoyèrent une ambassade vers le roi d'Acen, mahométan, le suppliant de leur donner des caciz, qui leur expliquassent les superstitions de Mahomet, avec résolution qu'ils embrasseraient la religion de ceux qui arriveraient les premiers.

Je ne sais qui je dois plus blâmer en cette occasion, ou le mauvais raisonnement de ces gens-ci, ou le

peu de zèle qu'eurent pour lors les chrétiens, qui usèrent de tant de remise dans une affaire de si grande conséquence, qu'ils se laissèrent prévenir par les mahométans, qui arrivèrent les premiers, et furent si bien venus, qu'ils y établirent leur mauvaise secte; les chrétiens qui y arrivèrent après furent rejetés, et la plaie saigne jusqu'à présent, sans que l'on ait pu apporter remède à un mal qui durera peut-être encore plusieurs siècles.

IX

Du grand gouverneur du royaume de Macassar, et des discours que j'eus avec lui.

Je rencontrai, à mon arrivée, le grand gouverneur de tout le royaume, qu'ils appellent Carim Patingaloa, que je trouvai fort sage et fort raisonnable, et, à la réserve de sa mauvaise religion, très-honnête homme. Il savait fort bien tous nos mystères, avait lu curieusement toutes les histoires de nos rois de l'Europe; il avait toujours nos livres en main, et particulièrement ceux qui traitent des mathématiques, où il était très-bien versé: aussi avait-il une si grande passion pour toutes les parties de cette science, qu'il y travaillait jour et nuit.

Mais il était si homme de bien, que tout le peuple et tous les grands du royaume, voyant le roi fort petit, et d'ailleurs connaissant les grandes qualités qui étaient en lui pour commander, lui offrirent la royauté; il ne tenait qu'à lui de la prendre et de se

mettre la couronne sur la tête, mais il n'y voulut jamais entendre ; il aima mieux être sujet à son légitime souverain, que de porter un diadème sur une tête criminelle.

Il gouverna toujours le royaume, pendant que le roi fut mineur ; quand il le vit en âge de pouvoir commander, il se démit volontairement de toute l'autorité souveraine ; mais le roi se sentit tellement son obligé, qu'il lui laissa tout le crédit qu'il avait, ne faisant rien que par son conseil : c'était véritablement le grand ministre d'État, sans lequel il ne se faisait jamais rien d'important dans tout le royaume : c'est lui qui a fait venir nos Pères dans cet État, et les y a maintenus, quand on a fait de grands efforts pour les en chasser.

C'est lui qui nous a logés en un fort beau lieu, et nous a permis l'exercice libre de tous nos ministères : aussi assiste-t-il lui-même ordinairement aux sermons, particulièrement aux principales fêtes de l'année, et y fait venir toute sa cour ; il accompagne nos processions, surtout en la semaine sainte, avec tant de modestie et de dévotion, qu'on le prendrait pour un catholique bien zélé.

Je l'ai souvent ouï parler de nos mystères avec beaucoup de respect ; il nommait toujours le pape le

grand pontife des chrétiens; il ne disait jamais les noms des saints qu'en y ajoutant de beaux éloges d'honneur : à l'ouïr parler sans le voir, on l'eût pris pour un naturel portugais; car il parlait cette langue avec autant de facilité que ceux de Lisbonne même.

Il était si savant en tous les points de notre religion, qu'il en disputait souvent contre les hérétiques, et les mettait entièrement au rouet; il attaquait particulièrement les Hollandais sur l'autorité du pape, et se moquait d'eux de ce qu'ils voulaient faire un corps sans aucune tête, leur prouvant clairement que ce ne pouvait être qu'un monstre.

Aussitôt que je fus arrivé, nos Pères furent d'avis que je lui allasse faire la révérence, en qualité de procureur de la province du Japon, que ce bon gouverneur avait obligée par tant de bienfaits; il me reçut fort civilement, m'assura qu'il aimait nos Pères, et qu'il les protégerait contre tous leurs ennemis, qui voudraient entreprendre de les chasser de Macassar; comme je vis qu'il agréait les discours de mathématiques, je commençai à l'entretenir sur ce sujet; et Dieu voulut qu'il y prît si grand plaisir, que depuis il me voulut avoir ordinairement en son palais.

Il arriva que je lui prédis une éclipse de lune, quelques jours avant qu'elle parût; je lui en fis la

description entière, toute telle qu'il la vit après : cela le gagna si fort, qu'il voulait que je lui enseignasse tous les secrets de cette science. Moi qui avais dessein de lui apprendre la science d'aller au ciel, plutôt que le cours des astres, je ne le voyais jamais que je ne mêlasse toujours beaucoup de choses qui le pouvaient obliger à se convertir : et encore qu'il changeât quelquefois de discours, je ne laissais pas de venir toujours sur mes brisées.

Il m'écoutait toujours sans s'émouvoir, mais il répondait fort peu à tout ce que je lui proposais ; il me parla parfois de saint François Xavier, avec des témoignages de grande estime ; je voulus lui maintenir qu'il avait eu l'entrée dans le Macassar, où il avait baptisé vingt-cinq mille personnes dans le seul royaume de Tolo ; il me releva fort bien, et me dit que le royaume de Tolo, où cet Apôtre avait si heureusement travaillé, n'était pas celui de Macassar, mais bien celui des Moluques ; je lui repartis que cela était probable, mais non pas entièrement assuré, ce qu'il eut peine d'avouer.

Je n'oubliai rien pour ramener à Jésus-Christ ce personnage, de qui dépendait la conversion entière de tout ce royaume ; il ne m'en sut jamais mauvais gré, mais il n'en devint pas meilleur ; je ne pus

jamais découvrir d'où cela pouvait provenir, parce que sa vie n'était point mauvaise en apparence : il n'avait aucun engagement avec les femmes ; je reconnus seulement que j'étais trop grand pécheur pour venir à bout d'une si bonne œuvre.

Quand je fus sur mon départ, je m'en allai lui donner une dernière attaque pour son salut ; en prenant congé de lui, je parlai avec plusieurs larmes, et lui dis des raisons bien capables de toucher son cœur ; mais, après mon discours, qui fut assez long, il ne me répondit du tout rien que ces trois paroles : Bien, mon Père, vous avez fort bien fait le devoir de votre charge ; après cela, il me fit beaucoup de révérences, et m'embrassa plusieurs fois ; mais, pour l'affaire principale, il n'en dit pas un mot.

Quand je fus de retour en notre maison, il m'envoya un Portugais, son grand confident, qui me fit mille protestations d'amitié de sa part, m'apporta divers présents, avec un mémorial des choses curieuses qu'il désirait que je lui apportasse d'Europe, ajoutant à la fin qu'il désirait fort me voir revenir, et qu'il me conjurait de repasser par ces terres, où je verrais toujours l'estime qu'il faisait de moi ; il me fallut contenter de ces compliments, et lui en rendre de semblables.

X

Mon départ du Macassar avec les Anglais, et le bon traitement qu'ils me firent à Bantan.

Après avoir demeuré justement cinq mois au Macassar, je partis le quinzième de juin avec les Anglais, qui me logèrent volontiers dans leur navire, et m'y donnèrent une place des plus commodes, avec tant d'honneur, que jamais ils ne manquèrent de m'inviter à leur table, où encore ils me donnaient toujours la place la plus honorable; ils reçurent même, à ma considération, deux catholiques, un Français et un Espagnol, qui me donnèrent beaucoup de consolation en tout ce voyage.

Nous rencontrâmes, en chemin faisant, un fort beau port de la Jave-Majeure, nommé Giapara, où le roi, encore que mahométan, avait pourtant beaucoup d'inclination pour les Portugais, et haïssait si fort tous les Hollandais, qu'il avait souvent fait tous ses efforts pour les chasser de toute cette île. Il nous vit fort

volontiers, et il se rencontra, de bonne fortune, qu'un navire des Portugais était en ce port : aussitôt qu'ils surent mon arrivée avec le navire anglais, le capitaine vint incontinent en tête de toute sa compagnie pour me visiter, et me faire offre de leurs services.

Je fus ravis de joie de les voir, parce que c'était la veille de la Fête-Dieu, et je désirais de tout mon cœur de pouvoir dire la messe le lendemain, laquelle je n'eusse pas pu dire parmi les Anglais ; ils me menèrent en leur navire, qu'ils tapissèrent fort richement ; j'y passai toute la nuit, entendant les confessions de tous ceux qui faisaient voyage ; le matin, nous dîmes la messe, fîmes une belle procession, passâmes le jour en prières, et sur l'entrée de la nuit, ces Messieurs me voulurent conduire jusqu'à mon navire anglais, où ils me donnèrent tant de bonnes viandes, que nous en eûmes assez pour tout le reste du voyage.

Nous partîmes le lendemain, pour aller repasser à Bantan, et de là venir en Europe, ou au moins aux Indes ; nous arrivâmes le trentième de juin en ce port, qui est fort proche d'un détroit fort célèbre, nommé de la Sunda, entre la Jave et l'île de Sumatra. J'y retrouvai ce capitaine anglais, le sieur Aaron Beckec, qui me fit toutes les courtoisies qu'il put, avec tant de

franchise et tant de bonté, que j'en étais honteux et étonné : il ne voulut jamais que je prisse autre logis que sa maison, où il me traita toujours fort magnifiquement à sa table, sans vouloir jamais rien prendre de moi.

Il me pressait encore une fois de m'arrêter un an avec lui, et me promettait qu'après cela il me mènerait à ses dépens jusqu'en Angleterre, avec assurance que je n'y recevrais aucun déplaisir, encore que j'y fusse reconnu prêtre et jésuite; néanmoins, après lui avoir fait entendre le déplaisir que j'avais de ne pouvoir pas avoir l'honneur qu'il me présentait, je lui dis que l'importance de mes affaires ne me pouvait pas permettre de m'arrêter; il me témoigna qu'il ne me voulait pas contraindre, que je choisisse la route que je voudrais, qu'il m'offrait tout ce qui pourrait dépendre de son crédit.

Outre cela, il me permit de prendre en ma compagnie un fort honnête Portugais, nommé François Secpa, ce qu'il m'octroya fort courtoisement, même après l'avoir refusé à un autre Portugais qui lui avait fait la même demande. Mais il témoignait en tout une très-particulière inclination pour les Pères de notre compagnie, disant hautement que c'étaient nos Pères de Goa qui avaient moyenné l'accommodement des Por-

tugais avec les Anglais, de quoi il se sentait fort leur redevable.

J'attendis un mois entier, dans cette maison, la commodité du vaisseau qui allât aux Indes; j'allais tous les jours dire la messe en un lieu éloigné de toutes les maisons tenues par les Anglais, parce que je ne voulais pas les irriter dans les extrêmes courtoisies qu'ils me faisaient; tous les catholiques du lieu et les esclaves des anglais ne manquaient point d'y venir presque tous les jours; je les confessais tous, et leur donnais les autres consolations qu'ils pouvaient attendre de moi. J'y trouvai encore quelques Chinois chrétiens qui trafiquaient en ce port; ils furent fort joyeux de trouver un prêtre qui pût contenter leur dévotion.

A peine se passait-il aucun repas, que l'on ne mît en avant quelque point de controverse; il est vrai que je les laissais toujours commencer, pour ne les pas fâcher sans profit; mais après je les convainquais de telle façon, qu'ordinairement ils demeuraient sans repartie. Le ministre fut le premier qui m'attaqua sur la réalité du saint Sacrement, que je lui prouvai si clairement par l'Écriture, qu'il en reçut grande honte, encore que je parlasse toujours avec beaucoup de respect, pour ne leur donner aucun sujet de se plaindre. Ce bon homme avait notre Père Maldonat sur les Évan-

giles, et il en faisait grand état, dont il me fut aisé de le convaincre sur le mot de *pain supersubstantiel*, contenu en l'oraison dominicale.

On parla une autre fois de l'abstinence des viandes à certains temps de l'année, sur laquelle le président même, qui avait fort bien étudié, et entendait le latin, le grec, le français et le portugais, me fit diverses demandes, sur lesquelles il me témoigna toujours d'être fort satisfait de mes réponses. Le même arriva sur le discours du célibat des prêtres, de la communion sous une seule espèce et des traditions, où je tâchai toujours de faire voir la vérité catholique, avec tant d'évidence, que plusieurs, en particulier, me témoignèrent d'en être ébranlés. Mais, hélas! l'intérêt humain prévalait contre le reproche de la conscience, et la crainte de perdre les biens où la vie faisait évanouir la crainte qu'ils devaient avoir de perdre leur âme.

XI

Le voyage de Bantan jusqu'au pays du Mogor.

Le mois de juillet étant passé, le navire fut prêt pour faire voile pour les Indes : je pris congé de ce capitaine anglais, à qui j'étais si étroitement obligé, lui disant avec plusieurs larmes, que je demanderais à Dieu toute ma vie le salut éternel de son âme, qu'il perdait dans sa mauvaise religion.

Nous entrâmes dans le vaisseau sur le commencement de la nuit, devant la fête de notre glorieux patriarche saint Ignace, que je pris pour mon particulier protecteur, dans cette si longue et si fâcheuse navigation, où je ne pouvais dire aucune messe, ni recevoir aucune consolation spirituelle que de mon Portugais catholique; mais encore me fut-il ravi par une grande maladie, qui l'emporta en peu de jours ; tellement que tous mes compagnons de voyage étaient hérétiques, qui néanmoins continuèrent, pen-

dant tout le temps de la navigation, à me rendre tous les bons offices que de bons catholiques m'eussent pu faire.

Le vent nous fut si favorable dès le commencement, que nous passâmes avec beaucoup de facilité le détroit de la Sunda, qui est ordinairement fort fâcheux, à cause des grandes tempêtes que l'on y ressent; il ne nous fut pas possible de tenir le droit chemin des Indes, à cause des vents et des mauvais passages que le pilote, fort savant en son métier, voulut prudemment éviter.

Ce fut la cause pourquoi nous nous écartâmes fort loin, et au lieu d'aller depuis le cinquième degré d'élévation australe, où est le détroit de la Sunda, droit au septentrion où est toute l'Inde, nous allâmes prendre les vents du côté de l'île de Saint-Laurent, qu'on appelle Madagascar, où nous n'arrivâmes pas, parce que nous tournâmes du côté d'Afrique, comme si nous eussions eu dessein d'aller à la mer Rouge.

Dans tout le voyage, Messieurs les Anglais continuèrent à me traiter très-civilement : le capitaine ne voulut jamais permettre que je mangeasse hors de sa table, où il me donnait toujours la première place, encore que je m'en excusasse autant qu'il m'était possible. L'on ne manquait pas de m'attaquer assez

souvent sur des points de notre sainte doctrine; mais je m'entretenais volontiers en ces matières, tâchant de leur montrer, par des raisons évidentes, les vérités catholiques; je ne vis pas pourtant qu'ils fissent semblant de les vouloir suivre.

Nous demeurâmes un mois sur cette grande mer, ayant toujours si bon vent, que notre pilote, craignant d'arriver aux Indes avant le temps propre pour y entrer, abattit toutes les voiles, à la réserve d'une petite qui nous donnait assez de vent pour nous pouvoir trouver au port de Surate, justement au commencement d'octobre, lorsque les vents sont bons et l'entrée du port aisée.

Nous demeurâmes donc deux mois entiers en cette navigation, où nous fîmes bien au moins deux mille lieues; j'entrai au port de Surate le trentième de septembre, et le lendemain j'allai à la ville, à quatre lieues du port, où Messieurs les Anglais continuèrent à me faire mille faveurs. Le sieur François Breton, leur président en cette ville, me vint au-devant et me reçut magnifiquement, par la recommandation que lui en avait faite le sieur Aaron Beckec; il voulut à toute force me loger en sa maison, et me nourrir à sa table sans qu'il me coûtât rien.

Je le remerciai néanmoins, parce que je rencontrai,

de bonne fortune, le R. P. François Zenon, capucin français, angevin, qui, ayant appris mon arrivée, me vint incontinent offrir sa maison, où je trouvai bien mieux mon compte que dans cette maison magnifique du seigneur anglais, sachant bien que j'y aurais plus de moyens de vivre religieusement et d'assister le prochain. Je priai le sieur Breton de le trouver bon, qui m'envoya des meubles, et me voulut fournir tout ce qui était nécessaire pour mon entretien : je vous laisse à penser quels sentiments de reconnaissance j'avais pour lui.

Je me retirai donc dans la petite maison de ce vertueux religieux, où il me semblait être dans un paradis. Ce bon Père était un grand serviteur de Dieu, très-austère à soi-même, et merveilleusement plein de compassion pour autrui : aussi se faisait-il aimer de tous ceux qui le connaissaient ; il prêchait fort utilement toutes les fêtes et dimanches, et assistait tous les catholiques qui venaient trafiquer en ce beau port. Je fus en sa très-douce compagnie pendant quatre mois, et je puis dire que je me tins heureux d'avoir rencontré un personnage si saint et si charitable.

Six semaines après mon arrivée, j'eus le bien de recevoir mon grand et charitable bienfaiteur, le seigneur Almeida Borges, qui vint à Surate avec toute

sa belle famille ; j'étais si étroitement obligé à sa charité, que je lui en témoignai toute la reconnaissance qu'il me fut possible. Nous reçûmes, quelques jours après, une affliction bien grande, par la mauvaise conduite d'un de ses valets, qui, par je ne sais quel désespoir, s'alla jeter entre les bras des mahométans, et fit profession de leur mauvaise foi.

Dieu nous fit la grâce pourtant de l'arracher des mains de ces infidèles, pour le ramener à son devoir ; mais ce ne fut pas sans recevoir plusieurs bastonnades, et des coups de pierre, dont l'un me jeta par terre ; pour cela pas moins, nous ne laissâmes pas de suivre notre proie, et enfin elle ne nous échappa point : ce pauvre misérable reconnut sa faute, se confessa avec plusieurs larmes ; je l'envoyai en la ville de Daman, où les Portugais sont les maîtres ; il y fit abjuration de la secte de Mahomet, et fut réconcilié à l'Église par les officiers de l'Inquisition.

XII

Quelques remarques sur la ville de Surate, et le séjour de quatre mois que j'y fis.

Je n'entreprends pas de parler des États du Mogor, qui est assez connu par les historiens qui en ont écrit. On l'appelle grand, à cause de la grandeur de ses richesses, de l'étendue de ses pays : il met sur pied des armées effroyables, de quatre et de cinq cent mille hommes, qu'il emploie souvent à faire la guerre au roi de Perse : aussi son royaume s'étend depuis la Perse jusqu'à Bengala, c'est-à-dire qu'il est le vrai roi de toutes les Indes, encore que quelques autres princes s'attribuent le même nom, pour quelques places qu'ils tiennent sur le rivage de la mer, qui n'est du tout rien, à comparaison du reste de l'Inde.

Les deux principales ville du royaume sont Agra et Laor : le roi passe ordinairement l'hiver en la première et l'été en la seconde. Elles ne sont pas éloignées l'une de l'autre, on dit qu'elles sont toutes deux

fort grandes et fort belles; notre compagnie a un grand collége dans la ville d'Agra, qu'un fort honnête Arménien, nommé..., a fondé depuis environ trente ans; nous y avions auparavant une mission, où ce grand martyr, le R. P. Rodolphe Aquaviva, travailla quelque temps avant d'aller à Salsette, où il couronna sa sainte vie d'une très-glorieuse mort. Le R. P. Jérôme Xavier lui succéda dans ce bel emploi, et demeura trente ans dans Agra, ou aux environs, toujours fort bien venu du Mogor.

Surate est une ville des plus considérables de cet État, à cause du port, qui est l'un des plus commodes de tout l'Orient : c'est là où j'ai vu des marchands de toutes les nations du monde, qui y trafiquent avec sûreté, sans qu'il y faille craindre les Anglais ou les Hollandais, qui sont contraints de demeurer dans la retenue, parce que le Mogor, qui veut que toutes les nations viennent à ce port avec assurance, les chasserait bien loin s'il savait qu'ils eussent fait le moindre déplaisir à ceux qui viennent pour le trafic.

C'est là où l'on trouve les plus belles marchandises du monde : il y a quantité de diamants que l'on porte de Colcouda qui n'en est pas loin, et où est la mine de ces pierres, la plus renommée du monde;

les soies de la Chine, les toiles de coton, toutes sortes d'épiceries, et en un mot tout ce que l'Orient a de plus exquis.

Dans ce grand abord de nations, il est nécessaire que l'on y trouve toute sorte de superstitions, aussi permet-on à chacun de vivre à sa mode : le prince et quasi tous les principaux sont mahométans. J'y ai vu néanmoins plusieurs païens, d'une certaine manière que je n'ai jamais vue ailleurs : ils ont un soin extraordinaire de nourrir les chiens, les chats, les rats et tous ces autres vilains animaux desquels nous avons horreur ; ils n'ont garde de tuer jamais aucun moucheron, fourmi, ni puce. Je les ai vus souvent donner à manger aux rats ; on ne saurait leur faire une plus grande menace que de leur parler de tuer un rat ; il n'y a point de somme d'argent qu'ils ne donnent pour empêcher la mort de ce bel animal ; je tiens pour certain que ceux qui vendent *La mort aux rats* ne seraient pas les bienvenus parmi ces peuples.

Leurs prêtres s'appellent Jogues ; ils vont nus, portent de grands cheveux jusqu'à terre, et leur corps couvert de boue ; je vous assure que je ne vis jamais rien de si laid et de si vilain ; ils ont toujours en main de grands éventails de plume, dont ils se servent pour balayer la terre, par la crainte qu'ils

ont de tuer quelque moucheron ou quelque fourmi : je ne pouvais voir cela sans horreur et sans compassion.

Je travaillai autant que je pus à leur faire connaître leurs folles erreurs ; mais je n'y gagnai rien, parce que personne ne se voulut rendre à la vérité ; mais avant que le navire Anglais fût prêt, Dieu me donna une bien grande consolation, par l'arrivée de nos Pères, qui vinrent de Goa, et s'arrêtèrent quelque temps avec moi dans Surate.

Il y en avait trois qui, quelques jours après, partirent pour le collége d'Agra, à quarante journées de Surate ; le premier était le P. Antoine Botel, portugais, personnage de grand mérite et de grand crédit, destiné pour être visiteur et recteur du collége qui est en cette ville, capitale de tout le royaume ; les autres deux étaient jeunes hommes, déjà prêtres, et bien capables d'apprendre les langues du pays, le P. Antolne Ceski, allemand, et le P. Henri Buscé, flamand ; les lettres que j'ai reçues à Rome depuis peu, nous racontent les grands fruits que ces trois Pères font par leurs travaux dans l'État du Mogor.

Le quatrième était le P. Torquato Parisiano, italien, qui venait déguisé en marchand anglais, et allait jusqu'au port de Suaken, sur la frontière d'Éthiopie, pour

secourir les pauvres chrétiens de cette église affligée, et leur apportait même quelques soulagements temporels, que le seigneur Alphonse Mendez, patriarche d'Éthiopie, leur envoyait ; les Anglais, qui surent le dessein de ce bon Père, le favorisèrent si bien, qu'ils ne se contentèrent pas de lui donner place dans leur navire, mais encore, quand ils furent dans le pays, ils se servirent de tout ce qu'ils purent, et même, sachant que les mahométans avaient dessein sur sa vie, le retirèrent de leurs mains, et le mirent en lieu d'assurance.

C'est une chose inutile de dire la joie que nous eûmes tous cinq de nous voir après le départ des autres trois. Le P. Torquato et moi joignîmes nos soins pour combattre les idolâtres dans leurs erreurs, mais le fruit fut petit, et toutes nos peines presque inutiles.

XIII

Mon départ de Surate jusqu'en Perse.

J'attendis donc quatre mois entiers dans Surate que le navire anglais fût prêt, pour me mener en Perse, d'où je m'étais résolu de prendre le chemin par terre, à travers toute la Perse, la Médie, les deux Arménies, et l'Anatolie jusqu'à Smyrne, parce que, ne trouvant point de vaisseau qui fût prêt à doubler le cap de Bonne-Espérance, je crus qu'il était à propos de venir en Europe par un chemin qui était plus fâcheux, mais qui serait plus court.

Après avoir pris congé du R. P. Zenon, à qui je me reconnaissais être si étroitement obligé, et du P. Torquato Parisiano, qui attendait le navire anglais pour Suaken, nous partîmes le troisième jour de février pour aller en Perse : ce fut la troisième fois que Messieurs les Anglais me reçurent dans leur navire, où ils continuèrent à me faire toutes les

courtoisies que je pouvais non pas espérer, mais désirer : la navigation dura justement un mois : nous passâmes à la vue d'Ormus, et prîmes terre à deux lieues de là, c'est-à-dire à Comoran.

Ormus, comme tout le monde sait, est une petite île sur l'embouchure du sein Persique, où la terre est toute brûlée, et ne porte du tout rien, à cause des chaleurs excessives : il n'y a que du sel, où le soleil venant à donner, il brûle tout ; il y a de grandes montagnes qui la mettent à couvert du vent, de façon que toute l'île a un air si chaud, qu'elle semble quasi comme une fournaise.

Mais nonobstant la stérilité de la terre et l'incommodité de l'air, cette île était pleine de richesses pendant que les Portugais l'ont tenue : le port y est si bon et si commode, que l'on disait ordinairement que, si le monde était une bague, Ormus en serait la pierre précieuse. L'abord des marchands y était incroyable, parce qu'ils venaient de la Chine, des Moluques, et de toutes les Indes orientales ; toute la Perse, l'Arabie, l'Arménie y envoyaient leurs marchandises ; et les Anglais, Hollandais, Portugais trouvaient un merveilleux avantage dans ce trafic, où l'on pouvait avoir tout ce que la terre a de plus précieux. Mais depuis que le roi de Perse l'a ôtée aux

Portugais, par le secours des Anglais, il y a environ trente ans, cette île a été entièrement désertée : le Persan a mieux aimé transporter tout ce trafic à un port voisin qu'on appelle Comoran ; on le nommait autrefois Bandelké : c'est là où nous arrivâmes, au commencement de mars de l'an mil six cent quarante-huit.

J'y séjournai peu de jours, puis, ayant rencontré la bonne compagnie d'un Français et d'un Flamand, qui allaient à Aspaan, je me joignis à eux, commençant mon chemin par terre : ils étaient tous deux calvinistes, mais hors de cela très-honnêtes gens. Je ne perdis point d'occasion, par les chemins, de leur faire connaître leur erreur ; mais je n'en eus pas le contentement que je souhaitais.

Après avoir marché quelques jours avant d'arriver à Chiras, j'eus une rencontre pour laquelle j'ai depuis béni Dieu mille fois. J'étais à pied, disant mon office, assez loin de tous ceux de ma compagnie : je vis sur le chemin un homme de fort bonne mine, bien monté, vêtu en persan, portant le turban, la veste, le cimeterre, la barbe longue et carrée : je le prenais pour un seigneur persan ou arménien.

Il reconnut, voyant que je portais un chapeau et une robe noire, que j'étais prêtre, venu d'Europe : il

me salua fort civilement en latin : sa prononciation me fit connaître qu'il était français; je lui répondis aussitôt en notre langue; il en fut si ravi de joie, qu'il descendit de cheval ; nous nous embrassâmes et nous entretînmes environ une demi-heure si agréablement, que nous contractâmes en ce peu de temps une amitié que je conserverai fort chèrement toute ma vie.

C'est un gentilhomme poitevin, nommé Mr. de la Boulaye, qui a depuis peu de mois mis au jour un très-beau livre de ses voyages, où il fait voir, avec autant de fidélité que de netteté d'esprit, la conduite qu'il a montrée dans des royaumes si différents : il a traversé la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; il s'est trouvé parmi les Turcs, parmi les Arabes, parmi les Persans, les Arméniens, les Indiens et autres nations les plus barbares du monde : il a partout eu tant de prudence et tant de vertu, qu'il a conservé inviolablement sa religion et sa conscience, gagnant néanmoins le cœur à tous, et faisant voir qu'un bon chrétien et un bon Français peut traverser le monde sans avoir aucun ennemi.

Je l'ai depuis rencontré à Rome, où Mgr le cardinal Capony lui faisait les mêmes honneurs qu'il ferait à un de ses proches; il est arrivé à Paris à même temps que moi, et, par un surcroît de bonheur, il me fait

espérer que j'aurai la consolation de l'avoir pour compagnon dans le grand voyage que je m'en vais faire, au premier jour, jusqu'à la Chine.

Nous rencontrâmes sur le chemin une fort grande et belle ville, nommée Chiras, où l'on dit que la cour de Perse a été longtemps : j'eus la consolation d'y pouvoir dire la messe dans une petite chapelle des Pères Carmes Déchaux, après avoir demeuré deux mois entiers sans la pouvoir dire.

XIV

Notre arrivée en la capitale de la Perse, nommée Aspaan.

Nous allâmes toujours depuis Comoran, à grandes journées, sans nous reposer, et néanmoins il nous fallut employer trente jours pour arriver à la principale ville de Perse, qu'on appelle Aspaan, où nous entrâmes le treizième d'avril de l'année mil six cent quarante-huit. Je puis dire que c'est une des plus grandes et des plus belles villes que j'aie vues dans le monde.

Il y a une si grande abondance de peuple, que toutes les rues sont toujours pleines; le roi était alors allé à la guerre contre le Mogor, sur lequel il voulait prendre une forte place, nommée Candaar, à la frontière des deux royaumes. Il avait une armée de quatre cent mille hommes, dont une grande partie était sortie d'Aspaan.

Néanmoins la foule du peuple était si grande par

toutes les rues, qu'il ne m'eût point été possible de les traverser, si je n'eusse eu la compagnie de quelque valet qui allait devant moi pour fendre la presse.

Toutes ces rues sont droites et fort larges, les bâtiments y sont magnifiques; au milieu de la ville il y a une belle place carrée, comme la place Royale de Paris, mais notablement plus grande; elle est bien deux fois comme la place Navonne, que j'ai vue à Rome. Les maisons y sont toutes égales, bien peintes ou dorées par dehors, avec une grande galerie qui règne tout à l'entour.

Mais il n'y a rien de plus magnifique qu'un grand chemin couvert, d'une bonne lieue, rempli de belles maisons, par où l'on va depuis Aspaan jusqu'à Julfa-la-Neuve, où le roi a logé les Arméniens, comme je dirai ci-après. L'on y voit les jardins du roi de Perse, que l'on dit être fort beaux; mais je n'eus pas la curiosité de les aller voir, aussi peu que son palais, qui est dans le cœur de la ville d'Aspaan.

Je trouvai, dans ce grand abord de toutes les nations du monde, si peu de catholiques, qu'il y avait quasi autant de religieux que d'autres chrétiens laïques. J'eus la grande consolation d'y voir trois beaux couvents de religieux, qui ont l'exercice libre de leur religion, et paraissent chacun en leur habit, sans que personne

leur fasse le moindre outrage : le roi les maintient dans cette liberté, aussi grande qu'ils pourraient avoir en France.

Il y a un beau couvent de Révérends Pères Augustins, que le roi de Portugal y a fait bâtir, avec une église fort jolie ; les Révérends Pères Carmes Déchaux en ont un autre, où ils sont dix religieux qui travaillent avec grand zèle ; le troisième appartient aux Révérends Pères Capucins, qui alors étaient cinq, tous français : le roi très-chrétien les entretient en ce pays. Ils me pressèrent de loger avec eux : j'eusse très-volontiers accepté la grâce qu'ils me faisaient, si je n'eusse pris garde qu'un de leurs religieux sortait de leur maison pour me donner place : je n'eus garde de souffrir qu'ils s'incommodassent. Les Pères Augustins, qui étaient plus au large, me reçurent à bras ouverts : j'eus la consolation d'être en leur compagnie jusqu'à mon départ, et de jouir de leurs bons exemples.

XV

Des espérances que les ouvriers évangéliques peuvent avoir de travailler dans la Perse avec succès.

Il y a longtemps que la grandeur du royaume de Perse est si connue, qu'elle fait une des plus belles parties de l'histoire, et sert même de sujet aux inventions des Romains : je me persuade que tant de personnes pleines du même zèle qui a brûlé les cœurs des apôtres, seraient ravies d'aller en ces belles terres employer leur sang et leur vie, pour y prêcher Jésus-Christ qui en a été chassé par Mahomet, et faire revivre la foi chrétienne dans ces campagnes qui ont été arrosées du sang de tant de martyrs.

Mais on se figure qu'il n'y a rien du tout à gagner parmi tous ces peuples ; qu'on ne saurait parler à personne de prendre le chemin de salut, qu'on ne soit incontinent empalé ; que c'est par cette malheureuse maxime que les mahométans ferment les avenues à tous ceux qui leur voudraient faire voir les lumières de

l'Évangile ; et par ainsi que tout ce que peuvent attendre ceux qui vont en Perse, est de vivre dans l'oisiveté, ou bien de mourir tout incontinent.

Je suis obligé de dire mes sentiments là-dessus, et détromper ceux qui, sous cette fausse créance, perdent l'occasion de gagner de belles couronnes, en dilatant le royaume de Jésus-Christ. Or, qu'on sache donc que j'ai vu, dans la capitale de la Perse, des religieux de six ordres différents qui marchaient publiquement avec leur habit, et qu'ils avaient la liberté de dire la messe, faire l'office, prêcher comme ils eussent fait dans les villes d'Europe les plus catholiques.

Il y a dans ces grandes villes un nombre infini d'étrangers, qui ne sont point mahométans, et que l'on peut convertir sans aucun danger ; il est vrai que le roi de Perse ne souffrirait pas que ceux qui font profession de sa secte, et sont arrivés en l'âge de raison, embrassassent ouvertement notre sainte foi ; mais il ne tient pas pourtant cette grande rigueur que tiennent les Turcs, il permet les disputes de la religion, et personne n'est repris ou maltraité pour avoir condamné les superstitions de Mahomet : cela peut être fort utile pour en convertir plusieurs, qui se retirent de leur pays, et vont à Goa, ou aux autres terres des Portugais.

Outre cela, quand les mahométans même ont leurs enfants bien malades, ils permettent aisément qu'on les baptise. J'ai connu dans Aspaan un Père Carme Déchaux, flamand, nommé P. Denis, qui avait par cette voie mis en paradis quarante petits enfants, morts peu après qu'il leur eût donné le baptême. Je vous laisse à penser si ce bon Père a perdu sa peine, ayant délivré des limbes quarante créatures innocentes, qui reconnaîtront éternellement qu'elles lui sont redevables de leur salut.

Et ils ne font pas seulement cela pour leurs enfants; eux encore, quand ils sont malades, se font porter aux églises, où ils offrent des chandelles, veulent que nos prêtres récitent sur eux l'Évangile; et Dieu a souvent rendu la santé à ces personnes qui la lui demandaient sans le bien connaître.

Mais ceux que l'on peut particulièrement assister, sont les pauvres arméniens, qui sont et schismatiques, et hérétiques eutychiens. On les peut faire quitter leur erreur sans rien craindre, et toute la Perse en est si remplie, qu'on en voit quasi autant que de Persans mêmes, parce que le roi de Perse Sciabus, faisant la guerre contre le Grand Seigneur, eût craint que les Arméniens ne se missent de son parti; et pour empêcher cela, les fit sortir de leur terre pour les loger

dans ses États, où il leur donna des villes. Je disais tantôt qu'il avait fait auprès d'Aspaan, Julfa-la-Neuve, où il y a un très-grand nombre d'Arméniens qui ont des églises fort bien ornées, où ils vivent dans une pleine liberté pour leur religion.

Il est vrai qu'ils sont fort maltraités en leurs personnes et en leurs biens : on les ruine par des tributs qu'on leur fait payer, et s'ils sont si pauvres qu'ils n'aient pas moyen de les payer, on les tourmente à coups de bâtons, jusqu'à ce qu'ils rendent l'âme ou quittent la foi de Jésus-Christ, ce qu'ils ne font, hélas! que trop souvent.

Ces misérables exercent une autre tyrannie bien insupportable envers ces pauvres esclaves : ils choisissent les plus beaux enfants qu'ils aient, les enferment dans le palais de leur roi, sans qu'ils puissent jamais connaître leurs parents, ni faire profession d'autre religion que de celle de Mahomet.

Il faut avouer pourtant que ces Arméniens sont très-dignes de compassion dans leurs erreurs et dans leurs misères : la plupart d'eux n'a jamais ouï parler du pape, et ne sait aucunement s'il est dans l'erreur; ils ont un soin si particulier de faire leurs prières et de garder leurs jeûnes, qu'ils ne s'en dispensent pour rien du monde.

Néanmoins leurs jeûnes sont incomparablement plus rigoureux que les nôtres, ils ne mangent ni chair, ni œufs, ni laitage, ni même du poisson, ni de l'huile; ils ne boivent point de vin dans tout ce temps-là; ils jeûnent pendant tout l'avent aussi bien que le carême; et ne se contentent pas de jeûner le jour devant la fête de quelques saints, mais la vigile dure une semaine tout entière.

Ils gardent la même abstinence les mercredis et les vendredis, à la réserve du temps depuis Pâques à la Pentecôte, auxquels les séculiers ne sont pas obligés à s'abstenir des viandes ordinaires. On a conté que ceux mêmes qui ne sont pas religieux jeûnent par obligations six mois et trois jours de l'année; les religieux en ont beaucoup plus, et tous les gardent avec tant de rigueur, que si quelqu'un vient à les rompre, les prêtres le punissent fort sévèrement. Il est vrai que j'ai remarqué que leur jeûne ne consiste qu'en la seule abstinence de ces viandes, mais ils peuvent manger plusieurs fois le jour.

Ils accoutument leurs enfants, même avant l'âge de raison, à ce jeûne rigoureux, et les malades ne s'en dispensent que fort rarement, comme je l'ai vu moi-même: ils disent que c'est la meilleure médecine que le médecin leur puisse ordonner.

Voilà ce que j'ai vu des jeûnes des Arméniens; ce que j'ai bien voulu dire, pour avertir ceux qui ont le zèle de s'appliquer à leur conversion, qu'ils ne gagneront du tout rien avec eux, s'ils ne se délibèrent de garder les mêmes jeûnes : il ne faut pas que personne pense de pouvoir gagner à Dieu aucun Arménien, s'il ne lui fait voir qu'il a le courage de jeûner aussi bien que lui.

XVI

Comme nous partîmes de Perse, et traversâmes toute la Médie et l'Arménie Supérieure.

Je fus obligé de séjourner environ trois mois à Aspaan, pour attendre une caravane d'Arméniens, sans laquelle je ne pouvais pas traverser avec assurance tant de royaumes qui me restaient à passer; et même tous mes amis voulurent que je quittasse mon habit, pour me déguiser en arménien, crainte que les Turcs ne me fissent quelque déplaisir, passant par leurs terres.

Le jour du départ fut le vingt-huitième de juin, jour de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul : j'eus bien besoin de leur protection, étant tout seul catholique en toute cette compagnie de cent cinquante voyageurs; nous allâmes pourtant fort heureusement, et après un mois entier de voyage, nous arrivâmes en cette belle ville de Tauris, qui est, comme l'on dit, cette ancienne Ecbatana, la capitale du royaume de Médie.

Je n'ai point vu dans tous mes voyages de ville plus grande, plus peuplée, plus marchande que celle-là, et où toutes choses soient à meilleur marché : j'ai vu moi-même que pour un sou nous avions autant de pain qu'un homme en peut manger en une semaine. Nous y demeurâmes quinze jours, et en sortîmes le jour de l'Assomption de la sainte Vierge ; après quelques jours, nous entrâmes dans l'Arménie Supérieure tenue par le Persan, et rencontrâmes Julfa-l'Ancienne, qui était la capitale d'Arménie, dépeuplée depuis peu, comme je disais, par le roi de Perse.

Hors des murailles de cette ville, qui maintenant n'est qu'un désert, je vis un beau monument de l'ancienne piété des Arméniens. C'est une campagne fort étendue, où il y a pour le moins dix mille tombeaux de marbre, merveilleusement bien travaillés. Sur chacun, on voit une grande pierre de marbre blanc de douze pieds de hauteur et huit de large, gravée de plusieurs belles figures, et au-dessus une grande croix. Cette grande quantité de marbre est fort belle à voir.

Un célèbre docteur parmi les Arméniens, de ceux qu'ils appellent vertapiétés, avait bâti une église sur une montagne voisine, et y avait acquis beaucoup de

réputation, vivant en ce lieu désert, éloigné du commerce des hommes; il avait été autrefois à Rome, où l'on disait qu'il avait bien amassé de l'argent. Aussitôt qu'il sut que j'étais arrivé à Julfa, il me vint voir avec beaucoup de courtoisie, et voulut à toute force que j'allasse visiter son église; il me pressa de m'arrêter quelques mois avec lui, me promettant qu'il me mènerait à Rome avec assurance; je l'en remerciai, parce que je me tenais bien plus assuré avec ma caravane d'Arméniens. Je pris congé de lui, et je vis une protection de Dieu très-particulière sur ma conduite, parce que quelques jours après que je l'eus quitté, les Turcs, croyant qu'il était venu de Rome avec la bourse bien garnie, firent un complot pour l'aller massacrer la nuit, pour avoir de l'argent; ce qu'ils firent, et tuèrent tout ce qui se rencontra dans sa maison. J'eusse sans doute été de la partie, si Dieu ne m'eût inspiré de ne croire pas le conseil que ce bon docteur me donnait.

Nous sortîmes de Julfa quelques jours après, et arrivâmes, sur le commencement de septembre de l'an mil six cent quarante-huit, à la principale ville d'Arménie, qu'on appelle Irvan : elle est justement au pied de cette grande montagne, que l'on dit être celle où l'arche de Noé se reposa après le déluge; et de

vrai elle est si haute, que personne ne peut aller au-dessus sans être en un manifeste danger de sa vie, à cause du grand froid qu'il y fait. On l'appelle No; les neiges y durent toute l'année. Ils disent que sur la cime il reste encore une partie de l'arche de Noé; mais j'ai peine de le croire, puisque l'on dit que personne n'y peut aborder; aussi peu crois-je ce que pourtant un grave personnage me dit, qu'au pied de la montagne où l'on tient que Noé fit son sacrifice, il y a un endroit où se voient des arbres qui n'ont point d'autres fruits que des croix. Les Persans ont là une forteresse, près de la montagne, que les Turcs leur prirent il y a quelque temps; mais depuis ils l'ont recouvrée et si bien fortifiée, qu'on dit qu'elle est imprenable.

J'avais conduit fort heureusement jusque-là mon petit Chinois, que j'avais baptisé à Macao, et que je menais à Rome; néanmoins quelques Arméniens mes amis me conseillèrent de ne le conduire pas plus avant, parce que quelques Turcs qui étaient en notre compagnie, voyant son nez fort petit et son teint un peu basané, comme sont tous les Chinois, s'étaient persuadé qu'il était Tartare et mahométan, et avaient résolu de le retenir quand nous serions arrivés aux terres des Turcs.

Cela me donna grande appréhension de perdre ce jeune homme, qui est de très-bon naturel et d'un merveilleux esprit. J'appris que nous avions un archevêque catholique, de l'ordre de Saint-Dominique, dans la ville de Naxivan, à quatre journées d'Irvan, où l'on dit que les hommes, après le déluge, firent leur premier séjour : je m'y en allai pour prendre conseil de ce que j'avais à faire dans cette rencontre, pour ne perdre pas mon Chinois.

Aussitôt que ce bon et vertueux archevêque sut mon arrivée, il n'attendit pas que je l'allasse voir en son logis ; il s'en vint au mien avec des témoignages d'une très-grande charité, il me pria d'aller avec lui dans un monastère voisin des Pères de Saint-Dominique, où il y a vingt-deux religieux de très-bonne vie.

Quand je leur eus dit la cause de ma venue, et le danger où était mon Chinois de tomber entre les mains des Turcs, Mgr l'archevêque me dit qu'il faisait dessein de faire un voyage à Rome dans moins de six mois, et qu'il me promettait d'y conduire mon Chinois, avec toute l'assurance qu'il pourrait ; que je le laissasse entre ses mains, qu'il en aurait soin comme de sa personne propre.

Je ne pouvais pas souhaiter une rencontre plus

favorable pour mettre en assurance ce jeune homme : je le laissai entre les mains de ce charitable archevêque et de ces bons Pères, qui le gardèrent six mois entiers, et lui rendirent toutes les charités qu'on pouvait désirer : ils lui apprirent si bien l'arménien, que depuis passant aux terres des Turcs, et étant produit devant divers juges qui le voulaient faire passer pour Tartare, il parla toujours si bon arménien, que l'on crut qu'il était véritablement né en Arménie. Je leur en ai une très-grande obligation, car même Mgr l'archevêque, n'ayant pas pu faire le voyage à cause d'une maladie, ces Pères conduisirent ce jeune homme chinois jusqu'à Smyrne, où nos Pères prirent le soin de me l'envoyer à Rome, en fort bonne compagnie. Dieu sait la joie que j'eus de l'y voir, au commencement de l'année mil six cent cinquante, justement seize mois après que je l'eus laissé en Arménie.

XVII

D'un célèbre monastère d'Arméniens, du patriarche d'Arménie, et comme je m'arrêtai à Irvan, pour une grande maladie.

Quand j'eus mis mon Chinois entre les mains de ces charitables Pères, je m'en retournai à Irvan, où l'on me fit voir le plus célèbre monastère de religieux qui soit en tout le royaume : il est à trois lieues de la ville, sur le grand chemin; l'on y vient en dévotion de tout le pays, et particulièrement les marchands qui veulent entreprendre quelque voyage, viennent en ce lieu qu'ils estiment saint, pour demander à Dieu les grâces nécessaires pour le bien faire, et ne manquent pas d'y offrir de beaux présents.

Les moines y sont en grand nombre : à dire le vrai, je vis parmi eux deux fort belles choses qui me faisaient avoir compassion de l'erreur où ils sont engagés : la première est que toutes les nuits ils se lèvent tous, quelque rigoureux que soit le froid, et de quelque âge qu'ils puissent être; ils demeurent au moins

cinq heures au chœur, où jamais ils ne manquent de réciter tout le psautier, outre plusieurs leçons tirées de divers livres, qui font une grande partie de leur office; l'autre est un jeûne si rigoureux, qu'ils ne se contentent pas de ces grands jeûnes que j'ai dit être communs à tout le pays, mais la plupart d'eux jeûnent quasi toute leur vie, à la réserve de cinq ou six principales fêtes de l'année : ces deux choses font que chacun les estime saints, les mahométans même les ont en une singulière vénération, et l'on me disait que le roi de Perse a donné un grand revenu pour leur entretien.

Néanmoins je remarquai qu'ils sont tous extrêmement ignorants : ils n'entendent du tout rien en la vie spirituelle, et ils n'ont pas la moindre teinture des sciences. Je vous laisse à penser si le peuple doit être savant, ayant de si mauvais maîtres, qui se contentent de savoir parler et bien écrire en arménien; et quand ils savent ces deux choses, ils passent pour de grands docteurs.

Le grand patriarche d'Arménie, qui fait le pape dans ce pays, a sa résidence dans ce monastère; il fait profession d'être catholique, encore qu'en effet il soit engagé dans toutes les erreurs du pays; il est bien vrai qu'on me disait qu'il avait traité pour s'unir avec

le souverain chef de l'Église, qui est le vrai pape, mais les docteurs du pays le détournèrent de ce bon dessein; il était déjà fort âgé, et même il avait choisi un successeur, en faveur duquel il s'était démis de sa charge. C'est ainsi qu'ils ont coutume d'en user, ne laissant jamais leur siége vide quand ils meurent; néanmoins celui-ci faisait toujours les exercices de sa charge. Je le vis un jour allant à l'église, avec une fort grande magnificence ; il revenait d'un petit voyage, tout le peuple l'accompagnait avec pompe, le clergé allait au-devant, et chacun portait de grands flambeaux blancs allumés, les plus hauts que j'aie jamais vus.

Toutes les cloches de ce monastère sonnaient un beau carillon : aussi, dans tout le pays, il n'y a point d'église qui ait des cloches, à la réserve de ce monastère, à qui les mahométans l'ont permis; hors de là ils n'en souffrent point en toutes leurs terres. Quand il fut arrivé à l'église, chacun lui venait baiser la main; je le vis consacrer de nouveaux évêques.

Il me fit tant de caresses, que je m'efforçai plusieurs fois de traiter avec lui de ses erreurs pour l'en retirer; mais, faute d'un fidèle truchement, tous mes désirs furent inutiles. Il y avait bien dans ce couvent un Arménien qui avait autrefois fait ses études en

Pologne, mais il ne me voulut jamais rendre ce bon office, parce qu'il était extrêmement attaché aux erreurs d'Eutychès et Dioscorus, qui passent pour de grands saints en ce pays-là.

Après avoir attendu le temps propre pour partir, justement sur le point que toute notre caravane fut prête, Dieu trouva bien moyen de m'arrêter par une fièvre si aiguë, que je ne pensais plus qu'au grand voyage du paradis ; mais je n'en étais pas encore digne. Le bon Dieu, qui m'avait donné ce mal, me voulut guérir tout seul : comme j'étais dans la plus grande ardeur de ma fièvre, de bonne fortune, quatre Pères Carmes Déchaux, qui allaient en Perse, arrivèrent à Ivan, où j'étais malade ; aussitôt qu'ils surent l'état où je me trouvais, ils eurent la bonté de me venir voir.

Cette visite, si peut attendue et si agréable, me remplit le cœur de joie à un point que quasi à l'instant je me sentis soulagé, et peu après entièrement guéri, de façon que le lendemain ces bons Pères étant venus à ma chambre pour y dire la messe et me donner la communion, parce que c'était la fête de tous les Saints, j'eus la force de dire moi-même la messe, et nous continuâmes de la dire ensemble pendant toute l'octave, hors le dernier jour, auquel ils partirent pour

continuer leur voyage, et furent si humbles, qu'ils voulurent tous quatre me faire l'honneur de communier de ma main à leur départ; nous nous embrassâmes cordialement, et je leur protestai que c'était à leurs saintes prières que je devais ma guérison.

XVIII

Le voyage par l'Arménie Inférieure et par toute l'Anatolie.

Il me fallut séjourner trois mois entiers dans Irvan, partie pour recouvrer ma santé, partie pour attendre compagnie, parce que nous avions à traverser toute la Turquie, qui était le plus dangereux et le plus difficile de tout le chemin ; Dieu voulut qu'ayant perdu ma première caravane, qui ne m'avait pas pu attendre pendant que je fus malade, j'en trouvai une autre avec laquelle nous marchâmes fort heureusement à travers tout ce pays, que la cruauté des Turcs rend ordinairement fort fâcheux à ceux qui voyagent.

Quand nous commençâmes à sortir d'Irvan, la neige couvrait toutes les campagnes, et le froid me semblait bien moins insupportable que les grandes chaleurs de la zone torride, où j'avais demeuré trente ans sans jamais voir de neige et sans ressentir aucun froid qui m'obligeât à m'approcher du feu; il me fallut ici chan-

ger de méthode, et trembler de froid après avoir passé quatre fois la ligne.

Nous sortîmes de l'Arménie Supérieure, où les Persans ne traitent point mal les voyageurs, pour passer dans l'État des Turcs, qui avaient si peu d'hospitalité qu'ils ne nous laissaient point entrer en leurs villes, et nous obligèrent de coucher sur la neige, au milieu des champs, qui à dire le vrai était une chose bien fâcheuse, car bien souvent nous avions la neige dessus et dessous, couchant ainsi entre deux linceuls blancs, qui eussent bien eu besoin d'un chauffe-lit; mais, à dire le vrai, l'amour de Jésus-Christ fait trouver toutes ces rigueurs bien supportables.

Après dix-huit journées, nous eûmes moyen d'entrer en la ville d'Arzuron, qui est la plus belle et la plus renommée de toute la basse Arménie : pendant ce chemin, je vis un jeune homme fort modeste et de bonne mine, qui suivait à pied notre caravane, et se tenait un peu à l'écart pour n'être point troublé dans sa dévotion; je tâchai de l'accoster pour le servir en l'âme et au corps; je lui promis de l'entretenir à mes dépens, et le priai de ne me quitter pas.

Il était arménien, né dans Constantinople, d'où

étant sorti pour mieux faire son salut, il était entré en une religion d'Arméniens ; mais, ayant été fort tourmenté du diable, ses supérieurs avaient été d'avis qu'il allât faire un tour au pays de sa naissance, pour y recouvrer sa paix avec sa santé ; au reste, il était embarrassé dans toutes les erreurs du pays, et en avait encore d'autres particulières, dont l'une était que personne n'était sauvé que les religieux ; je le gardai environ quarante jours avec moi, lui faisant toutes les caresses que je pouvais pour gagner son âme ; mais il se laissa tromper par quelques mauvais conseillers, qui lui persuadèrent de me quitter, sous prétexte qu'il voulait prendre un autre chemin : j'eus grand regret de le voir ainsi obstiné ; Dieu peut-être lui fera la grâce de se reconnaître.

Nous fûmes obligés de séjourner quinze jours dans Arzuron ; nous en sortîmes le onzième de janvier de l'an mil six cent quarante-neuf ; et, après vingt jours de chemin, nous arrivâmes, le trente et unième du même mois, en la ville de Togat, l'une des plus célèbres qui soit aujourd'hui dans l'Anatolie ; plusieurs docteurs arméniens me venaient voir, et même ouïrent volontiers les discours que je leur faisais de la primauté du pape sur tous les patriarches et sur tous les évêques du monde : quelques-uns semblaient avoir

si bien goûté mes raisons, qu'ils me promirent de se mettre en chemin pour aller à Rome.

Notre séjour de Togat fut de vingt jours entiers, à cause d'une difficulté arrivée entre les conducteurs des chameaux de la caravane ; nous partîmes au vingtième de février, et commençâmes à reprendre notre lit bien mollet sur la neige, que nous ne changeâmes point en tout le chemin ; ces Arméniens nous faisaient toutes les caresses qu'ils pouvaient ; nous commençâmes allègrement le carême, que ces bonnes gens observent rigoureusement, sans jamais rompre leur jeûne ; je tâchais de faire comme eux, encore que je me trouvasse si abattu que j'étais sans forces, et ce train dura quarante jours entiers.

Après que nous fûmes sortis de Togat, nous rencontrâmes un bourg rempli d'Arméniens qui avaient été tous chrétiens, et depuis peu avaient quitté leur religion pour se rendre mahométans, faisant ainsi tort à Jésus-Christ et à leur conscience. Il n'y eut qu'un bon vieillard et deux femmes fort âgées qui n'avaient pas fléchi les genoux devant Baal : ils avaient demeuré fermes en leur foi, nonobstant le mauvais exemple de tous leurs compatriotes ; toute cette église n'était plus gardée que par ces trois pauvres personnes ; elles me vinrent voir toutes trois ; je les reçus

avec amour et vénération, les regardant comme des âmes véritablement fidèles à leur Maître ; je les confirmai le mieux que je pus dans les choses nécessaires au salut, sans les mettre dans le doute de celles qui sont controversées entre nous et les Arméniens, qu'ils n'étaient point capables de comprendre.

C'est ainsi que ces pauvres Arméniens, vivant dans une grande ignorance de nos mystères, après qu'ils se sont séparés du pape, quittent aussi fort facilement Jésus-Christ pour se donner à Mahomet, à la moindre persécution que leur font les ennemis du nom chrétien : des personnes dignes de foi m'ont dit qu'en une seule fois trois mille de ces misérables renoncèrent à leur baptême, pendant le règne de Xabas, roi de Perse, qui les poussait à cela, encore que par après plusieurs, se repentant de leur infidélité, quittèrent le pays, pour pouvoir rentrer dans l'Église qu'ils avaient si lâchement abandonnée.

XIX

Mon arrivée de Togat à Smyrne, et de Smyrne à Rome.

Nous allâmes quarante jours entiers par ces terres des Turcs, qui pourtant ne me firent jamais aucun outrage : ils me demandèrent assez souvent de prier Dieu sur leurs enfants malades, ce que je faisais volontiers; et une fois, voyant une petite fille qui s'en allait mourir, sous prétexte de la laver avec un peu d'eau tiède, je la baptisai, prononçant secrètement les paroles sacramentelles; elle mourut un peu après : j'eus cette consolation de lui avoir ouvert la porte du ciel par le sacrement.

Quand nous allions par ces larges campagnes, j'étais étonné qu'il n'y eût personne dans tous les villages que nous rencontrions : l'on me dit que la cause de cette grande désolation était la guerre des Vénitiens, pour laquelle le Grand Seigneur avait déjà dépeuplé toutes ces terres, n'ayant point d'autre

moyen de résister à cette puissante république, de laquelle chacun parlait avec vénération : on me demandait souvent comment il se pouvait faire qu'un État si petit comme celui des Vénitiens résistât depuis si longtemps à toute la force des Ottomans, et on m'assurait que depuis le commencement de cette guerre, plus de quatre cent mille Turcs y avaient perdu la vie.

C'est merveille comme depuis ce temps-là le nom des Vénitiens est vénérable parmi les Turcs : je ne manquais pas de parler avec avantage de leurs forces et de leur valeur, leur faisant entendre que les princes chrétiens étant tous en guerre, ils ne donnaient aucun secours à Venise, qui de ses seules forces battait les Turcs par mer et par terre.

Enfin, après avoir voyagé par terre un an moins un jour, j'arrivai heureusement à Smyrne, le dix-septième de mars de l'année mil six cent quarante-neuf, ayant commencé d'entrer en Perse le dix-huitième de mars de l'année précédente, mil six cent quarante-huit : j'eus une joie incroyable d'y trouver nos Pères français, qui ont une belle résidence en cette ville ; ils me reçurent avec tant de charité, qu'il ne me reste point de paroles capables de représenter l'obligation que je leur en ai ; ils voulurent que je

passasse avec eux la semaine sainte et les fêtes de Pâques ; je vis, à la vérité, le soin avec lequel ils s'employaient au service de tous ceux qui veulent se prévaloir de leur travail : ils instruisaient les petits enfants, qui étaient plus savants que leurs pères ; ils visitaient les malades, allaient aux prisons, et encore qu'ils fussent peu, leur charité remplissait cette grande ville.

Les fêtes de Pâques étant passées, je trouvai fort à propos un vaisseau génois, qui me porta heureusement sur toute la mer Méditerranée, qui ne me semblait qu'un bien petit trajet à comparaison de ces grandes mers par lesquelles j'avais passé : nous rencontrâmes sur l'archipel la flotte vénitienne, composée de vingt galères parfaitement bien armées, et trois grandes galéaces : ce fut cette armée qui dissipa quelque temps après et mit en déroute toute l'armée navale des Turcs, et porta l'effroi jusqu'à Constantinople.

Nous côtoyâmes la Sicile, passâmes sous Messine, là où nous vîmes avec horreur, pendant une nuit entière, les flammes qui sortaient à grandes ondées de la montagne de Lipara : cela nous donnait sujet de penser aux feux éternels, et de donner ordre de n'y être jamais condamnés ; enfin, quand nous fûmes

à la vue de Gênes, je sentis mon cœur tressaillir de joie, voyant ces beaux clochers et tant de rares monuments de la piété chrétienne.

Mais ma consolation fut encore bien plus grande, quand je fus dans notre maison, où je rencontrai mes anciens amis avec lesquels j'avais fait mon noviciat et mes études à Rome. Après avoir demeuré trente et un ans sans nous voir, nous avions une satisfaction inexplicable ; j'eus le même sujet de contentement à Milan, à Bologne, à Lorette, où je trouvai plusieurs de mes anciens compagnons.

Ce fut en cette sainte chapelle où tout mon cœur se fondait de joie, auprès de l'autel de la sainte Vierge, de laquelle je tenais tout le bon succès de mes voyages : après y avoir remercié ma chère Maîtresse pendant quelques jours, j'allai droit à Rome, où j'arrivai le vingt-septième de juin de la même année mil six cent quarante-neuf : je ne dis rien de la consolation qui remplit mon cœur quand je me vis heureusement venu en ce lieu, le plus auguste de toute la terre, après trois ans et demi de voyage, parmi tant de dangers par terre et par mer, tant de tempêtes, tant de naufrages, tant de prisons, tant de lieux déserts, tant de barbares, tant de païens, tant d'hérétiques et tant de Turcs, toujours porté sur les

ailes de la Providence, qui m'a défendu et m'a préservé avec des bontés si particulières, que je me trouvais aussi fort et aussi frais pour tous les travaux comme quand je partis de Rome, trente et un ans devant, pour aller aux Indes.

Je commençai, aussitôt après mon arrivée, à faire connaître par toute cette grande ville le dessein qui m'avait mené du bout du monde; j'ai eu le bien d'en parler souvent à notre Saint-Père, qui a témoigné un grand désir de nous assister; j'étais tous les jours à la porte de Messieurs les cardinaux, pour leur représenter ces nouvelles chrétientés qui leur tendaient les mains, pour leur demander le chemin du paradis; il a fallu que j'aie demeuré trois ans, partie pour assister à nos trois congrégations générales, partie pour les affaires de nos royaumes, demandant toujours des évêques et des missionnaires, pour empêcher tant de personnes de se damner.

Après avoir avancé autant qu'il m'était possible toutes les affaires qui m'avaient ramené du pays le plus éloigné de toute la terre, j'ai recommencé pour la troisième fois le même voyage; mais je n'ai eu garde d'y retourner seul, maintenant que je suis vieux, et quasi sur le point d'aller au tombeau.

J'ai cru que la France, étant le plus pieux royaume

du monde, me fournirait plusieurs soldats qui aillent à la conquête de tout l'Orient, pour l'assujettir à Jésus-Christ, et particulièrement que j'y trouverais moyen d'avoir des évêques, qui fussent nos pères et nos maîtres en ces églises ; je suis sorti de Rome à ce dessein, le onzième de septembre de l'année mil six cent cinquante-deux, après avoir baisé les pieds au pape.

Je suis venu par Marseille et par Lyon jusqu'à Paris, qui est, à mon avis, l'abrégé ou plutôt l'original de tout ce que j'ai vu de beau dans tout le reste du monde.

C'est en ce chemin de Lyon jusqu'à Paris, où j'ai encore expérimenté un effet très-particulier de la Providence, qui m'a toujours servi de guide et de mère; il me fallait, pour paraître en France, avoir un ange tutélaire, qui me donnât une entrée favorable dans la cour du plus grand monarque de toute la terre. J'eus la rencontre, à Roanne, de Mgr Henri de Maupas, évêque du Puy, abbé de Saint-Denis, premier aumônier de la reine ; il eut la bonté de me tenir en sa compagnie pendant ce petit voyage : je vis en ce grand prélat, pendant onze jours, tant de vertus et tant de bonté, que je chérirai toute ma vie le souvenir de son mérite, et ferai état que cette ren-

contre est l'une des plus heureuses de tous mes voyages.

Je n'eus pas plutôt publié cette belle croisade contre tous les ennemis de la foi qui sont dans le Japon, dans la Chine, dans le Tonkin, la Cochinchine et la Perse, qu'aussitôt un grand nombre d'enfants de saint Ignace, animés du même esprit qui a porté saint François Xavier en trois cents royaumes, se sont embrasés de désir pour prendre la croix de leur Maître, et l'aller arborer à ces extrémités de la terre.

J'ai reçu un nombre infini de lettres de nos Pères, qui me demandaient d'être enrôlés en cette glorieuse milice : toutes nos cinq provinces de France ont été remplies de ces généreux prétendants ; ils ont écrit à Rome, prié Dieu, sollicité nos supérieurs : ils en ont choisi vingt entre plusieurs qui vont partir dans peu de jours, pour aller traverser le monde ; ils sont tous dignes de ce bel emploi qu'ils ont obtenu après de longues prières, animés de l'esprit de Dieu qui les invite à ces beaux royaumes. Allons, mes Pères, Jésus nous appelle pour être les instruments de sa gloire, dans le salut de tant de peuples que le démon lui a ravis.

J'avoue que je suis indigne de suivre de si grands hommes ; mais je me réjouis de me voir parmi des

personnes si zélées, qui répareront toutes les fautes que j'ai faites en ce pays ; déjà les anges tutélaires du Japon, de la Chine, du Tonkin et de tous les autres royaumes préparent les âmes auxquelles vous allez porter l'Évangile ; vous allez, comme les Ruben, les Sylveira et Capèche, chercher une mort qui ne soit pas ordinaire ; vous allez, comme les Xavier et les Bezer, porter les lumières de la grâce aux terres où le jour prend sa naissance : c'est à moi d'admirer et d'imiter votre zèle, et de me tenir heureux de vous pouvoir rendre quelque service dans cette généreuse entreprise.

C'est ce qu'attendent de nous tant de personnes de condition et de piété, qui ont embrassé cette œuvre comme la plus glorieuse que la France ait vue depuis plusieurs siècles ; cette grande reine, qui nous a donné plus de témoignages de sa bonté que nous n'en saurions jamais reconnaître ; une compagnie des plus vertueuses dames de Paris, qui ont travaillé pour nous avec tant de zèle, et ont enseigné par leur exemple que les dames peuvent trouver le moyen de prêcher l'Évangile aux Indes, sans sortir de leurs maisons et de leurs ménages.

Ce n'est pas encore le couronnement de tous nos desseins : plusieurs grands et vertueux personnages

de Paris travaillent pour nous avoir des évêques : nous espérons que Rome nous donnera au premier jour cette tant heureuse nouvelle : Messieurs les prélats ont pris cette affaire à cœur, et ont témoigné, par les lettres qu'ils en ont écrites au pape, que la piété des évêques de France est capable de porter l'Évangile vers l'un et vers l'autre pôle : il faut que Paris ait cette gloire d'avoir porté au delà de tout l'Océan le flambeau de la vérité chrétienne, pour éclairer tant de peuples qui vivent encore dans les ténèbres, de voir sacrer des évêques qui n'aient point d'autre dessein que de s'abandonner à toutes les fatigues d'un grand voyage et à une vie pleine de travaux, à laquelle le Sauveur réserve toutes ses couronnes.

Tant de personnes de piété, qui n'ont point d'autre vue ni d'autre emploi que de procurer la gloire de Dieu dans toutes sortes de bonnes œuvres, ont cru que celle-ci avait le mérite de toutes les autres : elles s'y emploient de si bon cœur, que nous espérons au premier jour la voir achevée, qui sera le comble de toute la joie que j'attends en cette vie, et le couronnement de tous les desseins que j'ai eus en tous mes voyages, où je n'ai rien prétendu, et ne prétends en tout ce livre que la plus grande gloire de Dieu.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pag.

LE VOYAGE DE ROME JUSQU'A LA CHINE.

I. Le départ de Rome, le passage par la France et par l'Espagne. 5
II. Notre séjour à Lisbonne, et notre embarquement jusqu'à Goa. 12
III. Le séjour dans Goa. 20
IV. La mission et le séjour de quelques mois en l'île de Salsète. 26
V. Le retour à Goa, jusqu'au départ pour la Chine. 30
VI. Le départ de Goa, et comme nous passâmes par Cochin et par la côte de la Pêcherie. 34
VII. Notre arrivée en l'île de Ceylan et au royaume de Negapatan. 39
VIII. Notre arrivée à Malaque, avec quelques particularités de cette ville. 43
IX. Diverses sortes de fruits qui sont à Malaque et aux environs. 47

Pag.

X. Mon séjour dans Malaque pendant neuf mois, et mon arrivée à la Chine.. . . 51
XI. De quelques remarques particulières du royaume de la Chine. 55
XII. Des richesses de la Chine. 58
XIII. Le l'usage du thé, qui est fort ordinaire en la Chine. 61
XIV. De la religion et des coutumes de la Chine. 66
XV. Mon séjour d'un an dans Macao, ville de la Chine, tenue par les Portugais. . . 71

MISSIONS DANS LE TONKIN ET LA COCHINCHINE.

I. L'état temporel du royaume de la Cochinchine. 76
II. Des premiers prédicateurs qui sont entrés en la Cochinchine pour y annoncer l'Évangile. 82
III. Comme je fus envoyé la première fois en la Cochinchine. 86
IV. Quelques conversions remarquables, et deux édits du roi contre les chrétiens. 91
V. Comme je fus envoyé au royaume du Tonkin, pour y prêcher Jésus-Christ, qui jusque alors n'y avait pas été connu. . 93
VI. De l'état temporel du royaume de Tonkin. 98
VII. De quelques coutumes particulières des Tonkinois 104

Pag.

VIII. Ma première arrivée au Tonkin, et les premiers fruits de l'Évangile. 107
IX. Les grands progrès de la foi dans le royaume du Tonkin. 114
X. L'excellente piété des nouveaux chrétiens de l'église du Tonkin. 120
XI. Comme je fus obligé de sortir du Tonkin et de retourner en la Chine. 126
XII. Mon retour en la Chine, et le séjour que j'y fis pendant dix ans. 136
XIII. Comme je fus envoyé la seconde fois en la Cochinchine. 141
XIV. De ce que nous fîmes en la Cochinchine, la première année après notre retour. 146
XV. Comme le R. P. Antoine Ruben nous vint voir en la Cochinchine, et l'affliction qu'il eut voyant brûler les saintes images. 152
XVI. Des courses que nous fîmes en la province de Cham, et des grâces que Dieu y fit aux chrétiens. 156
XVII. Ce qui se passa dans la visite de trois provinces méridionales, et divers événements merveilleux qui nous y arrivèrent. 161
XVIII. Quelques choses merveilleuses arrivées aux chrétiens de la province de Ranran. 167
XIX. D'un voyage que je fus obligé de faire aux

Pag.

Philippines, avec quelques particularités de ces îles-là. 172

XX. Mon séjour dans les Philippines, et mon départ pour la Chine. 180

XXI. Mon retour en la Cochinchine, et les courses que j'y fis pendant deux ans. . 184

XXII. De quelques miracles que Dieu fit par deux vertueux chrétiens. 188

XXIII. Les grands fruits que mes dix catéchistes firent en mon absence en diverses provinces de la Cochinchine, où ils allèrent prêcher. 192

XXIV. Mon cinquième et dernier voyage en la Cochinchine, et les grandes conversions arrivées à la cour. 199

XXV. La singulière dévotion de Mme Marie, tante du roi, et comme je fus appelé dans son palais. 204

XXVI. La dévotion des chrétiens pendant la semaine sainte, et leur grand concours de tous les endroits du royaume. . . . 207

XXVII. La belle conversion de quelques personnes remarquables 212

XXVIII. Comme mes anciens chrétiens du Tonkin m'invitèrent par une belle ambassade à les aller voir. 216

XXIX. Des trois principaux magistrats qui prirent affection à la doctrine des chré-

Pag.

tiens, qu'ils ne voulurent pas embrasser par respect humain. 221

XXX. Le zèle d'un dévot chrétien, nommé Jean, à convertir les infidèles. 224

XXXI. D'un célèbre médecin qui demeura obstiné dans le paganisme 229

XXXII. Les premiers triomphes de cette nouvelle église, par la glorieuse mort d'André, catéchiste, son premier martyr. . . . 235

XXXIII. La constance d'un autre chrétien, nommé André, et de plusieurs autres. . . . 243

XXXIV. La belle confession de foi que firent trente-cinq chrétiens dans une grande persécution. 248

XXXV. Les dernières courses que je fis, étant caché dans une barque, vers les provinces du midi. 256

XXXVI. La grande peine où nous fûmes pendant les fêtes de Noël. 262

XXXVII. Ignace et moi fûmes faits prisonniers, et puis renvoyés par ordre du roi. . . . 266

XXXVIII. Comme Ignace fut mis en prison, avec quelques chrétiens, et la constance qu'ils y témoignèrent. 273

XXXIX. La généreuse constance de quatre dames chrétiennes. 279

XL. Le merveilleux courage de neuf généreux chrétiens. 283

Pag.

XLI. Comme quelques dames religieuses espagnoles, allant aux Philippines, passèrent en la Cochinchine. 286

XLII. Les honneurs que le roi de la Cochinchine fit à ces dames religieuses. 291

XLIII. Les beaux exercices que le roi fit voir aux Espagnols, et leur retour en leur navire 297

XLIV. Comme je fus fait prisonnier avec huit de mes compagnons. 301

XLV. Comme nous fûmes conduits au roi, et mis en prison. 305

XLVI. Comme je fus condamné à mort, et puis délivré 309

XLVII. Comme mes neuf catéchistes furent chargés de la croix, et ce que nous souffrîmes en la prison 312

XLVIII. Comme je fus banni de la Cochinchine par commandement du roi. 315

XLIX. Mon séjour à la ville de Faïso, où je fus prisonnier vingt-deux jours. 320

L. Mon bannissement de la Cochinchine, et comme Dieu nous préserva miraculeusement, en chemin, par les prières de notre glorieux André. 325

LI. La glorieuse confession de foi de mes neuf compagnons prisonniers, après mon départ pour Macao. 330

Pag.

LE RETOUR DE LA CHINE A ROME.

I. Le départ de Macao, jusqu'à Malaque . . 339
II. Mon séjour de quarante jours dans Malaque, et les courtoisies que me fit le gouverneur. 344
III. Mon voyage de Malaque à la Jave-Majeure, où est la ville de Jacquetra, bâtie par les Hollandais. 435
IV. Comme les Hollandais me firent prisonnier à Jacquetra. 353
V. Comme je fus interrogé deux fois devant mes juges. 359
VI. De la sentence que l'on prononça contre moi, et comme l'on brûla les saintes images. 365
VII. Ma sortie de prison et de la ville de Jacquetra 371
VIII. Comme nous allâmes au royaume de Macassar, et le séjour que nous y fîmes. . 376
IX. Du grand gouverneur du royaume de Macassar, et des discours que j'eus avec lui. 381
X. Mon départ du Macassar avec les Anglais, et le bon traitement qu'ils me firent à Bantan 386
XI. Le voyage de Bantan, jusqu'au pays du Mogor 391

Pag.

XII. Quelques remarques sur la ville de Surate, et le séjour de quatre mois que j'y fis. 396

XIII. Mon départ de Surate jusqu'en Perse. . 401

XIV. Notre arrivée en la capitale de la Perse, nommée Aspaan. 406

XV. Des espérances que les ouvriers évangéliques peuvent avoir de travailler dans la Perse avec succès. 409

XVI. Comme nous partîmes de Perse, traversâmes toute la Médie et l'Arménie Supérieure 415

XVII. D'un célèbre monastère d'Arméniens, du patriarche d'Arménie, et comme je m'arrêtai à Irvan, pour une grande maladie. 421

XVIII. Le voyage par l'Arménie Inférieure et par toute l'Anatolie. 428

XIX. Mon arrivée de Togat à Smyrne, et de Smyrne à Rome. 431

FIN DE LA TABLE.

Le Mans. — Imp. de Julien, Lanier et Ce.

YALE UNIVERSITY LIBRARY
3 9002 02964 7634

MR1
R346v

DATE DUE

MR1
R346v

Rhodes, Alexandre de
AUTHOR

Voyages et missions du père
TITLE Alexandre de Rhodes.

DATE DUE	BORROWER'S NAME
MAR 4 '61	Binder

Yale Divinity Library
New Haven, Connecticut